

TORONTO SE RACONTE:



LA PAROISSE DU SACRÉ-COEUR

Clermont Trudelle et Pierre Fortier

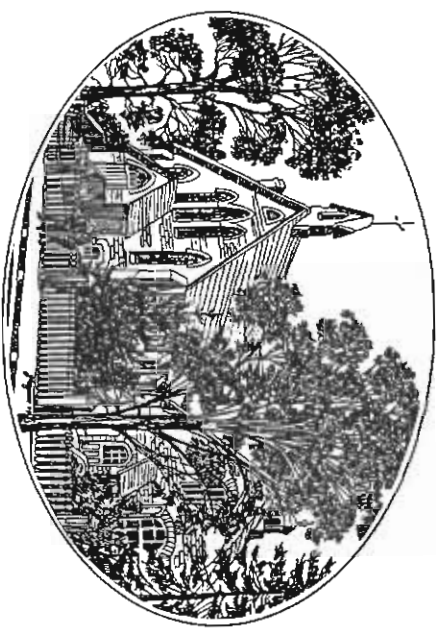
VII
Toro

Régionale Ottawa Carleton
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie
174, rue Stanley, Ottawa, Ont.
K1M 1P1 (613) 749-4843





TORONTO SE RACONTE:



LA PAROISSE DU SACRÉ-COEUR





TORONTO SE RACONTE:



LA PAROISSE DU SACRÉ-COEUR

Clermont Trudelle et Pierre Fortier

Révisé par Thérèse Lior

La Société d'histoire de Toronto
1987



*La Société d'histoire de Toronto remercie les organismes suivants
des fonds octroyés pour la publication de cet ouvrage :*

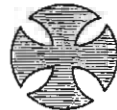
le ministère des Affaires civiques et culturelles de l'Ontario

la Vari Foundation

le Comité du centenaire de la paroisse du Sacré-Cœur

l'Office des affaires francophones

le Bureau laitier du Canada



Couverture et maquette : Pat Gangnon

© LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE TORONTO, 1987

ISBN 0-9692885-0-6

Sommaire

Messages des autorités religieuses et civiles 11

Remerciements 15

Préface 17

Avant-propos 18

Première partie :

LES PIONNIERS (1887-1934)

*Introduction : Toronto et les Canadiens français dans la deuxième
moitié du XIX^e siècle 21*

Événements marquants 24

Réminiscences 32

Deuxième partie :

LA NOUVELLE ÉGLISE (1935-1966)

Dates mémorables 52

Paroles et dires 61

Troisième partie :

L'ÈRE CONTEMPORAINE (1967-1987)

Le vécu des vingt dernières années 100

Bibliographie 120

Annexe I 122

Annexe II 123

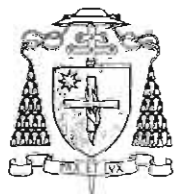
Annexe III 123

Annexe IV 124

Annexe V 125

Photos 126

Messages des autorités religieuses et civiles



Office of the Cardinal
355 Church Street
Toronto, Ontario M5B 1Z8

Le 6 août, 1986

R. P. Pierre Courtot
Paroisse du Sacré-Coeur
381 rue Sherbourne
Toronto, Ontario
M4X 1K4

Mon cher Père Courtot, chers paroissiens et amis du Sacré-Coeur:

Il me fait plaisir ainsi qu'honneur de participer aux fêtes centenaires de votre paroisse nationale de langue française. Toronto a beaucoup changé depuis cent ans. Nous osons croire que c'est pour le mieux. Mais ce qui ne change pas ce sont nos convictions profondes.

Enfants fidèles de la sainte église catholique notre foi nous encourage et nous stimule de tenir à coeur les valeurs humaines et les traditions culturelles de notre passé. Ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de conflit entre notre participation à l'église et notre fidélité à la langue et aux moeurs de nos ancêtres. Pour les canadiens d'origine française cette fidélité est d'autant plus importante qu'elle est basée sur une histoire fière et persévérante.

Je vous communique mes souhaits les plus sincères et profonds en cette occasion. Que votre deuxième centenaire qui s'ouvre vous apporte la joie et la paix.

En Notre-Seigneur,
G. Emmett Hard, O.S.A.

Archevêque de Toronto.



PRIME MINISTER · PREMIER MINISTRE

A l'occasion du centenaire de la paroisse du Sacré-Coeur à Toronto, il me fait plaisir de vous offrir mes plus cordiales salutations et mes voeux les plus sincères.

La fondation de la plus ancienne paroisse à Toronto et l'établissement de sa première école bilingue méritent en effet d'être soulignés. Les citoyens de la paroisse du Sacré-Coeur peuvent vraiment être fiers, puisque l'anniversaire de ces événements constitue un témoignage remarquable de l'héritage canadien et du rôle de la paroisse dans l'épanouissement de la communauté de Toronto.

Au nom du gouvernement du Canada, je vous transmets mes félicitations et mes meilleurs voeux de bonheur et de prospérité pour l'avenir.

OTTAWA



The City of Toronto
Arthur C. Eggleton
Mayor

Le 1er mars 1987

SALUTATIONS

CENTENAIRE

DE LA PAROISSE DU SACRÉ-COEUR

Le centenaire de la paroisse du Sacré-Coeur de Toronto représente une étape historique dans le développement religieux et culturel de la communauté francophone du centre-ville de la capitale provinciale.

C'est avec admiration et joie que je m'associe à la célébration de cet événement et offre à tous les membres de cette grande famille paroissiale mes félicitations pour une mission bien accomplie et mes vœux de succès pour le prochain siècle.

En rendant hommage aux fondateurs de cette paroisse et à tous ceux et celles qui l'ont fait progresser jusqu'à nos jours, vous mettez en relief les qualités de foi, de dévouement, de courage, de persévérance et de solidarité qui en ont garanti le succès et reflètent les valeurs fondamentales de cette société telle la fidélité à ses croyances et à sa culture.

Je souhaite que les leçons du passé continuent à orienter vos efforts et ceux de la génération montante vers la recherche de la paix et du bonheur.

David Peterson
Premier ministre de l'Ontario

Voilà maintenant cent ans que l'église et la paroisse du Sacré-Coeur sont l'âme de la communauté francophone de Toronto.

L'histoire de la paroisse remonte à 1880, date à laquelle un groupe d'ouvriers du cuir, originaires du Québec, accompagnés de leurs familles, vinrent travailler dans une tannerie torontoise. L'archevêque de Toronto, sensible au sentiment d'isolement dont souffraient ces ouvriers à l'intérieur d'une communauté anglophone, déclama à l'archidiocèse de Montréal les services d'un prêtre de langue française; c'est ainsi que naquit la paroisse du Sacré-Coeur.

Les premiers offices se déroulèrent dans la chapelle de St. Michael's Palace, mais, à partir du 26 juin 1887, la paroisse possédait sa propre église, rue King est. En 1896, la paroisse ouvrait, rue Sackville, la première école bilingue de Toronto. Dès 1938, la communauté francophone de Toronto s'était considérablement agrandie, et c'est en cette même année que la paroisse ouvrit les portes de son église actuelle, au carrefour des rues Carlton et Sherbourne, ainsi qu'une nouvelle école, un peu plus au nord.

Au fil des ans, la paroisse du Sacré-Coeur n'a pas seulement pourvu aux besoins spirituels de ses paroissiens, mais a créé parmi eux un sens profond d'identité francophone torontoise. Je suis particulièrement heureux d'adresser à la Paroisse, à l'occasion de son centenaire, mes plus sincères félicitations, ainsi que mes vœux les plus chers pour un avenir comblé de succès.

Remerciements

RACONTER ET DIRE l'histoire d'une paroisse centenaire n'est pas chose simple. Nous tenons à exprimer ici notre plus vive reconnaissance à tous ceux auxquels nous sommes redevables :

Les quelque soixante paroissiens qui nous ont chaleureusement livré la clé de leur mémoire et une partie d'eux-mêmes, et qui n'ont pas hésité à nous prêter de précieux documents ou des photographies de leur album de famille (annexe I);

Les membres de la Société d'histoire de Toronto qui, pendant des mois, ont consacré leurs loisirs à enregistrer une partie de ces témoignages (annexe II);

Les différents collaborateurs qui ont cordialement accepté de participer à cet ouvrage en signant un texte (annexe III);

Les archivistes de l'Ontario et du Québec auxquels nous nous sommes adressés et qui nous ont facilité la tâche en nous communiquant documents et renseignements (annexe IV);

Les nombreuses personnes qui nous ont généreusement accordé leur temps et prêté leur concours (annexe V);

Danièle Caloz, présidente de la Société d'histoire de Toronto, qui a encouragé le projet tout au long des étapes de sa réalisation et a veillé à le mener à bonne fin.

Louise Larouche, qui, avec intelligence et savoir-faire autant qu'une infinie patience, s'est chargée de la présentation matérielle du manuscrit.

À tous ceux qui nous ont offert leurs souvenirs, leur amitié, leur collaboration, nous offrons en retour, avec notre gratitude profonde, cet album — véritable témoignage d'émotion et de juste fierté à l'occasion de ces cent premières années si vite écoulées.

LES AUTEURS.



Préface

QUAND ON PARCOURT cet album-souvenir, qui retrace dans les grandes lignes les cent premières années de la vie de la paroisse du Sacré-Cœur de Toronto, la première impression qui saisit le lecteur est celle d'émerveillement. Oui, on ne peut que s'émerveiller devant la foi, le courage et le dévouement de tous ceux et de toutes celles qui, au cours de ces cent dernières années, ont fondé et ensuite fait grandir notre paroisse. Car de la foi, du courage et du dévouement, il en a fallu à tous nos devanciers pour oser fonder, dans le Toronto anglophone des années 1887, une paroisse de langue française. Il en a fallu également à toutes les générations suivantes pour la faire progresser et la garder bien vivante : de tout cela, cet album-souvenir est un témoignage irremplaçable.

Que Clermont Trudelle et Pierre Fortier, les auteurs, ainsi que leurs collaborateurs et tous ceux qui leur ont confié des souvenirs, soient remerciés et félicités pour avoir réussi d'une façon remarquable à nous faire revivre les cent premières années de notre paroisse; qu'ils soient surtout félicités et remerciés de nous avoir aidés à nous émerveiller devant les faits et gestes de nos devanciers.

Paroissiens et amis du Sacré-Cœur, soyons fiers de notre paroisse : son histoire, si bien esquissée en ces pages par le texte

et les images, nous en donne le droit et même le devoir. Remercions le Seigneur pour tous les bienfaits dont il a comblé la paroisse au cours de ces cent premières années. Un flambeau a été remis entre nos mains, portons-le bien haut; un héritage spirituel et culturel nous a été confié, restons-y fidèle et surtout faisons-le fructifier.

Pour cela nous avons besoin de la même foi, du même courage, du même dévouement qui animèrent nos devanciers, car la mission qui est nôtre aujourd'hui est aussi exaltante que celle qui les a poussés à fonder cette paroisse. Continuons à faire de la paroisse du Sacré-Cœur un centre français bien vivant de vie spirituelle et culturelle à Toronto.

PIERRE COURTOT.



Avant-propos

On a tous nos romans à raconter. Pour rappeler cela, il faudrait que tu restes ici au moins deux ou trois jours pour que je te dise tout ce que j'ai fait dans ma vie. Dans ces quelques instants que tu es ici, il faut aller vite pour ramasser des souvenirs.

GERMAIN BOURGEAULT.

* Charles Arsenault
Armand Charlebois
Anne-Marie Couffin
Pierre Courtot
Denis Rioux

Noël Sabourin
Douglas Savoie
Gérard Tardif, président
Madeleine Wiedmer

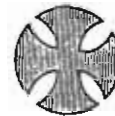
A LA DEMANDE du Comité du centenaire de la paroisse du Sacré-Cœur*, et en qualité de membres de la Société d'histoire de Toronto, nous avons retracé l'histoire de la paroisse de sa naissance à nos jours. Pendant plus de cent ans, la vie française de cette paroisse a suivi son cours au cœur même de Toronto, et nous évoquons dans ces pages les témoignages de ceux qui l'ont vécue, façonnée, améliorée. Les pionniers de la première heure, les nouveaux arrivants venus après la seconde guerre mondiale et ceux qui, aujourd'hui, en tissent la vie quotidienne, tous parlent et se racontent dans ce livre-souvenir.

Le dimanche 9 décembre 1984, dans le sous-sol de l'église du Sacré-Cœur, nous avons rencontré les paroissiens une première fois pour leur exposer le projet. En février 1985, par l'entremise du semainier, nous avons

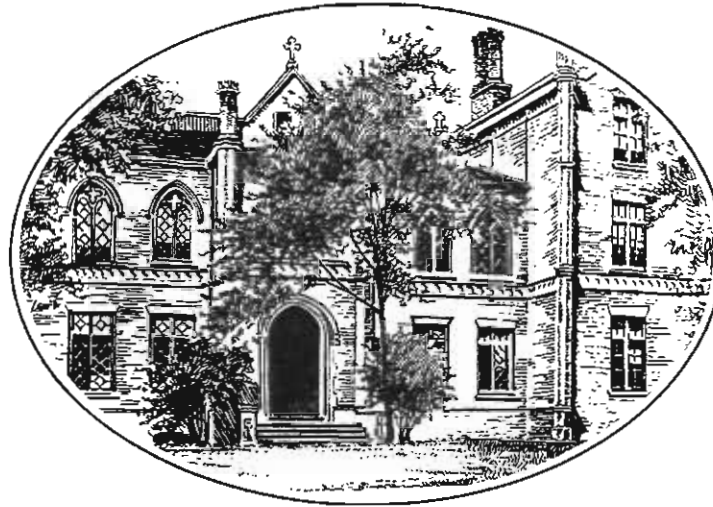
demandé à ceux d'entre eux qui voulaient collaborer à cet ouvrage de bien vouloir laisser leur nom. Nous avons ainsi dressé une liste d'une quarantaine de personnes ressources. Les entrevues ont débuté à l'automne de 1985 et se sont poursuivies jusqu'au printemps de 1986. Les noms d'autres paroissiens sont venus s'ajouter à la liste initiale, mais nous n'avons pas pu voir tout le monde. Il fallait s'imposer des limites: le temps était venu de dépouiller les témoignages enregistrés, de les transcrire, de les classer. On trouvera dans «*Réminiscences*» comme dans «*Paroles et dires*» les souvenirs racontés par les paroissiens. Nous avons reproduit aussi fidèlement que possible les propos de nos interlocuteurs pour préserver le ton et l'esprit des conversations.

La brève introduction sur le Toronto de la fin du XIX^e siècle et le résumé des principaux événements qui ont jalonné les cent dernières années permettront au lecteur de relever facilement les grandes étapes de la vie de la paroisse. Nous en avons tracé les grandes lignes et n'avons qu'effleuré, entre autres, l'histoire des écoles, laissant à d'autres, en prévision du centenaire de l'école du Sacré-Cœur, le soin d'explorer cet aspect en profondeur.

Quant à la troisième partie, «*Le vécu des dernières années*», elle décrit la manière dont la paroisse s'est adaptée au renouveau religieux, la place qu'elle a occupée dans l'implantation du fait français à Toronto, et quelques-unes de ses perspectives d'avenir.

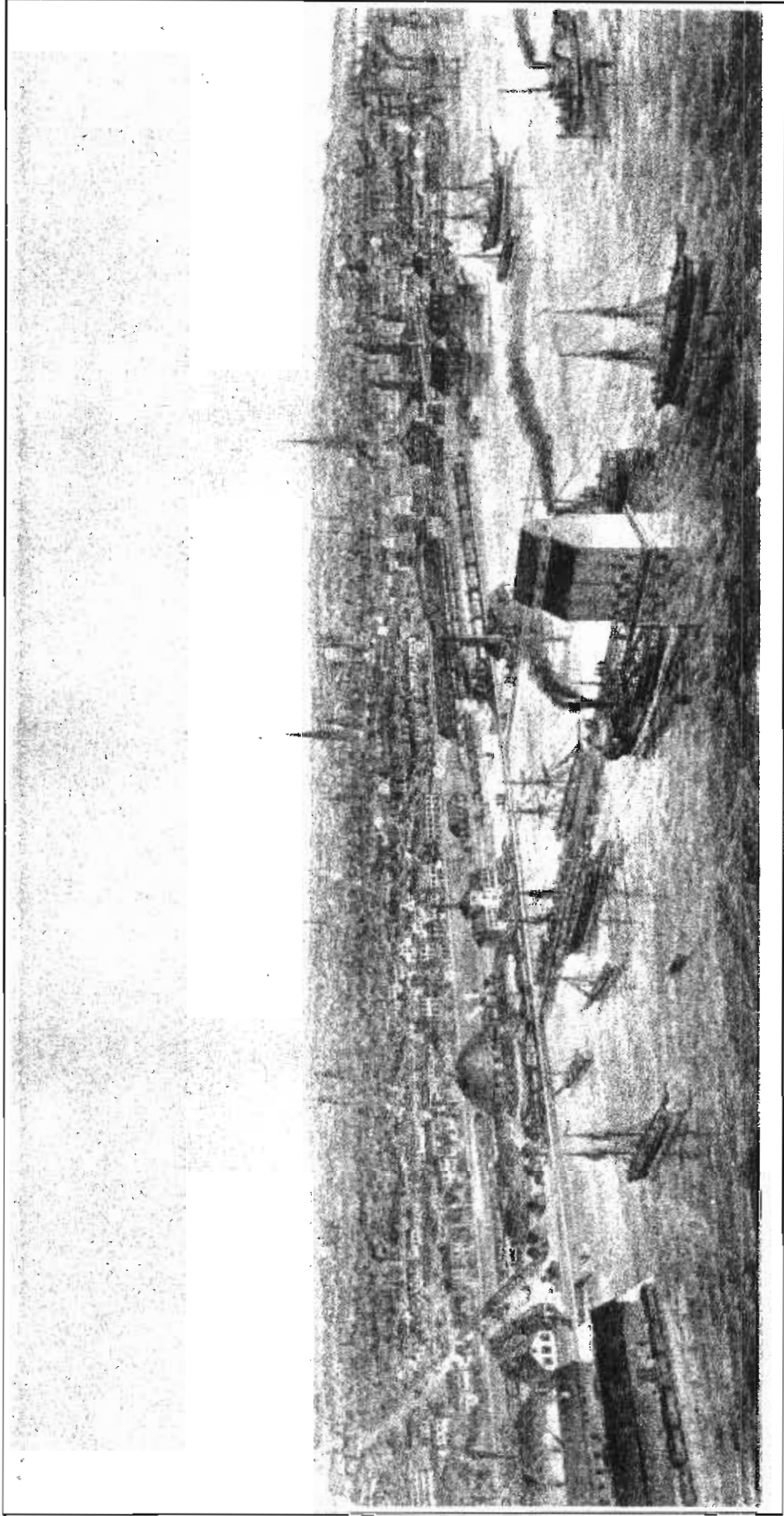


Première partie



LES PIONNIERS (1887-1934)

*Le palais épiscopal St. Michael, au 200 de la rue Church.
La chapelle St. Vincent, qui fut le premier lieu de rencontre des
paroissiens du Sacré-Cœur en 1887, était située à l'extrême
droite de cet édifice, au 202 rue Church.*



Toronto, vers 1880 (lithographie).

Introduction

Toronto et les Canadiens français dans la deuxième moitié du XIX^e siècle

par DAVID WELCH

A PARTIR DES ANNÉES 1860, les Canadiens français émigrent à Toronto en plus grand nombre qu'auparavant. La raison en est double. Premièrement, Toronto est en train de s'affirmer comme centre manufacturier. Deuxièmement, le manque de débouchés au Québec oblige des milliers de personnes à quitter cette province pour les États-Unis ou d'autres provinces canadiennes.

Toronto : pôle d'attraction économique

Au début du XIX^e siècle, Toronto tire son importance économique de la production agricole et de l'immigration. À partir de 1850, elle devient un centre ferroviaire et, dès 1860, se fait connaître de plus en plus pour son activité industrielle. En 1871 déjà, elle compte 530 manufactures pour une population de 56 092 habitants et, en 1891, 2 401 pour une population de 159 288. À cette même époque, le nombre des travailleurs et travailleuses passe de 9 400 à 26 242 : la Toronto Rolling Mills (fabricant de rails pour les chemins de fer) employait 300 ouvriers; Jacques and Hay Furniture, 400; Gooderham & Worts (meunerie et distillerie), 160; et les abattoirs de porc de William Davies, qui ont donné à Toronto son surnom de «Hogtown», 300.

De plus, Toronto est un grand centre d'importation; la compagnie Elias Rogers, par exemple, située près du port, importe du charbon de la Pennsylvanie. Les entreprises de ce genre favorisent la création de nombreux emplois dans les domaines du transport, de l'hôtellerie et du commerce, et entraînent une amélioration des services municipaux de voirie et d'aqueduc.

Le commerce s'étend aussi au-delà de Toronto. La compagnie Eaton, fondée en 1869 par Timothy Eaton, méthodiste irlandais, inaugure en 1884 un service de



La Toronto Rolling Mills, pastel de William Armstrong (1864).

Cette photo de Josiah Bruce, reproduite dans « The Toronto Daily Mail » du 21 juillet 1894, montre à gauche la compagnie Elias Rogers, derrière la Consumer's Gas Co., et au centre Gooderham & Worts.



HOW IT IS DONE



Shopping by Mail from Our Standpoint

La mise en pages du catalogue de chez Eaton.

Travailleurs à la compagnie Gendron Manufacturing, établie à Toronto depuis la fin du XIX^e siècle.

ventes par correspondance et lance son fameux catalogue. La maison Eaton, à l'angle des rues Yonge et Queen, devient l'arbitre de la mode et le promoteur des biens de consommation d'un bout à l'autre du Canada. Toronto est en train de devenir une métropole.

Cette expansion industrielle et commerciale attire surtout de nouveaux arrivants des îles Britanniques. Certains viennent aussi des différentes régions du Canada. Toronto offre une grande variété d'emplois à la main-d'œuvre spécialisée ou non spécialisée. Les nouveaux venus s'installent en grande partie autour des usines qui se trouvent dans l'est de la ville, dans les quartiers délimités par les rues Front et Dundas, la rue Sherbourne et la rivière Don. C'est cette ville prospère, mais très provinciale, qui attire de nombreux Canadiens français.

L'immigration des Canadiens français à Toronto

À partir des années 1840, les Canadiens français du Québec commencent à quitter les basses terres du Saint-Laurent pour chercher ailleurs de meilleures conditions économiques. Certains vont du côté du lac Saint-Jean ou

des cantons de l'Est, mais la majorité se dirige du côté des filatures de la Nouvelle-Angleterre. D'autres vont à la recherche de nouvelles terres dans l'est de l'Ontario ou dans la région de Lafontaine-Penetanguishene, où se trouvait déjà bon nombre de Canadiens français.

Population de Toronto

	Population totale	Population canadienne-française	Pourcentage de Canadiens français
1851	30 775	467	1,5%
1861	44 821	501	1,1%
1871	56 092	572	1,0%
1881	86 415	1 230	1,4%
1891	159 288	—	—
1901	208 040	3 015	1,5%



Au début des années 1870, Toronto ne compte officiellement que 572 Canadiens français. En 1901, ceux-ci seront déjà 3 015. Leur niveau de vie est nettement supérieur à celui qu'ils avaient au Québec, bien qu'ils doivent supporter des conditions de travail extrêmement pénibles, une existence dans un milieu culturel qui leur est étranger et même, à l'occasion, franchement hostile. Cependant, ce peuple déraciné ne reste pas longtemps sans point de ralliement. En 1887, la fondation de la paroisse du Sacré-Cœur répond aux besoins religieux, culturels et sociaux des francophones de toute la ville. Cent ans plus tard, la paroisse continue à jouer son rôle.





La East Presbyterian Church, à l'angle des rues King et Sackville, qui, en 1888, devient l'église du Sacré-Cœur.

AU RECENSEMENT DE 1881, la population de Toronto compte 86 415 habitants, dont 1 230 francophones. De plus en plus de Canadiens français de l'Ontario et du Québec viennent s'établir à Toronto dans l'espoir d'y trouver un emploi et une vie meilleure.

Au printemps de 1887, un groupe de citoyens demande à l'archevêque de Toronto, Mgr John Joseph Lynch, d'y établir une paroisse nationale française qui regrouperait tous les Canadiens français de la ville. Mgr Lynch écrit alors à son homologue de Montréal, le priant de lui envoyer un prêtre à Toronto. Une lettre de Mgr Lynch, datée du 11 mai 1887, lui apprend entre autres la joie des Canadiens français à cette grande nouvelle :

The Canadians are delighted. I told them that I thought a priest could support himself in Toronto respectably for 600.00 per year, and his casual. Things are dear in the city. The committee will send, as soon as possible, 200.00 to your Grace, as the first instalment of the priest's salary. We shall most willingly give hospitality to the priest till he can provide for himself.

Et, en juin 1887, un nouveau chapitre allait s'ouvrir pour les Canadiens français de Toronto. En effet, dans sa lettre du 15 juin 1887, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, écrit à Mgr Lynch :

Je viens de dire à M. Lamarche de partir à la fin de la semaine prochaine pour Toronto. [...] M. Lamarche est âgé de 37 ans. Il a été fait prêtre un peu tard. Il était très estimé dans le collège où il a étudié et ses directeurs ont insisté pour le garder dans leur maison parce qu'il avait du succès pour la surveillance. Comme vicaire, il était très aimé de son curé, de ses confrères vicaires et des paroissiens.

On s'explique la vocation tardive de Philippe Lamarche.



Adolescent très énergique, le jeune Philippe déploie ses forces physiques peu communes et son esprit d'initiative dans la ferme paternelle où il travaille. Antoine Lamarche ne peut se résigner à envoyer au collège ce fils qui lui est d'une aide si précieuse et attendra que celui-ci ait 18 ans pour le conduire au collège de Joliette.

L'abbé Philippe Lamarche, en 1889. Né à Saint-Esprit, dans le comté de Montcalm, le 17 janvier 1853, il est le fils d'Antoine Bricault, dit Lamarche, tailleur de pierre et cultivateur, et de Martine Janot, dite Lachapelle.

Au cours d'études qui ne sont pas toujours faciles, Philippe Lamarche fait preuve de persévérance et d'assiduité. Dans un article publié dans *L'Action populaire* du 31 décembre 1924, l'abbé Louis-Philippe Lamarche, son cousin, raconte :

Au collège, il eut à subir l'humiliation de s'asseoir sur les bancs des petits élémentaires français, de réciter ses leçons en hésitant, car sa mémoire était un peu rouillée [...]. Il persévéra, [...] offrit le secours de ses bras robustes pour creuser les fondations de l'aile du collège construite en 1875, termina ses études avec succès.

Après ses études de théologie, il est ordonné prêtre en 1883, puis travaille pendant quatre ans comme éducateur au collège de Joliette et, simultanément, comme vicaire de deux différentes paroisses de Montréal. En 1887, il vient à Toronto pour fonder une paroisse canadienne-française, qu'il met sous la protection du Sacré-Cœur.

FORT ET DYNAMIQUE, il arrive à Toronto le 24 juin. Les délégués de la nouvelle paroisse — MM. Joseph Roy, Philius Jobin et H. Lalonde — l'accueillent à la gare et le conduisent au palais épiscopal St. Michael. C'est là, dans la chapelle St. Vincent — que Mgr Lynch avait accordée au comité canadien-français de Toronto pour célébrer les offices religieux en attendant que soit construite une église — qu'il célèbre, le 26 juin, la première messe pour ses paroissiens. La première paroisse nationale française est fondée à Toronto. Pendant quinze mois, les cent trente familles se retrouvent pour les offices religieux à la chapelle St. Vincent. Mgr Lynch, dans une lettre du 7 janvier 1888 adressée à Mgr Fabre, en donne une description sommaire : « St. Vincent Chapel, adjoining the Palace, is about 60 feet long by 24 wide; it holds a fair congregation, is well furnished, confessional, etc. »

Coïncidence étonnante : à la fin de la même année, le 13 décembre, naît, à Saint-Esprit au Québec, Édouard Lamarche, neveu de Philippe, qui deviendra le deuxième curé de la paroisse du Sacré-Cœur. L'abbé Lamarche et son neveu serviront les Canadiens français de Toronto à titre de curés pendant soixante-quinze ans.

1888

Le nombre de familles françaises augmente de plus en plus. Le curé Lamarche, de l'avis du comité paroissial, achète au 436 de la rue King est, par l'entremise de M. Alfred Gendron et pour la somme de 12 000 \$, une église presbytérienne construite en 1870.

Après la restauration de l'église, réalisée grâce à l'aide d'un groupe de paroissiens, LA PREMIÈRE ÉGLISE FRANÇAISE DE TORONTO ouvre officiellement ses portes le 7 octobre 1888.

Comme Mgr Lynch meurt subitement des suites d'une pneumonie le 12 mai 1888 et que son successeur, Mgr John Walsh, n'est pas encore entré en fonctions, c'est le vicaire général de l'archidiocèse de Toronto, l'abbé J. Laurent, qui officie aux cérémonies d'ouverture.

Premier baptême : Maria-Loretta Délia Charlebois, née le 27 septembre 1888, fille de Léonidas Charlebois, marchand (« Fancy Goods and Stationery ») au 306 de la rue Queen est, et de Mary Anne O'Leary, de Montréal. Les témoins : Louis Dusseau, secrétaire-trésorier de Gendron Manufacturing Co., et Délia Gendron, « forewoman » chez Gendron Mfg. Co.

1891

Mme Eunice McKinnon devient la première organiste de la paroisse, poste qu'elle occupera pendant quarante-sept ans. Elle est décédée en 1948.

Dans le procès-verbal du Conseil des écoles catholiques de juillet 1891, on peut lire : « Rev. Philippe Lamarche is suggesting that a school be established in the Sacred Heart Parish. A commencement might be made in the basement of the Church. This very little underground is well ventilated and the light satisfactory. On inspection it will be found suitable at least for some time. »

En septembre de la même année, deux institutrices des sœurs de Saint-Joseph prennent en charge la direction de l'école du Sacré-Cœur. Rappelons que, depuis 1888, on faisait déjà la classe au sous-sol de l'église.

THE NEW FRENCH CHURCH.

Arrangements completed for the Dedication on Sunday.

Through the indefatigable exertions of Père La Marche and the Ladies' Aid Committee everything has been got in readiness for the consecration of L'Église du Sacré-Cœur tomorrow afternoon at three o'clock. The ceremony of blessing the building will be performed by Rev. Father Laurent, V. G. Immediately after the dedication services Rev. Father Nolan, of Ottawa, O. C. M. I., will preach a sermon in the English language. Vespers will begin in the evening at half past seven, and Father Nolan will then address the congregation in French. The congregation of St. Jean Baptiste came into existence a little over a year ago and so well have they prospered that the newly acquired building is in a fair way of being paid for already. The entire cost is \$12,000; \$3,000 of the amount has been paid down and—through the untiring and devoted labors of Father La Marche and several of the congregation and the kindness of many outsiders—the main debt will in a year or two be obliterated. The dedication ceremony on Sunday will be the first performed in conjunction with the French people in this city and English-speaking persons, both Protestants and Roman Catholics, are especially invited to be present. There will be a charge at the door, but a collection will be taken up. This church is another added to the long list of congregations which have been inaugurated by the St. Jean Baptiste Missionary Society. The edifice has a seating capacity of about 300.

Article publié le samedi 6 octobre 1888 dans « *The Globe* ».

La plus ancienne photo d'élèves de l'école du Sacré-Cœur que nous ayons trouvée (1902?).



Registre des mariages de l'année 1888.



1896

Le Conseil des écoles catholiques de Toronto fait bâtir le premier étage de l'école du Sacré-Cœur, rue Sackville.

1900

Construction, au 438 de la rue King est, d'un presbytère qui sera vendu aux Servantes de Marie-Immaculée, en juillet 1937, pour la somme de 10 000 \$. La résidence portera alors le nom de Maison Sainte-Rita.

1903

Mlle Cordélia Homier devient sacristine au Sacré-Cœur. Le 14 juin 1953, près de sept cents paroissiens participent à une fête à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée en fonction. L'organisation de cette soirée avait été confiée à la Congrégation des Dames de Sainte-Anne, et la responsable de cette fête était Mme Edgard Pouliot.

1908

Édouard Lamarche termine ses études classiques au collège de Joliette au Québec et choisit comme vocation la prêtrise, qu'il recevra en juin 1912.



Cordélia Homier.

1912

La paroisse du Sacré-Cœur célèbre le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Une journée de célébrations est organisée le lundi 24 juin pour souligner l'événement. Le clou de la fête est un grand banquet offert à l'abbé Philippe Lamarche, le curé fondateur, au restaurant Orr Brothers à Toronto, banquet qui regroupe près de deux cent cinquante personnes. Un programme varié de musique et de chants, et un discours sur la langue française donné par le père A. Lamarche, o. p., de Saint-Hyacinthe, sont présentés aux invités. Dans le programme-souvenir du vingt-cinquième anniversaire, on retrouve une photo de l'abbé Philippe Lamarche, de l'église de la rue King et de l'école de la rue Sackville, ainsi que le menu du banquet.

1916

Le 25 juillet 1916, Rodrigue Lussier est ordonné prêtre dans la cathédrale de Saint-Hyacinthe par Mgr Alexis-Xyste Bernard, qui le désigne comme vicaire à la paroisse d'Iberville, où il reste un an. Ensuite, en 1917, il part pour Toronto et devient le premier vicaire de la paroisse du Sacré-Cœur.

1917

L'oncle de l'abbé Rodrigue Lussier, le père Toussaint Lussier, s. j., qui travaille dans la région de Sudbury, vient visiter sa famille à Montréal. Il passe par Toronto et va coucher au presbytère de l'abbé Philippe Lamarche. Ce dernier, qui vieillissait et dont la santé déclinait, lui dit : « Je voudrais bien avoir un jeune prêtre canadien-français pour m'aider dans mon ministère et me remplacer avant bien des années. »

Le père Toussaint parle donc de Toronto à Rodrigue et lui demande s'il ne serait pas intéressé un jour à aller travailler en Ontario. Il va voir aussi Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, lui parle de la paroisse française de l'abbé Philippe Lamarche, et Mgr Bernard de lui dire : « Que l'archevêque de Toronto m'écrive pour me demander un prêtre. »



s'établir à Toronto et lui prêter main-forte. Nous trouverons plus loin, dans une lettre qu'il écrit à l'archevêque de Saint-Hyacinthe, le premier témoignage détaillé de son ministère à Toronto.

La première tâche de l'abbé Lussier est de faire la visite paroissiale pour mieux connaître ses ouailles. En ces années de guerre, 1914-1918, de nombreuses familles canadiennes-françaises viennent s'établir à Toronto, où le travail abonde. Le gouvernement passe des contrats pour la fabrication de munitions, et les Torontois sont privilégiés. Dans toutes les vitrines des manufactures, on voit des écriteaux « MEN WANTED » ; en plus, les salaires sont bons. Les Canadiens viennent de Montréal, de Québec, d'Ottawa, de Cornwall, de partout au Canada. L'abbé Lussier se met alors en relation avec ces familles et les dénombre pour mieux les connaître et les aider.

1918

Selon le recensement des francophones de l'ouest de Toronto fait par l'abbé Lussier, on compte 226 familles canadiennes-françaises ainsi que 34 célibataires vivant dans des pensions à l'ouest de la rue Spadina. Le curé Lamarche en conclut qu'il faut une autre église dans l'ouest de la ville. Il rencontre Mgr McNeil, archevêque de Toronto, et lui demande la permission de travailler à la fondation d'une seconde paroisse canadienne-française dans ce district. Il en arrive à cette résolution parce que plusieurs paroissiens doivent faire jusqu'à une heure de tramway pour arriver à l'église du Sacré-Cœur. De plus, un grand nombre de ces Canadiens français qui habitent dans l'ouest de Toronto ne connaissent pas suffisamment l'anglais pour pouvoir accomplir leurs devoirs religieux dans des paroisses anglophones.

Mgr McNeil propose alors à l'abbé Lamarche de commencer par une mission et le réfère aux sœurs de Saint-Joseph, qui résident à l'hôpital Sunnyside. Les sœurs ont une grande chapelle que l'abbé Lussier peut utiliser le dimanche pour la messe. C'est donc là, dans la chapelle de l'hôpital, que l'abbé Lussier commence à dire la messe pour les Canadiens français de l'ouest de la ville.

EN RETOURNANT à Sudbury, le père Toussaint Lussier s'arrête de nouveau à Toronto. Accompagné de l'abbé Lamarche, il se rend voir l'archevêque de Toronto et lui rapporte les propos de Mgr Bernard. Dans une lettre datée du 12 juillet 1917, l'abbé Lamarche demande à Mgr Bernard de lui envoyer un prêtre pour l'aider dans son ministère et, en septembre 1917, l'archevêque de Toronto lui écrit également. L'abbé Rodrigue Lussier, alors vicaire à Iberville depuis septembre 1916, est pressenti par l'évêque de Saint-Hyacinthe. Il accepte le poste et arrive à Toronto le 3 octobre. Il est fort bien reçu par le curé Lamarche, content de le voir arriver pour

Édouard Lamarche, à 21 ans.

Programme	
1. OFFERTS	"Ode à St. Jean Baptiste" PAR LE CHOEUR
2. SÉPTE	St. Basile et St. E. St. Maxime Georges V. "Tannetle" PAR MADAME U. BERTKIND
4. SAUTE	Noire Hôte PAR DR. J. A. AMYOT Ouvrier de L'Industrie Protestant d'Ontario PAR RÉVÉREND J. A. BELANGER Chap. de St. Louis de France (Sudbury) RÉVÉREND PAR RÉVÉREND P. LAMARCHE Chap. St. Louis de France (Sudbury)
5. SOLO DE VOIX	PAR MR. E. ROCHEAUX, de la Sédaine
6. DIXON de	"La Jeunesse Française" PAR LE RÉVÉREND PÈRE A. LAMARCHE, O.P. de St. Rochelle
7. CHANT	"Catholique Canadien Toujours" PAR LE CHOEUR
8. DIXON de	PAR LE RÉVÉREND A. MARCELO, O.D. L'Unité de St. Louis PAR LE RÉVÉREND J. M. CASTEX de St. Rochelle de Paris
9. CHANT	"O Canada, terre de nos pères" PAR LE CHOEUR

Programme de la soirée du
24 juin 1912.



Rodrigue Lussier, finissant au petit séminaire de Saint-Hyacinthe, en 1912. « On avait besoin de prêtres à Toronto. Rodrigue s'est senti le goût d'aller regrouper les Canadiens français là-bas. Il avait une âme de missionnaire, au fond. » (PIERRE-PAUL BEAUREGARD.)

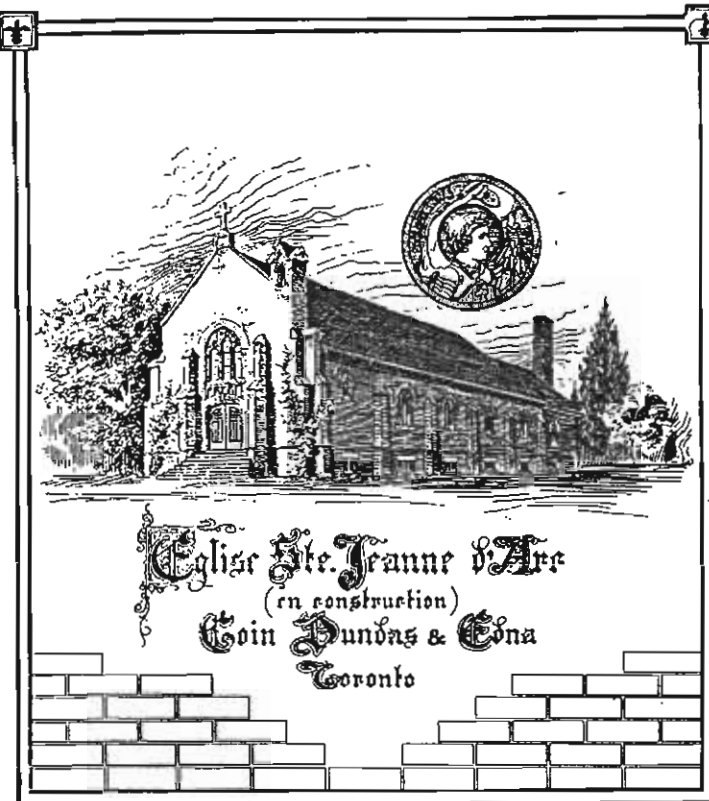
La chapelle se remplit deux fois le dimanche. Le curé Lamarche donne même à l'abbé Lussier la permission d'habiter dans cette partie de la ville. L'abbé Lussier séjourne au monastère des sœurs du Bon Pasteur, situé tout près de l'hôpital Sunnyside, et y demeure un an.

Au mois d'août, pendant que l'abbé Philippe Lamarche prend trois semaines de vacances, son neveu Édouard Lamarche le remplace à la paroisse avant de retourner au collège de Montréal où il enseigne. L'abbé Édouard Lamarche reviendra à la paroisse du Sacré-Cœur de Toronto l'année suivante pour y travailler jusqu'à sa mort en 1962.

1919

Un groupe de Canadiens français de Toronto adresse une requête à Mgr McNeil, lui demandant la permission d'acheter un terrain pour bâtir une église

«Faites-nous l'aumône d'une ou de plusieurs briques [...], dix sous la brique, [...] pour notre église et s'il en restait ce serait pour notre école.» (RODRIGUE LUSSIER.)



catholique française. Plus de cent personnes signeront cette requête. Dans leur lettre, ils évoquent d'abord le problème linguistique, beaucoup de gens ne sachant pas l'anglais ou pas assez pour pratiquer leurs devoirs religieux. Ils mentionnent aussi dans la requête qu'ils s'engagent à payer et à bâtir une église sur ce terrain. Ils prient enfin très fortement Mgr McNeil de bien vouloir leur donner une réponse avant la fin du mois d'octobre, date où expire le temps accordé à l'option déjà prise sur le terrain.

De son côté, l'abbé Lussier fait des préparatifs pour la construction d'une église. Il cherche un endroit facilement accessible par tramway, car les Canadiens sont dispersés dans la ville, et l'ère des automobiles est encore loin. Le 30 octobre, un terrain à l'angle des rues Dundas et Edna est acheté pour la somme de 9 800 \$. L'abbé Lussier est bien fier : les tramways tournent en effet au coin de ces deux grandes rues.

1920

Au mois de juin, la construction de l'église débute sous la direction de l'architecte Arthur Laurin. Le contrat se chiffre à 43 000 \$, et l'archevêque permet aux paroissiens d'emprunter 50 000 \$ à un taux d'intérêt de 6%, avec paiements répartis sur vingt ans.

La pierre angulaire de la nouvelle église est bénite le 18 juillet 1920. L'abbé Lussier choisit sainte Jeanne d'Arc pour patronne de son église. Dans une lettre qu'il écrit aux Canadiens français leur demandant de l'argent pour son projet, il précise les raisons de son choix :

J'ai choisi Jeanne d'Arc pour patronne et je crois être le premier au monde à avoir fondé une paroisse de ce nom bien français. Les démonstrations ont été grandioses à l'occasion de la canonisation de cette sainte. Notre peuple a fêté lui aussi. Il doit maintenant lui élever des autels. Nous sommes les premiers à tenter cette entreprise.

Le 19 décembre, l'abbé Rodrigue Lussier invite ses compatriotes à l'inauguration officielle de l'église de la deuxième paroisse française de Toronto. À cette occasion, l'abbé

Philippe Lamarche chante la grand-messe.

Les limites de la paroisse Sainte-Jeanne-d'Arc sont déterminées, et la vie paroissiale s'organise. L'abbé Lussier y travaille comme curé tout en faisant également du ministère à Welland et à Queenston. Du côté de Welland, des Canadiens du Québec arrivent par trains entiers pour travailler comme tisserands dans la toute nouvelle manufacture que vient de construire la Dominion Textile. À Queenston, Hydro-Ontario fait construire une grande centrale électrique où viennent travailler de nombreux Canadiens français. Et c'est ainsi que, peu de temps après, une paroisse française est fondée à St. Catharines. L'abbé Georges Hamel en sera le premier curé. Tous ces prêtres étaient de Saint-Hyacinthe.

CEPENDANT, avec la fin de la première guerre mondiale, une régression se fait sentir dans l'industrie et les affaires. Les contrats de guerre cessent, et de nombreux ouvriers sont au chômage. Les Canadiens français venus à Toronto pour travailler dans les usines d'armement doivent, pour la plupart, retourner dans leur localité respective. Dès 1922, des familles irlandaises se mettent à fréquenter l'église de l'abbé Lussier, si bien qu'en 1928 la paroisse nationale Sainte-Jeanne-d'Arc perd la majorité de ses paroissiens français. L'abbé Lussier se retrouve avec une paroisse sans paroissiens. Un groupe d'Irlandais va alors voir l'archevêque pour obtenir qu'il détermine un nouveau territoire à la paroisse Sainte-Jeanne-d'Arc. En conséquence, celle-ci cesse d'être nationale pour devenir territoriale avec, comme curé, l'abbé J. Manley et un vicaire canadien-français du nom de M. Marchildon. La paroisse Sainte-Jeanne-d'Arc devient la paroisse St. Joan of Arc. L'abbé Lussier, au lieu de retourner à Saint-Hyacinthe, décide d'aller exercer son ministère dans l'Ouest canadien et trouve la chaleureuse paroisse de Lisieux en Saskatchewan, où il passe la plus grande partie de sa vie.

L'abbé Lussier termine sa carrière active en 1958 et se retire à Assiniboia. En 1964, il retourne à Saint-Hyacinthe, où il meurt le 25 décembre 1969.



Première page du journal «L'Action populaire», de Joliette.

1924

Le dimanche 21 décembre 1924, l'abbé Philippe Lamarche s'éteint à l'âge de 71 ans et 11 mois, après un bref séjour à l'hôpital St. Michael. Le service funèbre est chanté par l'archevêque de Toronto, assisté des abbés Édouard Lamarche et Rodrigue Lussier. Le vendredi 26 décembre, l'abbé Lamarche est inhumé au cimetière de Saint-Esprit au Québec, sa paroisse natale.

À sa mort, l'abbé Philippe Lamarche laisse 89 936 \$. Selon ses dernières volontés, 50 000 \$ doivent servir à la construction d'une nouvelle église pour les paroissiens du Sacré-Cœur. Le solde doit être réparti entre différentes institutions catholiques, dont plusieurs de Toronto.

Il lègue 5 000 \$ au séminaire de Joliette au Québec, où il avait été professeur; 5 000 \$ également au séminaire St. Augustine dans Kingston Road; 2 000 \$ à la Maison de la Providence de Toronto; 1 000 \$ pour le monastère du Précieux-Sang de Toronto; 15 000 \$ à partager entre les missions d'Afrique, de Chine et du Japon; 1 000 \$ à l'hôpital St. Michael; 500 \$ à Mme Cordélia Homier de Toronto et 300 \$ à Mlle Marie Marchand, également de Toronto. Le reste est laissé à la discrétion des exécuteurs testamentaires pour qu'ils l'investissent de façon à assurer l'éducation des enfants de la famille Lamarche.



Pierre tombale de Philippe et Édouard Lamarche au cimetière de Saint-Esprit au Québec.

1925

Édouard Lamarche est nommé curé de la paroisse du Sacré-Cœur le 10 juin et le restera jusqu'à sa mort en 1962.

1928

Un petit incendie survient à l'église du Sacré-Cœur. D'après le représentant de la compagnie d'assurance (lettre du 26 octobre 1928), la cause en serait attribuable « to live charcoal having been put back in the box when it was not extinguished. This, no doubt, was the act of an Altar Boy, and we feel that you will agree with us that they should be cautioned in this regard ».

1929

La paroisse fait l'acquisition d'un terrain adjacent au presbytère, le 440 rue King est, au prix de 2 500 \$.

Cette même année, la présence dominicaine s'affirme à Toronto :

Commencée sous de bons augures en 1929, la fondation dominicaine à Toronto aboutit presque immédiatement à une impasse, qui devait en retarder la réalisation pendant de longues années. Racontons les faits.

Désireux de créer l'expansion dominicaine au pays, le provincial Langlais suggérait fortement à l'archevêque de Toronto, Mgr Neil McNeil, d'accepter une petite colonie dominicaine en son diocèse. L'archevêque vit la chose d'un bon œil. Il offrit une paroisse, celle du Sacré-Cœur, qui regrouperait tous les fidèles d'expression française. Le provincial Langlais passa une convention avec l'évêque, écrivit par deux fois au vicaire général de l'Ordre, le père Jean Casas, pour l'obtention des autorisations canoniques. Il déclarait le conseil provincial favorable à la chose, et également l'évêque qui, tous les deux, entrevoyaient d'y envoyer professeurs et étudiants à l'Université de Toronto, et plus spécialement à son Institut d'Études médiévales. Mais l'évêque mourut et la fondation n'eut pas de suite. Le provincial Langlais insista auprès du vicaire capitulaire, Mgr Carroll. Celui-ci réunit le chapitre diocésain et en reçut un refus catégorique. La raison : Mgr McNeil ne l'avait pas consulté pour passer la cure du Sacré-Cœur aux Dominicains. Notre implantation au Canada anglais venait de choir.

Le provincial Paré reprit les négociations, quelques années après. Mgr McGuigan sourit à la chose. Le provincial offrait d'ouvrir une paroisse bilingue au bout de la ville. McGuigan répondit : Et pourquoi pas une paroisse française ? et pourquoi pas une paroisse en ville ? Les temporisations ecclésiastiques firent en sorte que la paroisse qu'avait en vue l'archevêque prit une autre orientation. Alors il permit au provincial de chercher par lui-même un terrain où fonder une nouvelle paroisse. L'Ordre ouvrit les yeux et découvrit Port Credit. (Extrait des *Dominicains au Canada*, de JULES-ANTONIN PLOURDE, o. p.)

IL FAUT NOTER ici que l'abbé É. Lamarche ne semble pas trop au courant de cette affaire, si l'on en juge par ce qu'il écrit à Mgr McGuigan le 23 octobre 1935 : « Quant à la question des Dominicains, je sais qu'ils ont demandé ma paroisse à Mgr McNeil et qu'ils s'engageaient à me trouver une cure à Montréal; d'autres m'affirment qu'ils ont acheté la paroisse, mais ils n'ont pu m'en dire le prix. »

1932

En février 1932, avec l'autorisation de Mgr McNeil, la paroisse achète, au prix de 15 000 \$, deux terrains à l'angle des rues Spruce et Parliament pour la construction d'une nouvelle église. Mais, une fois l'achat conclu, la ville interdit l'érection d'une église à cet endroit.

1933

Publication d'une brochure retraçant l'histoire de la paroisse du Sacré-Cœur, de sa fondation à 1933, par le père Marc-Antonio Lamarche, o. p., ami de l'abbé Philippe Lamarche.

1934

Au mois de juin, de passage dans la Ville-Reine pour recevoir un doctorat honorifique de l'Université de Toronto, le cardinal Rodrigue Villeneuve rend visite aux paroissiens. C'est ainsi que *The Catholic Register* du 21 juin 1934 relate cette rencontre :

On Thursday night, June 7th, Cardinal Villeneuve was given a

wonderful reception by the parishioners of Sacred Heart French Church, King St. E. The beloved primate of the Catholic Church of Canada was escorted by his guard of honor and accompanied by Mgr. Camille Roy, rector of Laval University, Quebec City, and Father Marchand of Ottawa University, with other ecclesiastical dignitaries.

His Eminence was welcomed in an overflowing church by Father Lamarche, parish priest, who found appropriate words, in a short address, to assure the Cardinal of the admiration, respect and loyalty of the French Citizens of Toronto. He said the Sacred Heart Church was founded 47 years ago and had been a success from the start owing to the courage and sacrifices of the founders.

In his reply, the noted prelate expressed his deep appreciation to find such a large gathering for this impromptu welcome and said that he was particularly pleased to pay a visit to his Toronto compatriots, not only as Catholics, but as fellow citizens of the same tongue. He stated that the French language had been the bulwark of the faith of the French pioneers in Canada and that it was essential to speak and defend it. He added that the parish school should be encouraged because it is there that the children retain their Catholic and French entity.

As he returned to his car, he was given three cheers, "Vive le cardinal!" and left, carrying with him the affection and admiration of all.

L'endroit où se trouvaient jadis l'église et le presbytère de la rue King est, remplacés aujourd'hui par le viaduc de la rue Richmond est. Le 11 juillet 1963, la Ville de Toronto a exproprié l'église pour 200 000 \$, et le presbytère pour 50 000 \$. Le dernier service religieux fut célébré le 7 juillet 1963.



Réminiscences

A Sa Grandeur
 Monseigneur Lynch
 Archevêque de Toronto

Monseigneur, Je prends
 la liberté d'annoncer à votre
 Grandeur - que je suis celui
 qui est désigné à aller annoncer
 les Canadiens de Notre Vallée
 Archépiscopale. J'ai pour
 l'honneur de me présenter
 votre sujet soumis et respectueux.
 Le ministre en question est
 très plus finible pour moi.

si je me complaisais d'a-
 voir sur les sagesses
 et les encouragements
 de votre Grandeur.
 J'ai une réception de la somme
 de deux cents livres qui m'ont
 été remises de votre part par
 l'intermédiaire de Monseigneur
 Edmond-Charles Faber.
 Je compte laisser Montréal
 jeudi soir, le vingt-trois
 pour arriver à Toronto le
 lendemain au matin.
 Je sollicite votre bienveillance
 et dignes recevoir avec
 respect et mes respectueux
 hommages de votre Grandeur
 Montréal, le 16 Juin Très humble serviteur
 1887.

J. P. Lamarche

La patrie des Lamarche

par ESTELLE BRISSON

EN 1790, des colons venant de la région de Québec viennent s'établir sur le territoire de la seigneurie de l'Assomption, plus précisément en la « concession de la rivière Saint-Esprit ». Ce territoire richement boisé d'érables offre en plus l'avantage d'être traversé par une rivière sinueuse, voie de communication essentielle à cette époque.

La première église, bâtie en 1795 en forme de croix latine, est modeste autant par ses proportions que par les matériaux utilisés : pierres des champs et planches de bois. Ce n'est cependant qu'en 1808 qu'elle est officiellement ouverte au culte, en même temps que les registres d'état civil. En 1901, la population ayant augmenté, elle est démolie et remplacée par une autre plus spacieuse.

Au milieu du XIX^e siècle, la mission de la rivière de Saint-Esprit est complètement transformée. Les abris temporaires des premiers colons ont disparu pour faire place à des maisons de pierre ou de bois regroupées autour de l'église et s'échelonnant des deux côtés de la rivière. Des routes en terre battue sont tracées et des ponts construits, qui permettent à la vie économique de la paroisse de prendre son essor. Des écoles, au village et dans les rangs, desservent la population de la paroisse.

Le 13 août 1830, la paroisse est érigée canoniquement et, le 16 décembre 1835, l'acte d'érection civile est signé, reconnaissant Saint-Esprit comme municipalité.

À cette époque, la population de la paroisse de Saint-Esprit se compose majoritairement de cultivateurs, mais comprend aussi des artisans : menuisiers, forgerons, tanneurs, tailleurs de pierre, et autres. On y retrouve également un notaire et deux médecins. Ces deux derniers combattent si vaillamment l'épidémie de choléra en 1849 qu'il n'y a qu'un petit nombre de victimes.

Hélas, la crise économique dans le monde agricole qui frappe le Bas-Canada au milieu du XIX^e siècle touche aussi Saint-Esprit. Ne pouvant vendre les produits de leur

ferme, les cultivateurs connaissent la misère. Certains décident de s'exiler aux États-Unis, où ils espèrent trouver un emploi assez lucratif pour faire vivre leur famille.

La rue Montcalm, à la fin du XIX^e siècle.



Heureusement, la crise se résorbe, l'exode de la population cesse et la vie reprend son cours normal.

La rue Principale de Saint-Esprit, vers 1915.



C'est dans ce contexte socio-économique que naît Philippe Lamarche le 17 janvier 1853, à Saint-Esprit, dans la maison de pierre que son père Antoine Bricault, dit Lamarche, tailleur de pierre, avait construite de ses mains au bord de la rivière.

La maison où est né Philippe Lamarche.



Les Canadiens français qui arrivent à Toronto au début du siècle ne trouvent pas toujours facilement l'église du Sacré-Coeur au milieu de la ville. Pour certains, la découverte d'une paroisse catholique française est tout un événement.

On est venu en 1928. J'avais 20 ans dans ce temps-là. C'était à la vieille église sur la rue King. J'avais été à la confesse un dimanche soir. J'ai parlé au père Lamarche. Il m'a demandé où mes parents allaient à l'église. Je lui ai dit : « J'en ai pas, de parents, ici. Je suis mariée et je vais à l'église Saint-Paul. » Il dit : « À Saint-Paul ? Ah ! Il faut que ça arrête, ça ! C'est icitte qu'est votre église. » Après ça, on a toujours été au Sacré-Coeur.

ROSANNE ROBITAILLE-TESSIER.

Nous autres, quand on est arrivé, on savait pas qu'il y avait une paroisse française à Toronto. On a demandé à notre cousine, on restait là. Elle était Italienne. On y a demandé s'il y avait une église catholique pas loin d'ici. Elle a dit : « Oui, l'église Saint-Pierre sur la rue Bathurst. » L'église était pas finie d'être cons-

truite. Pis, ma mère a dit : « On y va toujours ben. » On est allé.

Quand on est arrivé là, maman a dit : « C'est pas catholique ça. » Y avait pas de croix, y avait rien. C'était rien qu'une boîte qui était pour l'autel. Ma mère dit : « J' va toujours ben parler au prêtre. » Elle s'en va et lui demande : « Coudon, y aurait pas une église canadienne-française, par hasard ? » « Ben, y dit, oui, sur la rue King. » Y a donné l'adresse.

Je te dis que maman, le dimanche après, a dit : « HABILLEZ-VOUS, LÀ, ON S'EN VA AUX CANADIENS FRANÇAIS ! »

ANTONINE LIBERTY-MARCHAND.

Il y a maintenant cent ans que la paroisse du Sacré-Coeur a été fondée par un groupe de pionniers qui avaient apporté avec eux leurs traditions et leur esprit religieux.

Mon père est venu à Toronto aux environs de 1880. Il est venu ici pour creuser la rivière Don, parce qu'il avait aidé à la construction du canal près de Perth; puis la même compagnie qui a fait ces travaux-là a été engagée pour venir creuser le Don. On s'imaginait dans le temps que l'eau du lac Ontario n'était pas potable et qu'en creusant un canal jusqu'au lac Simcoe on pourrait amener l'eau du lac Simcoe à Toronto et que l'eau serait meilleure.

Ma famille est originaire de Williamstown dans l'est de la province : c'est une population d'Écossais et de Canadiens français qui s'entendaient très bien. Alors, peu à peu, la famille est partie de là pour aboutir à Toronto. Ma mère est originaire de Montréal. Mes parents sont venus à Toronto. Ils habitaient rue Gerrard entre Parliament et la vallée du Don, en face de ce qui était autrefois un hôpital.

Alors mon père et un groupe de Canadiens français comme lui (quelques-uns, pas beaucoup) voulaient commencer une paroisse française. Pour ça, ils sont allés voir l'évêque.

Il y avait un nommé Fortier qui avait un grand magasin de marchandises sèches rue King près de Church. Il était plus riche que les autres. Il s'en va un soir rencontrer Son Éminence. L'évêque lui dit : « Très bien, je vais vous faire venir un curé de la province de Québec; mais ça va vous coûter des sous. Il faut avoir une garantie de 300 \$ pour le faire venir ici. » Alors Fortier met sa main dans sa poche et sort 300 \$, pis les passe à l'évêque. L'évêque les empoche à son tour. Ça, c'était la fondation de la paroisse du Sacré-Coeur.

Les messes étaient dans le sous-bassement de la cathédrale

Saint-Michel. Je ne sais pas combien de temps ils sont restés là; mais ça, c'était les débuts.

Finalement, ils ont acheté une vieille église sur la rue King est, une église protestante. C'est l'église que j'ai connue. Ça c'était presque au coin de Sackville puis King, côté nord. C'est un parc à présent. C'est là que j'ai été élevé.

Sur la rue Sackville, il y avait aussi une école; la première avait quatre classes. C'était une école administrée par les sœurs de

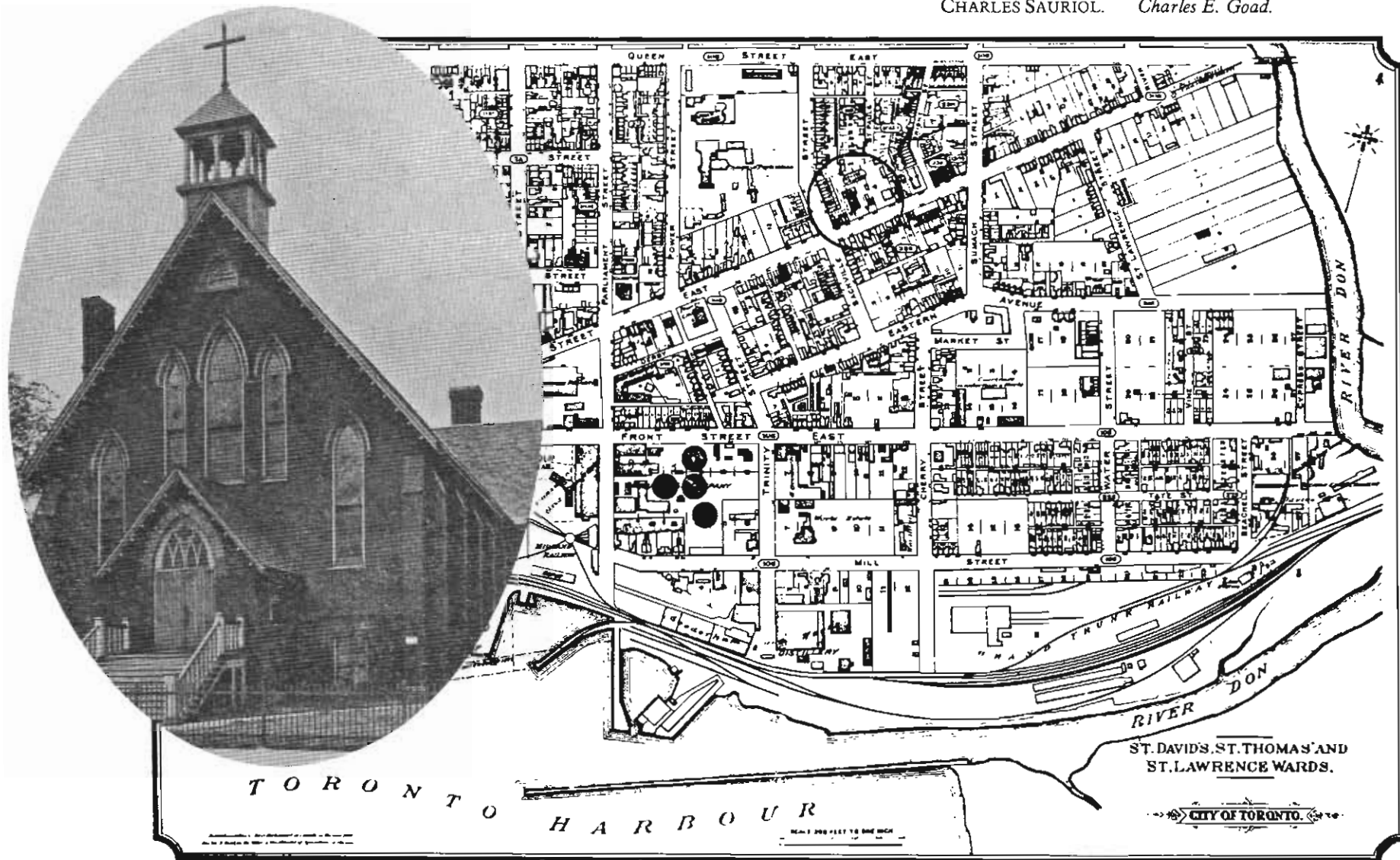
Saint-Joseph, qui restaient de l'autre côté de la rue, à la Maison de la Providence. Cette école a été probablement ouverte vers 1890.

Au début de la paroisse, c'était essentiellement de vieux paroissiens, des Canadiens français venus de la province de Québec pour s'installer ici. C'était de bonnes familles. C'est eux qui ont fait les fondements de la paroisse. Ils étaient tous de la même classe. Ils ont élevé leur famille, ces familles que j'ai connues, et elles ont continué jusqu'à mon temps.

CHARLES SAURIOL.

L'église de la rue King, dans les années 20.

Partie du plan de la ville, tirée d'un atlas publié en 1890 par la compagnie d'assurance Charles E. Goad.



*Dans une lettre à l'évêque de Saint-Hyacinthe,
l'abbé Lussier décrit la situation de Toronto en 1917
et précise son travail avec l'abbé Philippe Lamarche
à la paroisse du Sacré-Coeur.*

438 King Street East
Toronto, Ont.

9 novembre 1917

À sa Grandeur
Monseigneur A. X. Bernard
Évêque de Saint-Hyacinthe

Monseigneur,

Je n'ai pas oublié la demande que vous m'avez faite, la dernière fois que je vous ai vu, de vous dire de temps en temps ce que je fais à Toronto.

J'y suis arrivé le 3 octobre au matin. Monsieur le curé Lamarche était visiblement content de voir qu'enfin quelqu'un venait à son aide. Je constate de plus en plus chaque jour qu'il avait grandement besoin de secours. D'abord parce qu'il est malade : il s'endort très souvent sur sa chaise et s'il se couche, il ne peut plus dormir. Il repose à peine trois à quatre heures par nuit. Sa mémoire lui fait souvent défaut, il ne s'y fie plus et me demande de l'assister dans ses travaux importants, comme sa tenue de livres; ses annonces, son registre de messes etc. Ensuite il y a beaucoup d'ouvrage à faire ici. Nous avons trois messes chaque dimanche. Notre petite église se remplit trois fois. Il y vient au moins douze cents personnes chaque dimanche. L'un de nous dit la première messe et prêche trois fois, l'autre bène, chante la grand'messe à 10.30 heures et fait

le catéchisme aux enfants à deux heures. Il reste ensuite les baptêmes à faire et les vêpres à chanter.

Nos Canadiens sont bien assidus aux offices, ils sont bien dévoués pour leur paroisse et bien généreux. Nous pouvons espérer en un brillant avenir. Il nous arrive aussi presque chaque jour de nouvelles familles canadiennes. Il y a beaucoup de travail cette année dans la ville de Toronto : soit pour la fabrication de munitions de guerre, soit pour la construction de navires : il y a un gros chantier ici, soit enfin pour les besoins généraux de l'industrie. Ainsi j'apprenais aujourd'hui que la "Forging Bridge Co" faisait venir une soixantaine d'hommes de Montréal, ce sont des ouvriers qui travaillaient pour cette même compagnie dans d'autres boutiques à Montréal. Les maisons d'affaires demandent sans cesse aussi des sténographes et clavigraphistes sachant l'anglais et le français, sans pouvoir en trouver. La "United Typewriter Co" annonçait sur le Star la semaine dernière qu'elle aurait placé cent employés de cette sorte, avec gros salaire. Il y a donc de l'avenir pour les nôtres dans Toronto.

Nous avons un cercle d'A.C.J.C. qui fait un très beau travail. Il y a une quarantaine de jeunes gens, la plupart étudiant à l'université de Toronto, qui se réunissent tous les mercredis soirs dans le sous-bassement de notre église. Je suis leur aumônier et j'assiste à toutes leurs réunions. Nous étudions les questions locales. C'est d'eux que je tiens ces renseignements sur les positions possibles, des nôtres, dans Toronto. Nous aurons bientôt un véritable bureau de placement pour les nouveaux venus. Ils étudient aussi des questions très sérieuses. Ainsi l'un d'eux nous parlera bientôt des

Canadiens français dans tout l'Ontario, un autre des C.F. dans Toronto. On étudie des questions d'apologétique et des questions ouvrières. Ces jeunes gens se sont offerts pour venir faire l'école du soir à tous ceux qui voudraient en profiter. Nous ne savons pas encore si ce projet sera réalisable.

Il y a quelques jours le "Star" [Toronto Daily Star, 27 octobre 1917, p. 5] a parlé avantageusement de notre école et il n'a rien exagéré : tout va très bien. Ceux de notre école qui entrent au "High School" font très belle figure. Cette année, il y en a dix nouveaux et les professeurs leur font l'honneur de leur demander souvent comment tel mot français se prononce.

Je vais tous les matins de 9 à 9½ hrs enseigner le catéchisme à notre école. Les religieuses de St-Joseph n'ayant pas pu nous donner le nombre voulu d'institutrices, nous nous trouvons avec deux maîtresses laïques, sur cinq. Ces jeunes filles sont d'Ontario et ne savent pas beaucoup de français, c'est pourquoi je fais catéchiser les enfants. Pour les autres matières les maîtresses changent de classes.

J'ai aussi deux catéchistes du soir. Un garçon et une demoiselle qui veulent se convertir avant de se marier. Je trouve en même temps l'occasion d'apprendre l'anglais. Je puis dire que maintenant la difficulté pour l'anglais est vaincue, je dis ce que j'ai besoin et l'on me comprend assez bien.

Depuis une semaine, je suis demandé presque tous les jours à l'hôpital des soldats qui se trouve à dix minutes de marche d'ici. L'aumônier M. Kelley doit voir aux besoins spirituels de tous les soldats qu'il y a dans Toronto. C'est trop d'ouvrage pour un seul prêtre.

Je suis allé à l'hôpital une première fois comme visiteur. J'ai rencontré deux Canadiens malades en cet endroit. J'y suis retourné le lendemain sur leur demande pour les confesser et depuis on me demande pour confesser non seulement des

Canadiens. J'ai été appelé hier pour un Italien qui a été gravement blessé au camp d'aviation et qui, ayant entendu parler de moi, voulait me voir pour entendre sa confession.

Il y a près de huit cents soldats blessés revenus du front dans cet hôpital. On m'a amené aussi au dernier étage où il y a 240 malades de maladies vénériennes. C'est épouvantable. Quand on n'est pas malade il faut être prêtre pour avoir son entrée dans cet endroit redoutable et dégoûtant. J'ai vu là un Canadien du nom de ... qui est lamentablement malade.

D'après tout ceci vous constaterez que je suis occupé. J'aime à me rendre utile, je ne m'ennuie pas, j'ai bonne santé, je suis content et M. Lamarche aussi, je crois, ainsi que les Canadiens de par ici.

Je suis de votre grandeur, Monseigneur, votre humble et dévoué sujet.

RODRIGUE LUSSIER, prêtre.



Les familles de 1887

par HÉLÈNE GIGUÈRE-PILOTTE

LE 7 octobre 1888, cent trente familles canadiennes-françaises se réunissent pour la première fois autour de leur curé, Philippe Lamarche, dans leur propre église, une église de la Ville-Reine où ils se sentent vraiment chez eux. C'est une journée mémorable, une journée de réjouissances et de célébrations, qui vient couronner dix ans de démarches, de débats et de travail.

Qui sont ces bâtisseurs d'église? D'où viennent-ils? Que font-ils à Toronto?

Ils sont soit de souche québécoise, ontarienne ou acadienne, soit de souche européenne. Certains, fils et filles de familles nombreuses, ont quitté des terres trop arides ou trop souvent divisées au cours des générations. D'autres sont victimes de la crise économique de 1880-1890; pendant ces années-là, certains villages du Québec se sont déplacés presque au complet. La population se compose également de jeunes et de moins jeunes, de familles, de femmes et d'hommes seuls venus, au hasard des circonstances de la vie, des villes et des villages de comtés comme

Les membres de la famille de Félix Renaud devant leur maison, au 51 de l'avenue Victor à Toronto, en 1919. De gauche à droite, au fond : Laurette et Lucien (jumeaux), Marguerite, Henri-Georges, Charles-Édouard; devant : Germaine, Thérèse (sur les genoux de son père), Cécile, Ernest (dans les bras de sa mère Élodie Lynch), Paul-Émile, Joseph.



Charlevoix ou Portneuf, du bas du fleuve, de l'Estrie, des quatre coins de l'Ontario, de l'Europe. Souvent, le père ou l'aîné arrive seul en quête de travail. Aussitôt installé, il fait venir la famille, les frères et sœurs, les cousins et cousines, les beaux-frères et belles-sœurs. La parenté se retrouve, et on fait de nouvelles connaissances en rencontrant ses voisins canadiens-français, car on cherche presque toujours un logis dans le quadrilatère des rues Yonge, King, River et Gerrard. Bientôt, ils ne sont plus qu'une seule famille.

Où travaille cette grande famille? Un nom surgit immédiatement à mon esprit, celui d'Alfred Gendron, associé dans l'entreprise Gendron Manufacturing Co. Grâce à lui, charrons et menuisiers y trouvent vite un emploi (les roues étant de bois); Rodolphe Archambault assume la comptabilité; le contremaître Georges Vézina y invite son beau-frère, Jos Belleville, sa sœur Philomène et le mari de celle-ci, Isaïe Pilotte, leur garantissant des emplois à eux ainsi qu'à leurs trois fils. Plus tard, Félix Renaud en fait autant pour sa parenté et ses amis. « Les Gendron ne refusent du travail à personne », dit-on, et certains ajoutent même que « leur générosité est à l'origine de leurs difficultés financières ». Alfred Gendron, homme charitable et bienfaiteur émérite, est l'instrument principal dans l'achat de la vieille église presbytérienne de la rue King, devenue l'église du Sacré-Cœur.

ALFRÉD GENDRON n'est cependant pas le seul entrepreneur de son époque. William Sirois, « maître cordonnier » venu de Brockville en Ontario où il est né, répare et fabrique bottines et souliers; son épouse Belzemire Goulet-Sirois fonde une pension pour les Canadiens français. Julie Saint-Denis, qui avait suivi ses frères à Toronto, trouve un emploi chez Belzemire. C'est là que débute l'idylle entre Julie et Albert Sirois, fils de William et de Belzemire. Le curé bénira leur union le 22 novembre 1888 — le premier mariage entre Canadiens français célébré dans la nouvelle église. D'autres Canadiens français viennent aussi offrir leurs services à leurs compatriotes : les barbiers Henri Gélinas, Zénon Bissonnette et Bilodeau; le restaurateur Bolduc; la sage-femme Beauvais. D'autres travaillent dans les milieux

anglophones : Arthur Dionne roule des cigares chez Andrew Wilson; M. Patoine est fourreur chez Sellers-Gough; Joseph Saint-Denis est « grimpeux de poteaux » pour la compagnie Bell, tandis que M. Godin exerce le même métier pour le Canadien-National.

Les longues heures de travail à l'usine ou au bureau, les interminables journées des mères de familles nombreuses ne laissent pas beaucoup de loisirs. Toutes ces familles, souvent unies par des liens de parenté, ont aussi en commun leur attachement au patrimoine et leurs convictions religieuses. Seul le dimanche permet les rencontres familiales et sociales. Le besoin de fraterniser, de se rencontrer pour prier ensemble dans une langue familière se fait bientôt sentir. Les débuts de leurs démarches pour l'obtention d'une église ont sans doute été pénibles, les obstacles nombreux et difficiles, sinon d'apparence insurmontable.

Nous avons une dette de reconnaissance envers ces hommes et ces femmes de bonne volonté :

MM. L. Lalonde, P. Jobin, N. Crévier, F.-M. Bernier, A. Charlebois, T. Trudelle, Alfred Gendron, Lambert Dusseau, E.-S. Lemaître, membres du comité paroissial de 1887; MM. Roy, Lalonde et Jobin, qui ont préparé la voie et accueilli le nouveau curé; ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué par leurs dons et leur labeur à la restauration et à l'entretien de l'église de la rue King. Il ne faut en effet pas oublier que, à l'époque, il n'est pas question d'embaucher de la main-d'œuvre. Je pense aux Bourrel, Beaulne, Bouvier, Desaulniers, Dion, Éthier, Homier, Gauthier, Fecteau, Lizote, Labrecque, Lefebvre, Nobert, MacKinnon, Paradis, Sauriol, Saint-Denis, Toutant, pour n'en nommer que quelques-uns. Plusieurs de ces familles sont restées à Toronto et y vivent leur cinquième génération; d'autres sont retournées. Mais toutes y ont laissé leurs empreintes. Véritables pionniers, vénérables ancêtres, héroïques pères et mères de famille, nous vous rendons hommage en ce centième anniversaire!



Corine, âgée de 14 ans, au travail dans le magasin de son père Albert Sirois, au 295 rue Queen est (1911).

LAWSON, WELCH / CAMPBELL 88 YONGE STREET, TORONTO
 CHARTERED ACCOUNTANTS, COST and PRODUCTION ENGINEERS
 The GENDRON Mfg. Co., Ltd. Toronto, Canada



The GENDRON Mfg. Co., Ltd. Toronto, Canada

« Toronto City Directory »,
 page 1529 (1920).

Jeanne et Gloria Pilote dans un
 carrosse de jonc spécialement
 fabriqué pour elles, en 1922, par
 la compagnie Gendron.

Travailleurs chez Gendron,
 vers 1920.



Gendron Mfg. Co., Ltd.

Gendron a connu ses débuts au tournant du siècle, peut-être dans les années 1880-1890. Au début, la compagnie s'occupait de manufacturer des carrosses de bébé, auxquels se sont ajoutés des lits, traîneaux, voitures pour enfants, etc. Ce qui explique pourquoi la compagnie attirait les charrons québécois, c'est que les roues étaient de bois. Plus tard, vers les années 1930-1940, on modernisa les installations et on commença à utiliser le métal. En 1950, on manufacturait encore des lits et des traîneaux et, en plus, des échelles en bois pour Bell Canada, des chaises de parterre, des chaises pour les invalides.

Le personnel était presque à 100 % canadien-français. Menuisiers et charrons se trouvaient vite un emploi en arrivant du Québec. La compagnie invitait même les Québécois à s'établir à Toronto, avec l'assurance d'un travail. « Comment, tu ne travailles pas chez Gendron ? », demandait-on souvent aux nouveaux arrivés. Car rares étaient les paroissiens de l'église du Sacré-Cœur qui n'y travaillaient pas.

ALMA SIROIS-PILOTTE.

Ma mère avait acheté un gros carrosse. Il était tellement grand que le petit couchait dedans jusqu'à tant qu'il soit assez grand pour dormir dans une couchette.

GISÈLE PÉPIN.



Les Canadiens français connaissaient très bien le travail du jonc ; c'est pourquoi l'on trouvait tout un groupe d'entre eux qui travaillaient chez Gendron.

CHARLES SAURIOL.

Mon père était foreman chez Gendron.

MARGUERITE RENAUD-POULIOT.

Tout le monde achetait des landaus de bébé de Gendron. Il n'était pas question d'en acheter d'autres. Le fait qu'on savait que c'était des Canadiens français qui travaillaient là, on les encourageait.

HÉLÈNE GIGUÈRE-PILOTTE.

Mais tous ne travaillaient pas chez Gendron.

Mon père avait fait application pour un ouvrage ici à Toronto. Pis, il a été nommé grand gérant du Canada West Indies Imported Fruit. On faisait l'importation des fruits. Ça arrivait à Toronto de New York sur les trains. Mon père était inspecteur pour les fruits.

ANTONINE LIBERTY-MARCHAND.

Mon mari était ingénieur sur les bateaux. Il travaillait sur la rue Front près de Cherry.

ROSANNE ROBITAILLE-TESSIER.

Je suis née à Toronto. Ma mère venait de Montréal; mon père venait de Maniwaki, au nord d'Ottawa. Pour commencer, mon père travaillait à son compte; ensuite, pendant trente-trois ans, il a travaillé pour la compagnie Wrigley's.

MADELEINE HÉBERT-BOURASSA.

Mon grand-père avait un petit magasin sur la rue College, pas loin de la McCall. C'était un petit magasin de fruits et de crème glacée.

GISÈLE PÉPIN.

Mon père était ici à Toronto. Y travaillait pour une compagnie de papier.

RITA PAYEUR-PÉPIN.

Certains exploitent un commerce.

Mon mari est arrivé en 1921 de Montréal. Y travaillait avec son père et ses frères. Ils avaient un commerce sur la rue King et Parliament, pas loin de l'église : un garage. Tous les Canadiens français allaient là. C'était la rencontre. C'était le seul garage qu'y avait dans le centre de la ville. À Sunnyside, y en avait un; pis un autre au bout de la Danforth : un chemin de terre, la Danforth, dans ce temps-là!

C'était une rencontre des Canadiens français, là. Le père, quand il a vu ça que les Canadiens français venaient là le dimanche — le temps qu'ils faisaient réparer leur auto et prenaient de la gazoline — il avait pris une grande chambre en arrière du garage et il avait installé des jeux de dames, des jeux d'échecs, des jeux de cartes; pis les gens jouaient là. Vous comprendrez que la réparation durait!

ANTONINE LIBERTY-MARCHAND.

Moi, je suis arrivée à Toronto à 17 ans et j'ai travaillé cinq ans chez Dalton. Vous savez, les poches de thé? C'est ça que je faisais. J'inspectais le thé. Y manquait un grain, pis je le savais.

Là, oui! Rien que par la pesanteur que ça avait.

ANTONINE LIBERTY-MARCHAND.

D'autres s'établissent à leur compte.

Mon père était fermier comme ses parents avant lui. Vers 1927, peut-être 26, il a été très malade. Pendant sa convalescence, qui fut longue, il s'est adonné à des distractions qui n'étaient pas aussi épuisantes que le travail de la terre; entre autres, il s'est amusé à observer les caractéristiques d'une certaine graine de semence qui était très en demande dans le temps : la graine de mil. Alors, en observant cette graine par opposition à toutes les autres qui étaient des mauvaises graines, comme la marguerite, il a pu découvrir que cette graine roulait mieux que les autres. Il a essayé d'exploiter cette caractéristique de la graine et puis il a confectionné une petite machine pour séparer la graine de mil des autres graines, et c'est cette petite machine-là qu'il a développée plus tard et qui l'a amené à Toronto. Il s'est lancé dans le commerce de la graine de semence en général, mais surtout avec la spécialité de la graine de mil. Son travail consistait à acheter la graine de semence à l'automne, à la nettoyer, et à la revendre au printemps pour les besoins des cultivateurs. Le mil, c'est un foin qui est surtout consommé par les chevaux. Aujourd'hui, on se sert moins du mil parce qu'il y a moins de chevaux à nourrir, mais dans le temps c'était très important.

RICHARD LABONTÉ.



« En haut, papa à l'ouvrage : ils sont en train de décharger de la glace. Papa était foreman au Canadien-Pacifique et ici il faisait son inspection. En bas, c'est moi et papa sur son bicyclette à gazoline. On allait faire un tour. »
(MARGUERITE GAUTHIER-HOLLAMBY.)



L'angle sud-est des rues Parliament et King. Le garage Marchand était à l'extrême gauche.

Mme Yvette Godin devant le portrait de son beau-père, M. Hector Godin, en compagnie de M^e Antonio Barrette. Né à Trois-Rivières, M. Godin est venu s'établir à Toronto en 1914 en tant que directeur général de la compagnie Dominion Manufacturing Ltd., fabrique d'argenterie, d'accessoires funéraires et de cercueils. En 1926, il en devient le président.



Et certains font carrière dans les arts.

Mme Dusseau était une grande chanteuse connue; je l'ai souvent entendue. Elle a chanté à la messe de Minuit dans la vieille église. Je suis allée aussi avec mon mari dans une salle de concert l'entendre chanter.

MARGUERITE RENAUD-POULIOT.

L'Encyclopédie de la musique canadienne nous apprend que Jeanne Dusseau est née Ruth Cleveland Thom, à Glasgow, le 2 février 1893. Arrivée enfant à Toronto, elle commence des études vocales et, à 16 ans, devient contralto soliste à l'église baptiste de la rue Bloor. Elle fait ses débuts officiels comme soprano au Foresters' Hall, le 12 novembre 1912, et chante avec le Chicago Opera. En 1919, elle épouse Lambert Victor Dusseau et donne des concerts avec des orchestres symphoniques à Toronto, à New York, à Boston, à Cincinnati et en Europe. Son apport à la musique canadienne fut considérable à cette époque. En 1928, lors d'une tournée transcanadienne, elle fait connaître un grand nombre de chansons folkloriques canadiennes. Le 15 octobre 1929, elle fait ses débuts à Londres et, en 1936, entre à l'opéra Sadler's Wells où, pendant quatre saisons, elle interprète entre autres les rôles de Tosca, d'Aïda et de Cio-Cio-San. En 1939, elle fait un

enregistrement commercial avec Nancy Evans et les chœurs du Sadler's Wells. Après avoir pris sa retraite, en 1942, elle enseigne plusieurs années à New York, puis se fixe à Washington, D.C.



Jeanne Dusseau was an opera singer and we used to enjoy midnight mass at Sacred Heart when she was singing. I will never forget once when she sang Ave Maria. Nobody could pray when she sang; you just sat and you just listened. It was beautiful.

CÉCILE RENAUD-BOYER.



Gisèle Pépin.



Armand Hébert.



L'intérieur de la vieille église (1923).

La vieille église était pas mal carrée. On montait les marches, pis c'était des beaux bancs épais; ça glissait, parce qu'ils étaient anciens; ç'avait été ben usé. M. Cazabon tenait ça bien propre; c'était pas très grand, peut-être 350 places. C'était propre, pis on priait bien dans l'église. Y avait une atmosphère très religieuse. La table de la sainte communion était tout en bois. C'était bien beau où c'est que le prêtre prêchait; c'était tout en bois aussi. Y avait un petit autel de chaque côté : l'autel de saint Joseph et celui de la Sainte Vierge. Y avait une cloche à l'extérieur qui appelait les fidèles.

C'était toujours bien tassé pendant les services religieux. Y avait une messe à 8 heures, à neuf heures et demie et à 11 heures. Y avait beaucoup de monde. À la messe de neuf heures et demie, c'était toujours le chœur des enfants. Les sœurs dirigeaient le chant à 11 heures et les adultes chantaient. Sœur Médard et sœur Rose-Marie avaient fait un recueil de cantiques. On savait tous ces chants-là, presque tous en français. Il y avait aussi un bel orgue. J'ai fait ma première communion dans cette église. Maman avait fait ma robe de première communion, tout travaillée avec de la soie. Elle pouvait coudre; elle démançait,

virait à l'envers, pis lavait tout ça. Elle avait travaillé jusqu'à minuit et quart pour préparer ma robe pour le lendemain.

GISÈLE PÉPIN.

Souvenirs de l'école de la rue Sackville.

La première école du Sacré-Cœur a été bâtie en faisant des corvées. Chacun arrivait le matin avec son marteau pis ses clous, et on bâtissait une école.

L'école était derrière l'église, à côté d'une cour à charbon. Je m'en rappelle, parce que quand mon frère arrivait le soir, on lui voyait que les deux yeux, à cause de la poussière de charbon qui retombait sur les élèves.

Ce sont les paroissiens qui ont payé l'école. Ils venaient construire l'école pour leurs enfants.

HÉLÈNE GIGUÈRE-PILOTTE.

C'était une grosse boîte, un rectangle tout en bois, et ça craquait quand tu montais les escaliers. Tu apprenais à les monter et à les descendre sans faire les éléphants, comme y disent.

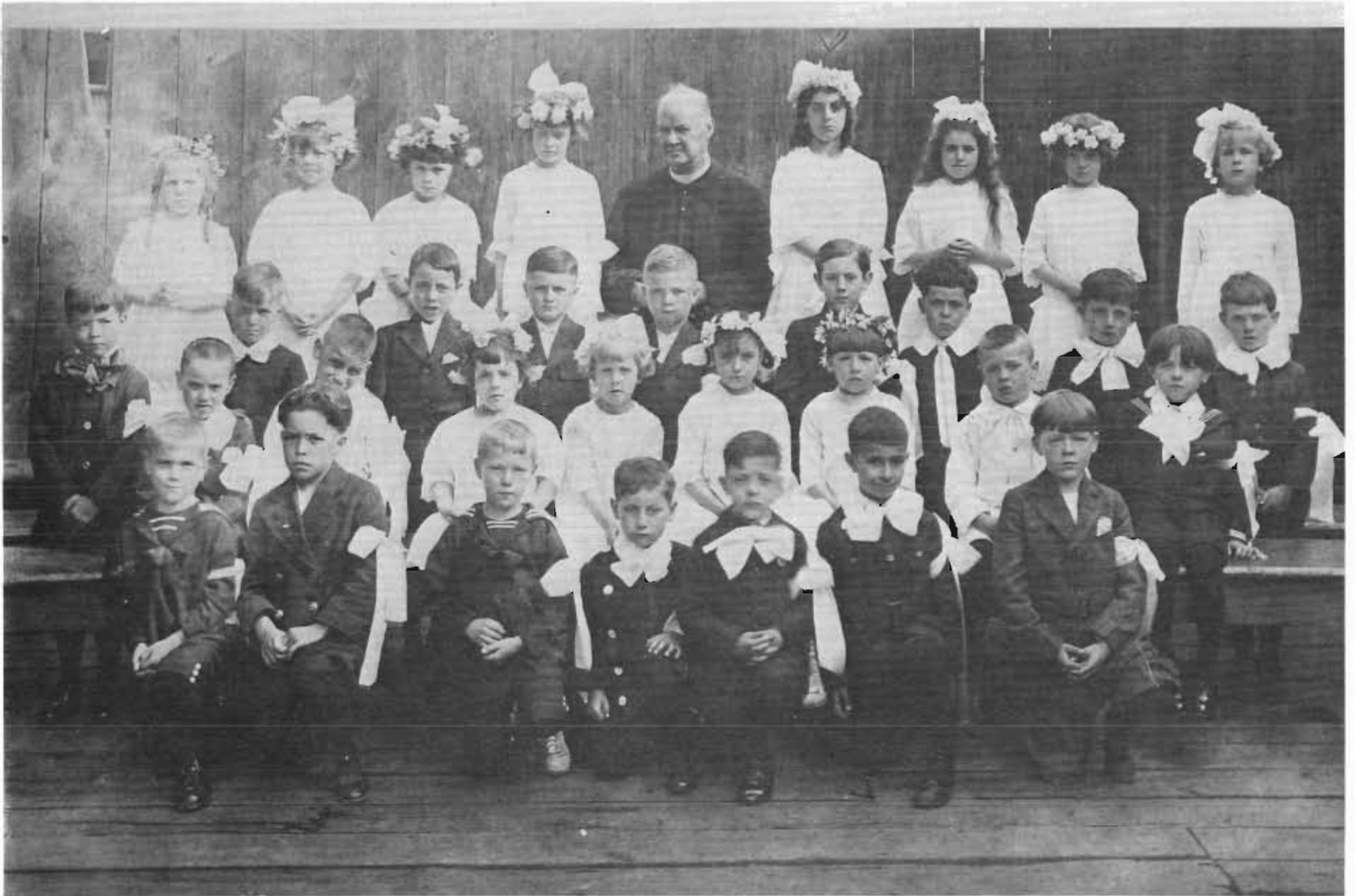
GISÈLE CHRÉTIEN-LAJEUNESSE.

Pauvre sœur Claire. Quand j'y pense! Mon frère, c'était le plus vieux (ça fait plus de 80 ans déjà), il avait des cheveux naturels et il frisait. Pis la sœur l'aimait bien gros. Elle l'embrassait toujours avant de partir de l'école le soir. Il était jeune. Il avait 6 ans. Une bonne fois, alors que le père Lamarche était là,

la sœur Claire lui dit : « Va-t'en, Henri-Georges, je vais te revoir demain. » Il lui répond tout haut devant le père Lamarche : « Non, je veux mon bec. » Elle l'a jamais réembrassé après!

MARGUERITE RENAUD-POULIOT.

*Confirmation au temps du père
Philippe Lamarche, vers 1920.*



J'avais beaucoup de difficultés avec le participe passé. Pendant des heures de temps, on étudiait les treize règles du participe passé. Je les connais de fond en comble.

CHARLES SAURIOL.

En 1908, 202 élèves fréquentaient l'école du Sacré-Cœur. Cette photo d'une classe mixte date probablement de 1907.



*Est-ce que l'élève qui a volé la
strappe de soeur Médard serait
dans cette classe mixte de l'école
du Sacré-Cœur de 1943?*

*L'école du Sacré-Cœur, aux
53-59 rue Sackville, en 1943.*



Après l'école...

Nous autres, on ramassait du charbon. On avait une grosse barouette. On prenait des poches de patates, puis on allait voir à la Consumers Gas Company. Y a encore une bâtisse là sur la Front, mais de l'autre côté de la rue, où est le garage, c'est là qu'on allait. Et pis, le coke qui était pas brûlé, ils le dompaient et puis là on mettait des gants et on jouait là-dedans; on choisissait ce qui était bon et on remplissait la barouette.

NOËL SABOURIN.

L'après-midi, maman nous tenait occupés : aller magasiner, nettoyer la cour, aider avec le lavage, couper du bois. Et puis, on allait ramasser du charbon au Consumers Gas sur la Front. Quand on avait pas grand-chose à faire, on partait avec une petite barouette et des petits paniers, puis on ramassait du charbon. Tous les enfants des alentours ont tous fait ça. Pour nous amuser, mon père nous amenait au bord du lac. On marchait, on jouait à la balle, puis on envoyait des cerfs-volants. On allait au Cherry Beach. Maman faisait cinq ou six pains sandwich. On mettait ça dans la barouette avec des bouteilles de Kik et le plus petit des enfants. On partait, pis on passait la journée à la plage. Souvent le monde disait : « Mme Pépin va en pique-nique; allez-y pas aujourd'hui, y va mouiller! »

GISÈLE PÉPIN.

Enfants revenant de ramasser du charbon.



Portrait...

Le père Philippe Lamarche, c'était comme mon père.

RITA PAYEUR-PÉPIN.

Le père Philippe Lamarche était un vrai habitant, un curé sorti des fins fonds du Québec.

CHARLES SAURIOL.

He was such a marvellous person. Oh! I don't think there is anybody like Father Philippe Lamarche. He was a very gentle person.

CÉCILE RENAUD-BOYER.

Le père Philippe venait de Montréal. Il a marqué la paroisse. On était accoutumé à lui. On s'arrangeait bien ensemble; et puis, il faisait de belles prêches.

ROSANNE ROBITAILLE-TESSIER.

Le père Philippe Lamarche a marié maman. Elle parlait beaucoup de lui en bien. La seule chose que je me rappelle de lui, c'est qu'on disait qu'il allait en bicyclette.

MARGUERITE GAUTHIER-HOLLAMBY.

J'ai vu souvent le père Lamarche en bicycle. Il se promenait avec son bicycle et en soutane. Dans ce temps-là, les prêtres ne sortaient pas sans leur soutane. Il conduisait son bicycle avec sa soutane comme les femmes portaient leur robe longue pour aller en bicycle. Il allait en bicycle visiter les paroissiens (les paroissiens étaient assez éloignés). Il était bien connu dans son district; il était bien aimé des protestants et il s'accordait avec tout le monde.

MARGUERITE RENAUD-POULIOT.

Le père Lamarche était un homme du peuple. Quand il est arrivé à Toronto, il s'est promené à bicyclette. Après que l'église fut achetée et payée, les paroissiens se sont mis ensemble et lui ont acheté une voiture en remerciement pour toutes les bontés qu'il leur avait faites. Là je parle des années 1914; une voiture, ce n'est pas tout le monde qui en avait une. Quand il est décédé, ils ont sorti la voiture du garage. Elle avait encore les mêmes pneus. Il ne s'en servait pas. Il se promenait en bicyclette.

HÉLÈNE GIGUÈRE-PILOTTE.

I remember him riding on his bicycle and leaning it against the church. If he is not up in heaven, I am sure to go to hell!

CÉCILE RENAUD-BOYER.



Témoignage de la petite-nièce de l'abbé Philippe Lamarche :

Quand l'oncle Philippe Lamarche est décédé en 1924, j'avais 8 ans. Chaque fois qu'il venait à Saint-Esprit, sa place natale, c'est chez ma grand-mère qu'il se retirait. J'ai eu fréquemment le plaisir d'apprécier la présence de ce cher oncle et j'en garde précieuse souvenance. Un prêtre en clergyman, ça ne se voyait guère dans nos campagnes; ça m'impressionnait beaucoup. Il se servait d'une canne, car la maladie commençait à le miner.

Grand-mère vénérat ce beau-frère, fallait voir. Il jouissait toujours d'un traitement de faveur tout le long de son séjour. Quand je faisais du bruit en jouant, il y en avait, des « Chut, chut, tu vas déranger ton oncle qui lit son bréviaire ». Parfois, celui-ci s'en mêlait, frappait de sa canne deux coups sur le plancher et disait : « Dear... dear... ». (C'était son expression favorite.) Il avait le don de me paralyser sur-le-champ. Jamais il n'est venu à Saint-Esprit sans visiter mes parents qui habitaient sur la terre paternelle et saluer la vieille maison de pierre que son père avait construite de ses propres mains, car il était tailleur de pierre de profession avant même de cultiver la terre.

C'est dans cette vieille maison qu'il avait vu le jour et vécu une enfance heureuse. Il y avait laissé une part de son âme.

Je le revois encore à sa toute dernière visite. Droit devant lui, secouant la tête, répétant son expression coutumière, « Dear... dear... ». Je tiens à souligner avec beaucoup de vigueur que ces mots, « Dear... dear... », étaient la seule trace dont je me souviens de ses si longues années passées en milieu de prédominance anglophone. Il avait conservé, sans aucun accent ni aucune hésitation, la langue de ses ancêtres, preuve qu'il vivait constamment et intégralement avec ses paroissiens de langue française.

Quand oncle Philippe venait à Saint-Esprit, inutile de vous dire qu'il était invité à prononcer le sermon de circonstance à la grand-messe. Il ne restait pas de place libre dans l'église. On allait jusqu'à l'entourer d'une auréole de sainteté, tellement il imposait le respect par sa grande simplicité.

Voilà bien peu de détails pour évoquer la mémoire d'un homme qui a eu une vie aussi remplie et aussi exemplaire. Faut dire que j'étais bien jeune, et qu'il vivait bien loin des siens.

ANTOINETTE LAMARCHE-BROUILLET.

AU LENDEMAIN de la première guerre mondiale, Fulgence Charpentier, futur journaliste et ambassadeur, fait des études de droit à Osgoode Hall. Pendant les quelques années qu'il passe à Toronto, il fréquente la paroisse et l'abbé Philippe Lamarche, et participe à la vie française de la Ville-Reine. Nous reproduisons ici, avec la permission de l'auteur, quelques extraits d'un article qu'il a publié dans le journal *VIVRE +* (Organe officiel de la Fédération des aînés francophones de l'Ontario) de novembre 1985.

Dans mon rétroviseur

« On ne se souvient parfaitement que des paysages devant lesquels on s'est ennuyé », écrit Stendhal dans ses *Mémoires d'un touriste*. Cette phrase du célèbre écrivain s'applique à merveille à l'impression désobligeante qui circulait sur Toronto, à l'époque où j'y commençai mes études de droit. La Ville-Reine avait la funeste réputation d'être l'endroit le plus cafardeux du Canada.

Attrait de l'inconnu, et peut-être parce que j'avais vingt ans, j'avoue sincèrement que je ne m'y suis jamais ennuyé. Le spectacle d'une grande ville besogneuse, son site merveilleux le long



L'abbé Philippe Lamarche, à droite, en compagnie de ses invités.

du lac Ontario, ses parcs, son musée, son université, ses énormes magasins, Simpson's et Eaton, le plus considérable de l'Empire britannique, comme on disait alors, avaient de quoi séduire l'imagination. L'anglo-saxonisme y régnait en maître, ce qui n'était pas de nature à égayer l'ambiance, mais ce qui offrait l'occasion d'excitantes excursions dans l'âme de ceux qui étaient affligés du mal de ne pas nous aimer. [...]

Les affaires

À cette époque, la population francophone de Toronto était peu nombreuse et parsemée. Peu d'hommes d'affaires canadiens-français avaient l'audace d'aller s'établir dans un milieu si peu habitué à rencontrer d'autres compétiteurs que les leurs ou les Américains d'en face. Deux noms, cependant, surnagent dans ma mémoire, les Dusseault et les Godin, l'un fabricant de landaus pour enfants, sous la raison sociale de Gendron Manufacturing, et l'autre marchand de cercueils, représentant de la firme connue des Trois-Rivières. Curieux rapprochement entre la vie et la mort.

Par un hasard des circonstances, j'avais mes entrées libres chez les Dusseault; leur fils aîné, Lambert, avait été mon condisciple à Joliette. Souvent j'allais le visiter à l'usine où je le trouvais au milieu des voiturettes d'osier, pimpantes et élégantes, prêtes à accueillir les bébés ou les bouts-de-chou. L'usine était gérée par un personnage haut en couleur, le comte Rochereau de La Sablière, qui était en même temps consul honoraire de France.

Lambert était davantage doué pour la musique et les arts qu'il l'était pour les « carrosses de bébés ». Aussi s'éprit-il d'une jeune

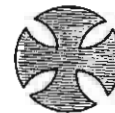
cantatrice d'origine écossaise, Ruth Thom, avantageusement connue des mélomanes de la Ville-Reine. Une brillante carrière attendait cette jolie soprano lyrique qui prit, après son mariage, le nom de Jeanne Dusseau, et c'est sous ce nom d'artiste qu'elle devint une vedette de la scène après avoir remporté un triomphe, au théâtre de Mary Garden à Chicago, dans *L'Amour de trois oranges*, de Prokofiev. Les soirées passées chez les Dusseault me faisaient souvent oublier les rigueurs du code civil et les traquenards du code criminel.

Chez le curé Lamarche

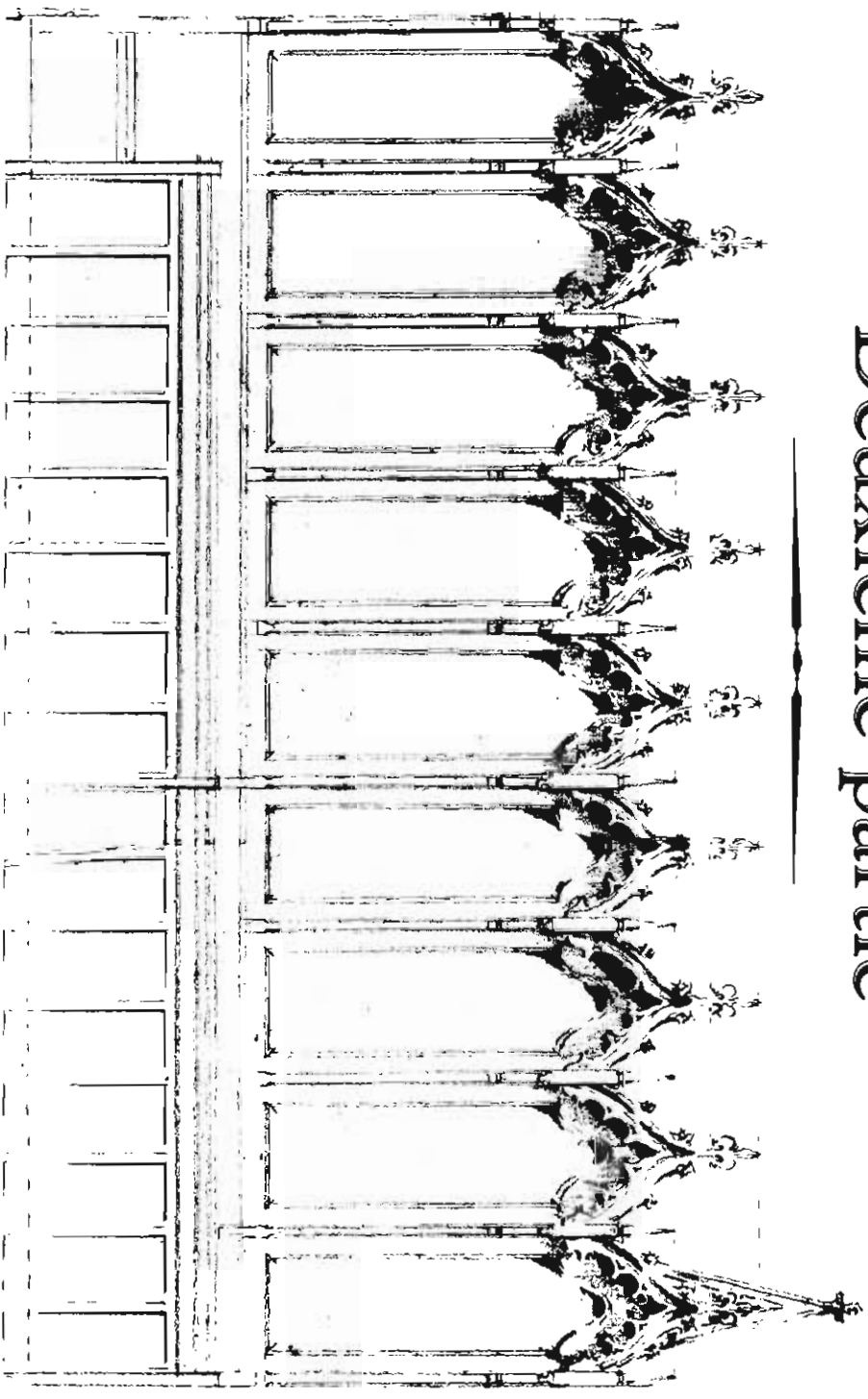
La colonie française, bien que dispersée, avait cependant un lieu de ralliement, l'église du Sacré-Cœur, confiée aux bons soins du vieux curé Lamarche. Bien que située dans un quartier excentrique, habité surtout par des ouvriers, les étudiants aimaient à fréquenter cette paroisse où l'on retrouvait l'atmosphère chaleureuse de la famille absente. Je me souviens de quelques noms bien de chez nous, les Roy, les Sauriol, les Bouvier, dont le chef, venu de Saint-Hyacinthe, était représentant de la ligne ferroviaire du Grand Tronc.

Non seulement nous étions heureux d'aller nous entretenir avec le sympathique homme d'église de l'avenir des nôtres et de la mission qui nous attendait pour les aider plus tard, mais également pour y rencontrer des jeunes filles, les inviter à la danse et leur conter fleurette. En tout bien, tout honneur, bien entendu, sous l'œil souriant du bon curé qui était un peu aveugle.

FULGENCE CHARPENTIER.



Deuxième partie



LA NOUVELLE ÉGLISE (1935-1966)

Plan des stalles de l'église de la rue Sherbourne.

LE 1^{er} MAI, le Comité paroissial (MM. Rodolphe Archambault, Joseph Bouvier, Edgard Pouliot, Albert Lemieux et le curé Édouard Lamarche) adresse une requête à Mgr James Charles McGuigan, archevêque de Toronto, dans laquelle il soumet le projet de l'achat d'un lot pour la construction immédiate d'une nouvelle église. Ce lot, de 205 pieds de long sur 100 pieds de large, est situé à l'angle des rues Sherbourne et Carlton. Il devait être acheté pour une somme de 20 000 à 25 000 \$, et le coût de l'église ne devait pas excéder 90 000 \$, ameublement y compris.

Dans leur requête, les conseillers de la paroisse invoquent les raisons motivant leur demande de changement d'église : l'augmentation du nombre de familles françaises (plus de 500 maintenant); le mauvais emplacement de l'église actuelle (pauvreté du district, difficulté de trouver des logements convenables pour les nouvelles familles); les réparations coûteuses et urgentes qui s'imposent à la vieille église. De plus, le comité précise à Mgr McGuigan que les finances sont excellentes : 65 000 \$ sont placés dans des comptes fiduciaires, legs du père Philippe Lamarche pour bâtir une nouvelle église; la propriété de la rue King devrait, à la vente, rapporter 20 000 \$, et diverses activités (dons, quêtes du mois, soirées de cartes, concerts, tombolas) apporteraient des revenus supplémentaires. Les chances de succès sont alors bonnes et fort prometteuses.

Dans une lettre écrite à Mgr McGuigan, datée du 18 octobre 1935, l'abbé Édouard Lamarche sollicite de nouveau la permission de réaliser son grand projet : la construction d'une nouvelle église. Il précise : « Excellence, la situation de la rue King est très précaire, nous perdons du terrain tous les jours, nos bonnes familles s'éloignent, les visiteurs de Québec trouvent que nous sommes bien mal

logés et l'église actuelle est en bien mauvais état. » Et il implore l'archevêque de lui donner une réponse favorable.

Dans une autre lettre, datée du 23 octobre, l'abbé Édouard Lamarche réitère sa demande parce qu'il n'a pas encore reçu de réponse définitive et que le Comité paroissial s'impatiente : « Vous nous avez demandé d'attendre, écrit-il, et nous avons attendu. Si vous nous dites : Je ne puis pas cette année, la question est réglée et la paroisse saura à quoi s'en tenir. » Il faudra patienter quelques mois encore.

1936

Le 7 mars, l'abbé Édouard Lamarche écrit de nouveau à Mgr McGuigan, demandant encore avec insistance la permission de bâtir une nouvelle église :

Toronto est mon pays d'adoption. Je voudrais y demeurer pour mettre à exécution les plans du Rév. P. Lamarche. Mon oncle m'a laissé la somme de 50 000 \$ pour bâtir une église convenable au Sacré-Cœur. [...] J'ai bien pensé à demeurer sur la rue King, mais les anciens et les jeunes de la paroisse sont unanimes à me dire que l'endroit n'est point convenable. [...] On dit encore que l'église n'est pas centrale, la rue King est tout à fait au pied de la ville, qu'il faudrait s'établir plus au nord, avoir une meilleure accommodation pour le tramway, enfin on a jeté les yeux sur la rue Carlton, à l'angle de la rue Sherbourne.

ET IL TERMINA sa demande : « Monseigneur, connaissant votre bon cœur, je n'ai aucune hésitation à demander de nouveau comme faveur spéciale de tisser le reste de mes jours à l'ombre de votre crose dans une église sise au pied de votre palais archi-épiscopal. » Et l'abbé Lamarche ajoute en post-scriptum : « Au moment où j'écris ces lignes, je reçois un téléphone

de M. H. Tracy me disant que le propriétaire de la rue Carlton accepterait finalement 20 000 \$ pour la vente de son terrain.»

L'autorisation tant attendue a dû être accordée, puisque, le 19 juin 1936, la paroisse achète le terrain vacant à l'angle de Sherbourne et Carlton au prix de 21 024,26 \$, et la construction de l'église commence. Le contrat de la construction de l'église est donné à la compagnie Guinane Construction Limited, et l'architecte J. Gibb Morton, pour 3 000 \$, en trace les plans. Le total des frais engagés s'élève à 102 718,14 \$: 21 024,26 \$ pour le terrain, 68 644,60 \$ pour le bâtiment, 13 049,28 \$ pour le mobilier.

Le dimanche 12 août, dans la vieille église de la rue King, une grand-messe est célébrée en l'honneur du Sacré-Coeur pour le succès de la construction de la nouvelle église dont les travaux commencent le lendemain. Sous le distingué patronage de Mgr McGuigan et de l'honorable Paul Leduc, ministre des Mines, une grande campagne de souscription en faveur de l'église est lancée le mercredi 10 septembre dans la salle paroissiale de la vieille église. On y recueille 3 537 \$.

Mais le grand événement reste à venir. En effet, le 25 octobre 1936, James Charles McGuigan, assisté de Mgr P. J. Coyle, vicaire général, et du révérend J. C. Carberry, bénit la pierre angulaire de la nouvelle église en présence d'un bon nombre des membres du clergé et de laïques éminents de la ville de Toronto.

1937

L'ouverture de l'église et la bénédiction des autels sont prévues pour le 31 mars, mais la bénédiction solennelle de l'église par Mgr McGuigan a lieu le dimanche 27 juin seulement. La fête débute par une messe pontificale célébrée à 11 heures. Mgr McGuigan est assisté par le père Gilles Labelle et l'abbé Philippe Bouvier, tous deux enfants de la paroisse. Dans l'après-midi, à 3 heures, a lieu la bénédiction de l'église. Le soir, un banquet à 1,25 \$ le couvert, parrainé par MM. Archambault et Lemieux, a lieu à l'hôtel King Edward, avec Mgr McGuigan et l'abbé Lamarche comme invités d'honneur. L'abbé Lamarche se



voit offrir en cette occasion une bourse pour le vingt-cinquième anniversaire de son ordination. On peut lire le compte rendu détaillé de cette journée dans *The Catholic Register* du jeudi 1^{er} juillet 1937.

Bénédiction de la pierre angulaire de la nouvelle église par Mgr McGuigan, le 25 octobre 1936.

TELEPHONE WAREHOUSES 7272		KING EDWARD HOTEL			
ACCOUNT (FRENCH CHURCH)		THE KING EDWARD HOTEL COMPANY, LIMITED		NATIONAL TRUST COMPANY, LIMITED RECEIVER AND MANAGER	
IN ACCOUNT WITH		EGLISE DU SACRE COEUR		TORONTO, CANADA	
		REV E LAMARCHE			
		438 KING ST E			
		TORONTO			
DATE	FOLIO	DESCRIPTION	DEBIT	CREDIT	BALANCE
1937		TO ACCOUNT RENDERED			
JUNE	27 7721	142 COVERS @ \$1 25	177 50		177 50

Facture du banquet offert à l'hôtel King Edward, le 27 juin 1937.

Recital d'Orgue
 Sous le distingué patronage de M. l'abbé E. Lamarche, curé.

RENÉE NIZAN
 Organiste française

ÉGLISE du SACRÉ-CŒUR
 Lundi, 24 janvier, 1938 - 8:30 p.m.

Toccata et fugue en ré mineur	Bach
O Seigneur, Je t'implore	Bach
Allegretto	Martini
Noël	d'Aquin
Scherzo	Clouet

INTERMÈDE

O Salutaris

MM. L. Dusseau et A. Dalcourt M.D.

Cantilem de Westminster	Vierne
Stella Matutina	Dallier
Vol du Bourdon	Rimsky-Korsakov
Communium	Vierne
Toccata Sa symphonie	Widor

Renée Nizan est sans contredit une des plus grandes organistes du monde. Dans tous les pays qu'elle a parcourus — la Grande-Bretagne, la Belgique, les États-Unis et le Canada — elle a été l'objet de louanges unanimes, tant de public que des critiques musicaux. Dès sa plus tendre enfance elle étudia avec son père, organiste et maître de chapelle de Notre-Dame de Boulogne; et plus tard à Paris, avec Dallier et Vierne. A quatorze ans elle fit son début à Paris. L'année suivante elle eut l'honneur de toucher les grandes orgues de Trocadero. En dépit de son jeune âge elle a déjà remporté de brillants succès, en Europe et en Amérique.

Programme du récital d'orgue de Renée Nizan.

L'usine d'Omer Labonté, après l'explosion du 6 avril 1941.



Photo de Berthe Castonguay prise en octobre 1952, lorsqu'elle reçoit le prix du Bon Parler Français.

Le vendredi 23 avril, les Amateurs de la paroisse du Sacré-Cœur donnent une soirée dramatique et musicale. Ils interprètent *Le Numéro gagnant*, de A. Puel, et *Le Docteur Oscar*, comédie de A. Mars. Les « amateurs » sont Mlles A. Clermont, B. Godin, J. Bouvier, R. Godin, C. Homier, M. Blanchard; MM. E. Rinfret, Gérard Godin, Jacques Leduc, Charles Larin, Edgar Moreau, Lucien Girard, Émile Gauthier, Paul N. Boyer et Gontran Rochereau de La Sablière.

1938

Renée Nizan, organiste française très connue en Europe et en Amérique, donne un récital d'orgue à l'église du Sacré-Cœur, le lundi 24 janvier. Elle exécute des pièces de Bach, Martini, Vierne et Rimski-Korsakov. M. Lambert Dusseau et le Dr A. Dalcourt interprètent dans un court intermède *O Salutaris*, du célèbre compositeur français Ambroise Thomas.

Le 9 mai, l'église de la rue King est vendue à la communauté ukrainienne orthodoxe pour la somme de 3 000 \$.

1939

Dans sa lettre du 5 mai à Édouard Lamarche, qui demeurait au 6 de la rue Spruce, Mgr McGuigan donne la permission de faire construire près de l'église un presbytère dont le coût ne devrait pas dépasser 11 800 \$. La construction débute le 15 mai, et le contrat est donné à Guinane Construction Limited. Certaines petites dépenses imprévues surviennent, et le coût total de la construction du presbytère s'élève à 12 624 \$. Au début de septembre, l'abbé Édouard Lamarche prend possession du nouveau presbytère.

1940

Mlle Berthe Castonguay inaugure la première classe bilingue à l'école du Sacré-Cœur de la rue Sackville. À la demande de M. Robert Gauthier, directeur de l'enseignement français en Ontario, Mlle Castonguay quittait Penetanguishene pour venir enseigner à une vingtaine d'enfants

qui voulaient apprendre le français. On se souviendra d'elle comme de la pionnière du bilinguisme à Toronto.

À son arrivée à l'école du Sacré-Cœur, Mlle Castonguay est secondée dans son travail par quatre autres collègues dévouées : sœur Médard (Thérèse Asselin), sœur Marie-Zélie (Hélène Gignac), Margaret D'Aoust et Sarah Nealon.

1941

Au matin du 6 avril, une explosion démolit l'usine de la compagnie de nettoyage de semences de M. Omer Labonté, située au 99 de la rue Ontario. Au cours de cette explosion, Aimé Lantaigne, âgé de 19 ans, qui avait un petit appartement de trois pièces au rez-de-chaussée de l'immeuble, perd la vie. Les dégâts sont évalués à 40 000 \$.



1942

Fondation d'une association patriotique appelée La Survivance canadienne-française de Toronto, qui se donne pour mandat « de répandre, propager et faire apprécier la langue française, de promouvoir le bien-être des Canadiens français et d'encourager leurs activités sociales, récréatives et artistiques ». Le président est Jacques Leduc, le vice-président Édouard Blanchard, le trésorier André Jean et le secrétaire Victor de Grandpré.

1943

Grâce à la générosité de Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, deux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame arrivent à Toronto en septembre, pour y assurer l'enseignement du français.

Mère Sainte-Marie-Félicien (Edna Poirier) prend la direction de l'école du Sacré-Coeur. « Huit ans durant, écrit-elle dans une lettre du 2 avril 1986, j'ai œuvré avec une religieuse et deux institutrices laïques incomparables, à l'élémentaire. Puis, j'ai commencé, avec 9 étudiants, les débuts de l'école bilingue secondaire de la Ville-Reine. Jusqu'en 1960, j'œuvrais avec d'autres compagnes et de plus en plus de professeurs laïques, à l'avancement de la cause française à Toronto. »

Notons que mère Saint-Joseph-de-Turin, qui accompagne mère Sainte-Marie-Félicien, enseigne aux enfants de langue française; 129 élèves sont répartis en quatre classes.

Un groupe de dames de la paroisse s'organise en comité auxiliaire pour reconforter les soldats canadiens-français à l'hôpital Christie et soulager leurs misères en leur procurant des livres français, des cigarettes, etc.

1944

Le 16 février, la Survivance canadienne-française de Toronto donne à l'hôtel Royal York un grand banquet. L'honorable Léo Richer LaFlèche, ministre des Services nationaux de guerre, y fait un discours. Plusieurs invités de Québec et d'Ottawa, parmi lesquels le premier ministre du Québec, M. Adélard Godbout, y assistent.

1945

Des années difficiles s'écoulent entre l'arrivée de deux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, en 1943, et l'ouverture de la nouvelle école du Sacré-Coeur, en 1948. Les locaux de la première école dans la rue Sackville deviennent insuffisants. Une classe doit s'ouvrir au sous-sol de l'ancienne église du Sacré-Coeur, rue King, pour accueillir les élèves. Par ailleurs, MM. Gérard Beaudoin et Jacques Leduc entreprennent auprès du Conseil des écoles catho-

liques de Toronto des démarches pour obtenir une nouvelle école. De son côté, au mois de mars, l'abbé Édouard Lamarche écrit à la supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, lui suggérant d'acquérir une résidence pour ses sœurs de langue française à Toronto.

UN MOIS PLUS TARD, le 27 avril 1945, en tant que président de la Survivance canadienne-française de Toronto, M. Jacques Leduc lui écrit à son tour et lui propose d'acheter au nom de sa communauté, à proximité de l'église du Sacré-Coeur, une résidence pour les religieuses de langue française, afin de leur rendre la vie plus facile : « En somme, écrit-il dans sa lettre, l'acquisition près de l'église d'une résidence pour vos sœurs nous semble très opportune. Elle donnerait un essor aux œuvres de votre Communauté à Toronto et elle permettrait en même temps d'améliorer graduellement les conditions scolaires et paroissiales de nos familles canadiennes-françaises. »

La mère générale de la Congrégation de Notre-Dame répond à M. Leduc qu'il lui est impossible pour le moment d'accepter sa proposition, car elle n'a pas de religieuses à sa disposition. « Les années de crise et les années de guerre, écrit-elle dans sa lettre du 7 mai, ont ralenti le recrutement dans notre communauté, et nous souffrons d'être paralysées dans nos bons vouloirs quand nous sommes en face d'œuvres si belles et si attachantes qui nous sollicitent. » Elle encourage M. Leduc à ne pas perdre confiance :

Cependant, nous gardons l'espérance, car, au-dessus de nos impuissances, il y a le Bon Dieu. C'est Lui, c'est sa Providence qui trace les plans de l'avenir. Que réserve cette fraternelle Providence pour l'école du Sacré-Coeur et pour la ville de Toronto? Je l'ignore. Mais, assurée que la divine bonté aura des grâces de choix pour tous ces citoyens qui défendent les intérêts de leur langue pour mieux sauvegarder leur religion, j'attends tous les succès pour les nôtres [...].

Au mois de septembre, une troisième religieuse arrive à Toronto et, en octobre, une quatrième vient leur prêter main-forte et enseigner à l'école du Sacré-Coeur.

1946

La filiale torontoise de la Société des Nations Unies du Canada présente au Convocation Hall de l'Université de Toronto un concert de chants de Noël donné par différentes chorales de Toronto. Les chants de Noël sont interprétés en huit langues différentes : anglais, gallois, italien, français, hongrois, finnois, ukrainien, tchèque. La chorale de l'église du Sacré-Cœur, sous la direction de Jacques Leduc, exécute quatre chants de Noël, dont *Minuit, chrétiens!* et *Bel astre que j'adore*.

La nouvelle école du Sacré-Cœur, au 460 de la rue Sherbourne.



1948

La construction de la nouvelle école du Sacré-Cœur, commencée en décembre 1947, se termine à la fin de novembre 1948. Les enfants y entrent le 6 décembre 1948, et l'inauguration officielle est fixée pour le 17 décembre.

Un groupe de dames à la réception du 17 décembre 1948.



L'école comprend six classes, avec de l'espace pour deux autres au besoin, ainsi qu'un auditorium de deux cents places.

Dans l'après-midi du 17 décembre, après la bénédiction de l'école, il y a une grande réunion à l'auditorium, où un succulent goûter, préparé et servi par les dames de la paroisse sous la direction de Mme Laurent Parenteau, est offert aux invités. On estime à environ quatre cents le nombre de personnes qui vont visiter la nouvelle école.

Déménager toute une école n'est pas chose simple, surtout au beau milieu de l'année scolaire. Pourtant, le personnel de l'école du Sacré-Cœur a réussi à le faire de telle sorte que, pour les enfants en tout cas, ce fut une aventure très agréable. Par une belle journée de décembre 1948, nous nous sommes rendus le matin, comme d'habitude, à la vieille école aux boiseries noircies par le temps et toute chaude de souvenirs, comme la fée des légendes, éternellement jeune. Au cours de la journée, nous avons ramassé nos cahiers et nos livres, reliques d'une époque déjà révolue, et, marchant deux par deux dans les rues de Toronto, nous les avons transportés dans une procession qui avait quelque chose de solennel et de triomphal, malgré quelques fous rires, jusqu'à la nouvelle école de la rue Sherbourne.

MARIEL O'NEILL-KARCH.

1950

Le 18 juin, les paroissiens rendent hommage au curé Édouard Lamarche à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa nomination à la cure de la paroisse du Sacré-Cœur. Une grand-messe solennelle est chantée par le jubilaire et, dans l'après-midi, une fête a lieu à la salle de l'école du Sacré-Cœur. M. Henri Gélinas, membre de la paroisse depuis sa fondation, offre au curé, au nom de tous, une bourse de 1 000 \$. M. Rodolphe Archambault lui remet une montre en or, et on lui donne également deux valises, en prévision du prochain pèlerinage du jubilaire à Rome prévu pour novembre 1950. Un thé donné par les dames de la paroisse couronne le tout.

1951

Le 1er juin 1951, Évain Marchand est ordonné prêtre à la cathédrale St. Michael à Toronto. Pendant cinq ans, de

1952 à 1957, l'abbé Marchand remplacera l'abbé Philippe Bouvier comme vicaire de la paroisse. En février 1968, il revient à la paroisse comme curé et le reste pendant huit ans et demi.

Le nombre de paroissiens augmente rapidement. Il faut agrandir l'église devenue trop petite. Les entrepreneurs Richard et B. A. Ryan présentent une soumission de 28 000 \$. Les travaux d'agrandissement de l'église sont effectués : 9 pieds de large sur 48 pieds de long formant les bas-côtés à l'est et à l'ouest de l'église sont ajoutés.

Fondation du Cercle Étincelles, dont le but est de s'occuper de la jeunesse canadienne-française de Toronto.

En 1951 commence l'enseignement secondaire bilingue (deux classes) à l'école du Sacré-Cœur de la rue Sherbourne. Mais, comme l'espace s'y avère bientôt insuffisant, on loue un local dans la rue Jarvis.

1952

Fondation du French Ciné-Club de Toronto, qui se donne pour but de présenter des films français aux francophones et aux francophiles de Toronto. En 1974, le ciné-club fermera ses portes.

Le président du Cercle familial scolaire, M. Albert Saint-Jean, suggère à l'occasion de la réunion mensuelle du 10 février une « guignolée » de livres pour la bibliothèque de l'école du Sacré-Cœur. Il demande à tous les membres présents, soit 70 personnes, d'apporter à la prochaine réunion, qui aura lieu en mars, tous les livres inutilisés à la maison pour monter une bibliothèque.

Mère Sainte-Marie Félicien annonce aux membres présents à la réunion du Cercle familial scolaire du Sacré-Cœur que le nouveau couvent des Dames de la Congrégation sera situé à l'angle des rues St. George et Lowther. (Procès-verbal du 11 mai 1952.)

En octobre, une délégation de la Société du bon parler français de Montréal vient à Toronto pour décorer trois éducateurs ontariens : mère Sainte-Marie-Félicien, Mlle Berthe Castonguay et M. Robert Gauthier.

1953

La première école secondaire bilingue pour jeunes filles, la Villa Marguerite-Bourgeoys, est inaugurée à Toronto, au 157 rue St. George. Ce couvent est dirigé par les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Le personnel comprend neuf religieuses, dont trois enseignent à l'école primaire du Sacré-Cœur. Cet immeuble, ancienne résidence privée ayant appartenu à la famille Eaton, est transformée pour fins d'enseignement au prix de 65 000 \$. Dans ce couvent, il y a déjà 27 élèves, dont neuf jeunes filles pensionnaires.



Le 9 novembre, le cardinal Paul-Émile Léger, archevêque de Montréal, est accueilli à Toronto. Il célèbre une messe à l'église du Sacré-Cœur, rencontre les paroissiens et visite l'école.

Fondation des cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc.

M. Albert Saint-Jean sera le premier président de la section torontoise, fondée cette année, de l'Alliance canadienne. Cette association sociale et culturelle est destinée à favoriser l'entente entre les Français et les Anglais du Canada.

Le cardinal Paul-Émile Léger à l'école du Sacré-Cœur.



Membres des cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc à l'église du Sacré-Cœur, vers 1955. On y remarque, à gauche, debout, M. Omer Labonté, grand promoteur et bien-faiteur des Lacordaires.

Pour rapprocher et regrouper les milliers d'Acadiens à Toronto, Jean-Louis Boucher fonde le Club Acadien.

À la réunion mensuelle de novembre du Cercle familial scolaire, M. Albert Saint-Jean résume les démarches faites dans le but d'obtenir des émissions radiophoniques en français et parle de la pression que doivent exercer certains groupes pour obtenir des résultats.

Le procès-verbal du Cercle familial scolaire du 10 mai 1953 annonce que les pères franciscains ouvriront une école secondaire bilingue pour garçons en septembre. Ce projet des franciscains, établis à Toronto depuis 1943, ne se réalisa jamais. Le père Hervé Blais, o. f. m., archiviste, en résume ici les faits :

La réalité, c'est qu'il y eut effectivement, des années 1943 à 1951, un embryon de collège tenu par les Franciscains à Toronto; pour diverses raisons, il n'a pu se maintenir bien longtemps. Les Tertiaires franciscains de langue anglaise à Montréal avaient toujours voulu assurer une relève à leurs prédicateurs anglophones, venus d'Angleterre au début du siècle, et ils finirent par orienter leurs efforts du côté de Toronto. Une modeste maison, suffisante pour les besoins de la cause à ses débuts, servait de pensionnat pour un groupe de jeunes gens, qui suivaient les cours à St. Michael's. Par la suite, les lourds engagements assumés au Québec ne permettaient plus de soutenir l'œuvre, qui fut

fermée en 1953. Le père Guillaume Lavallée en avait été le premier supérieur.

À cette époque, on souhaitait également au sein de l'Association franco-ontarienne l'ouverture à Toronto d'une école secondaire pour francophones. Approché, le cardinal McGuigan aurait suggéré, au cours de l'entrevue, de demander aux Franciscains s'ils ne pourraient pas s'intéresser au projet. On fit des démarches en ce sens. À ce moment, le même P. Lavallée, ancien professeur à Edmonton, diplômé en Lettres à Paris, parfait bilingue, parut l'homme tout désigné pour étudier la question. À la suite de son enquête menée sur place, il avait conclu que le projet était prématuré; l'École du Sacré-Cœur n'avait que 6 élèves en VIII^e année et il ne voyait pas grand espoir tant au nord qu'au sud. Il avait fait rapport en ce sens au Provincial. L'annonce, comme nouvelle dans les journaux de l'époque, d'un simple projet à l'étude parut tout à fait hâtive et regrettable pour les parents déçus.

1954

L'abbé Benoît Jobin, né à Sainte-Foy, en banlieue de Québec, est ordonné prêtre. Il est nommé vicaire à la paroisse en juin. Au mois de septembre, avec un groupe de jeunes paroissiens, il monte une petite chorale. Cette chorale prendra le nom de Ceintures Fléchées l'année suivante, et le groupe chantera ensemble jusqu'en 1964.

1955

Dans la soirée du 13 mars a lieu la cérémonie qui confère à l'abbé Édouard Lamarche le titre de monseigneur, cérémonie à laquelle assiste le cardinal James Charles McGuigan. Le dimanche 20 mars, Mgr Lamarche chante sa première messe solennelle et, le même soir, a lieu à la salle paroissiale une soirée en son honneur, organisée par M. Albert Saint-Jean.

Le dimanche 3 avril : premier festival sportif des Canadiens français de Toronto au Leaside Memorial Garden. Le programme comprend plusieurs activités : souper aux fèves, danse, combat de boxe, joutes de hockey, amusements de toutes sortes sur glace.

Trois cents personnes remplissent la Cristal Ball Room de l'hôtel King Edward à l'occasion d'un grand ban-

quet pour commémorer le bicentenaire de la déportation des Acadiens. Le banquet est présidé par Mgr Robichaud, archevêque de Moncton.

Au début du mois de juillet s'ouvre un nouveau club social et sportif appelé Club Fleur-de-Lys. M. Merrill Blais en est le président et M. Gerry Gallant, le vice-président.

On peut lire dans le *Toronto-Press* du 1^{er} septembre 1955 que la salle paroissiale a été aménagée en centre récréatif pour tous les paroissiens et portera le nom de Centre de loisirs Lamarche. Le Club du Sacré-Cœur dirigera le Centre Lamarche.

1956

Fondation du Club Richelieu-Toronto, le 16 janvier.

En avril, un groupe de dames se réunissent au sous-sol de l'église du Sacré-Cœur pour fonder une section torontoise de la Fédération des femmes canadiennes-françaises (FFCF). Mme Benjamin Michaud accepte la présidence de cet organisme.

À la fin de mai, M. Omer Labonté achète au 386 de la rue Ontario une maison qui allait devenir le futur Centre récréatif canadien-français.

M. Henri Gélinas, premier servant de messe du curé Philippe Lamarche, s'éteint à l'âge de 82 ans. (*Le Bulletin*, 26 mai 1956.)

1957

Maurice Richard est l'invité d'honneur à l'occasion du couronnement de la reine «Miss Le Rocket 57», le 19 mars. La ligue Le Rocket est composée de six équipes : Lamarche, Carillon, Castor, Citadelle, Alouette et Notre-Dame-d'Acadie. Maurice Richard couronne Denise Chrétien, qui représente l'équipe de hockey Lamarche.

1960

Devant une salle comble, au sous-sol de l'église du Sacré-Cœur, les Ceintures Fléchées présentent un concert de cinquième anniversaire. Sous l'habile direction de l'abbé Benoît Jobin, directeur depuis cinq ans, le groupe

exécute plusieurs pièces. Au piano d'accompagnement, Mme Winifred Stewart, pianiste de renom dans le monde musical torontois.

1962

Le 13 avril, Mgr Édouard Lamarche meurt subitement à l'âge de 74 ans. Une messe de requiem est chantée à l'église du Sacré-Cœur par l'archevêque de Toronto, Mgr P. F. Pocock, le 17 avril. L'abbé Alphonse Bélanger prononce le sermon de circonstance et rappelle aux paroissiens tout ce qu'ils doivent à leur pasteur décédé pour le travail de missionnaire qu'il a accompli pendant plus de quarante ans dans la paroisse.

Dans le compte rendu de l'assemblée annuelle des Dames de Sainte-Anne de juin 1962, préparé et signé par la secrétaire Yvette Godin, nous lisons :

En avril, la paroisse subissait la grande perte de son père curé, Mgr É. Lamarche, p. d., et en plus notre aumônier. Il avait été témoin de bien des choses de notre vie, les bonnes et les mauvaises. Les jours sombres de la dépression, les jours heureux de la construction de cette nouvelle église. Il a été pour nous un père, un conseiller, un homme d'affaires; mais toujours le prêtre, l'apôtre des pauvres et le refuge des affligés. Il était donc de notre devoir et de notre plaisir d'offrir à ses compagnons du diocèse après les funérailles un petit déjeuner. À peu près 75 prêtres sont descendus dans la salle paroissiale prendre le café et des brioches, beignes, etc., dont la Congrégation des Dames de Ste-Anne a défrayé les dépenses. Mme Laurent Parenteau avait fait appel et des dames vinrent nombreuses prêter leur aide.

L'abbé Alphonse Bélanger est nommé curé jusqu'au début de 1968. Né à Lafontaine, en Ontario, il avait fait ses études à Sudbury, avait été ordonné prêtre en 1932, et avait enseigné pendant trente ans au grand séminaire de Toronto.

1963

Inauguration de l'école secondaire bilingue de Charbonnel, le 26 mai, par Mgr Pocock. Cette école est le résultat des efforts conjoints et persévérants de plusieurs personnes et de souscriptions faites par les paroissiens du



Mgr Édouard Lamarche, prélat domestique, curé de la paroisse du Sacré-Cœur, en 1955.

Sacré-Cœur. Chaque mois, grâce à des organisations de tout genre et, plus particulièrement, du tirage Charbonnel commencé en 1962, les paroissiens recueillent de l'argent pour aider à payer l'école.

Selon une recherche faite par Mme Anne Robichaud, c'est en 1956 que le plus grand nombre de baptêmes auraient été célébrés à l'église du Sacré-Cœur. La baisse des chiffres depuis le début des années 70 s'explique en partie par le fait que certains paroissiens font baptiser leurs enfants à l'extérieur de la paroisse.

Baptêmes célébrés au Sacré-Coeur depuis sa
fondation en 1887

1888 - 8	1922 - 79	1956 - 303
1889 - 39	1923 - 63	1957 - 283
1890 - 31	1924 - 88	1958 - 291
1891 - 41	1925 - 49	1959 - 291
1892 - 37	1926 - 52	1960 - 267
1893 - 43	1927 - 43	1961 - 263
1894 - 39	1928 - 46	1962 - 251
1895 - 33	1929 - 52	1963 - 249
1896 - 28	1930 - 60	1964 - 291
1897 - 35	1931 - 49	1965 - 254
1898 - 39	1932 - 34	1966 - 206
1899 - 26	1933 - 36	1967 - 189
1900 - 35	1934 - 15	1968 - 166
1901 - 38	1935 - 28	1969 - 171
1902 - 33	1936 - 27	1970 - 181
1903 - 56	1937 - 24	1971 - 150
1904 - 57	1938 - 28	1972 - 138
1905 - 65	1939 - 30	1973 - 120
1906 - 53	1940 - 31	1974 - 107
1907 - 52	1941 - 48	1975 - 94
1908 - 55	1942 - 62	1976 - 70
1909 - 52	1943 - 71	1977 - 54
1910 - 62	1944 - 79	1978 - 53
1911 - 58	1945 - 100	1979 - 36
1912 - 64	1946 - 80	1980 - 34
1913 - 63	1947 - 100	1981 - 27
1914 - 67	1948 - 96	1982 - 40
1915 - 63	1949 - 95	1983 - 31
1916 - 62	1950 - 105	1984 - 29
1917 - 84	1951 - 156	1985 - 29
1918 - 87	1952 - 183	1986 - 23
1919 - 82	1953 - 196	1987 - 23
1920 - 75	1954 - 233	1988 - 34
1921 - 77	1955 - 262	

1964

Ouverture officielle de la station radiophonique française CJBC de la Société Radio-Canada à Toronto, le 8 octobre.

1965

Réunion d'anciennes élèves de la Villa Marguerite-Bourgeoys à l'école secondaire de Charbonnel. Mère Sainte-Marie-Félicien est l'invitée d'honneur (le 27 avril).

1966

Huit associations francophones fondent, le 24 octobre, la Maison Française de Toronto.



Paroles et dires



La paroisse a déjà cinquante ans quand on prend possession des locaux de la rue Sherbourne. C'est avec une certaine nostalgie que s'effectue le départ de la rue King.

Je me rappelle que c'était bien triste. On voulait pas partir. On voulait pas voir partir l'église. Ce sont des Ukrainiens qui ont acheté l'église. Ils ne l'ont pas détruite. Pis on allait faire des visites pareil dans l'église; mais c'était différent. Y avait les sœurs ukrainiennes, habillées en bleu marin; elles avaient déménagé dans le presbytère. On a déménagé parce que l'église était trop petite; les marches dehors étaient tout pourries, pour

dire; c'était vieux, vieux.

Les Ukrainiens s'étaient installés dans le quartier; ils n'avaient pas d'église et ils n'avaient pas beaucoup d'argent non plus. Je ne sais pas combien on a vendu l'église, mais je suis certaine qu'ils n'ont pas payé bien cher, parce que c'était pas mal ancien. L'église a été démolie par après, parce que la ville a construit l'overpass de la rue Richmond.

Le dernier dimanche, je m'en rappelle, on était excité, mais on était triste. On rentrait souvent à l'église faire des visites : notre cœur était là d'une manière, c'était notre première maison. C'était beau, à la nouvelle église, c'était plus grand. Je me rappelle quand ils ont béni l'église, c'était bien beau.

GISÈLE PÉPIN.

L'église du Sacré-Cœur, à l'angle des rues Carlton et Sherbourne.

Réflexion esthétique

par FRANÇOISE URBAIN LAMBERT

LA RÉPARTITION des lignes et des volumes sur cette façade de la nouvelle église du Sacré-Cœur de Toronto suscite une réflexion à deux niveaux d'analyse, esthétique-sémiologique et historique.

La construction religieuse des cinquante premières années du XX^e siècle hésite entre la tradition et les recherches architecturales nouvelles, et ce bâtiment traduit ce désir de réunir symbolique sacrée et volumétrie contemporaine.

Premier élément caractéristique, le grand mur pignon révélant la forte pente d'un toit de pays froid, mais aussi façade écran des églises médiévales italiennes et mur de brique des églises du nord de l'Europe, parcimonieusement troué de deux ou trois ouvertures en forme de fenêtres ou de rosaces.

En nette avancée sur la façade, un narthex à deux portails la divise horizontalement en deux parties égales à partir de la base de l'escalier monumental, escalier qui n'est pas sans évoquer les grands podiums romains donnant accès à des temples inaccessibles (ce qui n'est évidemment pas le cas ici, le bâtiment chrétien étant justement accessible). Mais podium et narthex en forme d'arc de triomphe nous renvoient à ce courant antiquisant de l'architecture de cette décennie du siècle.

Les lignes de pierres blanches soulignent l'horizontalité.

L'axe de symétrie vertical qui accentue l'équilibre en forme de croix de cette façade démarre avec la croix du sommet, élément traditionnellement placé à cet endroit dans grand nombre d'églises médiévales. La fenêtre centrale, la statue sous son dais et le pilier entre les deux portails prolongent cet axe.

La sculpture sous son dais s'inscrit dans la tradition des « Beaux Dieux » d'Amiens, installés comme celui-ci dans l'axe du bâtiment. Mais ici, par contre, il se trouve dans un bel isolement sculptural très XX^e siècle. Il garde son



Façade de l'église du Sacré-Cœur (1986).

réfèrent symbolique, mais ne participe plus à une aventure esthétique collective.

Il faut noter l'existence de deux portails. Esthétiquement, ce nombre accentue encore la symétrie, et les portions de murs qui les encadrent prolongent les deux contreforts

appuyés contre le mur pignon.

Généralement, ce sont un, trois ou cinq portails qui permettent l'accès dans les églises médiévales, rarement deux, car les entrées traduisent sur la façade la structure de l'espace interne composé d'une nef avec ou sans bas-côtés.

Cependant, on trouve en Bretagne, à Saint-Efflam, des baies géminées qui, avec d'autres éléments architectoniques, ont été repris par les architectes du courant régionaliste qui anime la construction bretonne dans cette période de l'entre-deux-guerres.

Sont également très utilisés les hauts murs pignons des façades laïques rurales ou religieuses, percées de fenêtres par groupes ternaires, les avancées ou *porches* typiques aussi des architectures anglo-américaines.

Toutes ces caractéristiques permettent de situer les diverses sources d'inspiration des architectes.

Esthétiquement, il faut nuancer la notion de gothique français. L'aspect austère de cette muraille, percée d'étroites fenêtres, les lignes de forces horizontales, l'absence de décor donnant au matériau sa valeur intrinsèque, tout cela nous ramène à la période médiévale romane de certaines régions de France et d'Italie : Aubrac en Aveyron, Huriel dans l'Allier, les églises cisterciennes et leur sobriété architecturale, Côme, Sant' Apollinare in Classe, à Ravenne, Bitonto, également en sol italien, et bien des édifices de l'Europe du Nord aux grands murs pignons de briques (Allemagne, Pologne).

L'époque gothique peut aussi être évoquée dans sa traduction néogothique prônée par les courants d'architecture régionalistes de la Bretagne, courant néonormand créé dans le souci de préserver l'originalité de la culture et du paysage.

Soulignons que les trois fenêtres sur la façade de l'église du Sacré-Coeur ont apparemment des remplages gothiques, trilobés et lancéolés, mais à disposition asymétrique et renforcée par un encadrement rectangulaire très XX^e siècle. Mais trois fenêtres ne font pas un style; elles donnent tout au plus une référence visuelle supplémentaire. L'absence de décor à dominante verticale camouflant la construction



nous éloigne d'un certain gothique.

Enfin, je pense que dominant ici les formes et les volumes de la période 1920-1940 : la géométrisation des formes et des encadrements, la masse parallélépipédique du narthex, les piles situées au départ de l'escalier, l'absence de clocher.

Cet édifice semble donc être composé à partir d'un assemblage de références variées — antiques, médiévales et modernes — cherchant à intégrer des images culturelles et culturelles connues d'une population de Français vivant loin de leur pays d'origine (Bretagne ou Normandie?) pour leur permettre de garder un lien symbolique et visuel avec la terre de leurs ancêtres.

« Je me limitais à exprimer l'apparition avec un grand fonds de lumière sur lequel se dessinaient les deux personnages. » (Extrait d'une lettre datée du 6 mai 1937, adressée à l'abbé Édouard Lamarche par Guido Nincheri, peintre du tableau que l'on retrouve derrière le maître-autel de la nouvelle église.)

Un des nombreux vitraux de la nouvelle église offerts par les généreux bienfaiteurs de la paroisse.



Un mariage dans la nouvelle église.



L'abbé Jobin et les enfants de chœur.

À l'église, les rites religieux étaient variés et ponctuaient la vie des paroissiens.

Les quarante heures

J'avais une maison de pension sur la rue Yorkville. J'avais 22 hommes. J'avais des Canadiens français, des Polonais, des Italiens. Ils travaillaient tous à la construction des chemins. L'autoroute 401 qu'on a aujourd'hui, ça a tout été construit par ces gens-là.

Mon père était un homme très religieux et scrupuleux. À tous les mois de mai, il fallait se mettre à genoux et dire le chapelet, ou ça ne marchait pas. Les Anglais, les Polonais, les Italiens, tout le monde se jetait à terre. Y fallait pas que ça parle, il fallait que ça réponde au chapelet; et Mgr Lamarche nous avait même baptisés « la maison du Bon Dieu ». J' sais pas pourquoi, parce que c'était pas la maison du Bon Dieu.

À tous les carêmes, on avait une adoration au Saint-Sacrement à l'église du Sacré-Cœur. La maison Landry était choisie pour aller prier devant le Saint-Sacrement à 3 h 30 du matin — c'était pas la maison du Bon Dieu quand je les réveillais à 3 h 30 du matin! Il fallait que ça marche; pis ça y allait, toute la gang!

GRACE ARSENAULT-LANDRY.

Le mariage

On s'est marié en 1948, à l'église du Sacré-Cœur, à 7 heures du matin, parce que c'était le commencement de la retraite. On voulait avoir un petit mariage bien simple, bien intime. Le vicairé avait joué l'orgue. Il jouait très bien l'orgue, ce prêtre-là. Pis Mme Godin avait chanté l'*Ave Maria* et d'autres cantiques. On a été surpris d'avoir toute cette belle musique.

GABRIELLE DUPONT-ROBERT.

Les enfants de chœur

Je me souviens de mon rôle de servent de messe. Moi, j'étais dans le sanctuaire. J'étais tantôt thuriféraire, tantôt porte-flambeau, enfin, toutes les fonctions de servent de messe. Je les ai assumées auprès de Mgr Lamarche, des abbés Philippe Bouvier, Jean Bouvier, Évain Marchand, qui se sont succédé comme vicaires; évidemment Benoît Jobin aussi, quoique Benoît Jobin soit arrivé pendant que j'étais au collège. Alors les prêtres, j'en ai connu plusieurs, tous ceux qui sont venus là.

RICHARD LABONTÉ.



En été (1942?).



En hiver (1941?).

La confession

Le père Lamarche, lui, c'était un spécial! Un souvenir que j'ai jamais oublié, c'était la veille de la messe de minuit. Dans l'après-midi y avait des confessions et puis je m'en vas à la confesse. Dans l'église, y avait beaucoup de monde qui attendait en ligne pour aller se confesser. J'étais au bout de la ligne. C'est moi qui fermait la marche. Quand y a eu fini avec la personne en avant de moi, y sort du confessionnal, pis y avait une tendance de springer sur les pieds. Y dit : « Ouais! ben, si on veut revenir après le souper, y va falloir aller souper. » J'étais resté seul là. Il est parti, pis il est allé souper. Ça, j'ai jamais oublié ça!

ROSAIRE VACHON.

Les vêpres

Le dimanche soir, 52 dimanches par année, on avait les vêpres. On chantait les vêpres. Et il y avait personne qui comprenait un mot de ce qu'y disait. Il y avait un Nadeau, là (moi, j'ai jamais embouché le latin), mais lui roulait ça comme un torrent, pis y connaissait pas un mot. Mais c'était la tradition.

CHARLES SAURIOL.

***Dimanche, après les vêpres, y aura bal chez Boulé.
Mais il n'ira personne que ceux qui savent danser.***

(Folklore canadien.)

On rencontrait des gens dans l'autobus : c'était des militaires. Quand ils nous entendaient parler français, ils nous sautaient au cou; c'est comme si on était de la parenté. C'était en temps de guerre. Ces pauvres jeunes gens, il y en avait de la Gaspésie, de partout, qui ne parlaient pas un seul mot d'anglais. Ils venaient tout droit à nous autres : « Vous parlez français, mademoiselle, oh! mademoiselle! » Ils nous suivaient, ils descendaient avec nous et puis là, je les invitais : « Venez à l'église dimanche! » Ces militaires s'ennuyaient à mourir. L'église a été le point de ralliement pour eux. Ils étaient cantonnés à Toronto, au terrain de l'Exposition, dans les baraques où ils exposent les animaux. C'était ça, le camp militaire. Ils avaient le cafard.

HÉLÈNE LACASSE-GUIBORD.

Pendant la guerre, notre vieux curé Lamarche encourageait beaucoup les paroissiens le dimanche à inviter les jeunes militaires. Ils étaient perdus dans cette grande ville. Il y avait

plein de Canadiens français qui venaient par ici, qui étaient loin de leur famille et qui s'ennuyaient. Donc le bon curé Lamarche nous disait d'essayer d'attirer ces gens-là à la paroisse et puis de les amener chez nous le dimanche, de leur donner à manger et de les divertir. Alors tous les dimanches au soir, on avait une soirée de danse et de chants. C'était un vrai party. Mon père jouait un peu de piano, mes frères aussi. Dans le temps, il y avait Antoine Girouard qui était par ici, et puis y avait Léona. Il y avait Gabriel Beauchesne, marié à Murielle. Je pense qu'il y a à peu près dix ou quinze couples qui se sont rencontrés chez nous et qui se sont mariés!

BERTHE LABONTÉ-ARSENAULT.

Il y avait la famille Labonté qui testait dans Rosedale. Le dimanche soir, après les vêpres, on allait veiller chez les Labonté. Les filles nous invitaient : Berthe, Alice. (C'était dans notre âge.) Les vêpres, c'était à 7 heures. Ça finissait vers huit heures moins quart. On prenait l'autobus, on montait la Sherbourne, pis on s'en allait virer dans Rosedale. Les Labonté restaient au 23 Douglas Drive. C'était une grande maison. Au-dessus du garage, il y avait une table de pool. Les gars allaient jouer au pool et en bas y avait un grand salon; y avait le piano et on faisait de la musique.

ANTOINE GIROUARD.

Il y avait des vêpres tous les dimanches soir. C'était le commencement de la vie sociale, parce que, surtout pendant la guerre, il y avait de jeunes militaires du Québec qui venaient rencontrer la vie française à Toronto. Ces militaires venaient à l'église le dimanche soir et après l'office s'amenaient avec mes sœurs pour une soirée sociale chez nous. C'était traditionnel.

RICHARD LABONTÉ.

***On se retrouvait souvent aussi entre amis au
sous-sol de l'église, pour causer et chanter.***

On avait formé un petit club social avec l'abbé Bouvier, qui groupait les jeunes. Il faisait une petite causerie, ensuite on s'amusait : on se mettait au piano, on dansait, on chantait. Le nom du club, c'était le Club Dollard des Ormeaux. On avait choisi ce nom ensemble. On avait même vendu des « roses Dollard » sur le perron de l'église. On essayait d'avoir notre petite cellule française, pis les jeunes aimaient ça beaucoup. On

était une bonne soixantaine, même on a eu jusqu'à une centaine à nos soirées. Je vous dis que la langue, ça ficelle, ça nous cimente, ça nous a gardés beaucoup ensemble. L'abbé Philippe Bouvier était très ouvert, bien populaire avec les jeunes; il avait le tour pour attirer le monde. Il était aimé, aimé, c'est incroyable! C'était lui l'âme de la paroisse. Il a beaucoup fait pour les jeunes.
HÉLÈNE LACASSE-GUIBORD.

Le Club Dollard des Ormeaux à la paroisse du Sacré-Cœur, avec son aumônier, l'abbé Philippe Bouvier (1942-1943?).



GRANDE SOIRÉE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Au profit de l'église du Sacré-Coeur,
sous les auspices du Cercle l'Aiglon

Salle paroissiale, coins Sherbourne et Carlton.
dimanche le 2 avril.
à huit heures et demie précises.

PROGRAMME

DIEU SAUVE LE ROI LE CHOEUR
CHANTS DE CHEZ NOUS LE CHOEUR
Premier groupe — (a) *C'est l'étranger qui nous méprise*
(b) *Montre toujours*
(c) *Alouette, n'aie pas peur de moi*

LES IRRÉCONCILIALES saynète-boaite par ED. MORELLO
musique de BATTMANN

Personnages:

Marianne, fruitière Mlle HÉLÈNE LACASSE
Antionette, lingère Mlle MARIE-ANNE CARON
L'aubergiste M. YVON RICHARD
clients, habitués de l'auberge, etc.

Introduisant:

"Le Rigaudon de Gladys" (pas de danse folklore)
Gladys Mlle HÉLÈNE DEMANCHE
La scène se passe à l'auberge du Marché
Au piano Mlle JACQUELINE ROY

CHANTS DE CHEZ NOUS LE CHOEUR
Deuxième groupe — (a) *En passant par la Lorraine*
(b) *Femme les jolis yeux*
(c) *O Canada, mon pays mes amours*

LES RÉALITÉS INVISIBLES. pièce en un acte par HENRIETTE CHARASSON
Couronnée par l'Académie Française, prix Paul Hervieu 1933, créée par la
Compagnie des Jongleurs, à Paris, aux Journées d'Art Religieux de 1934.

Personnages:

Thérèse Berteaux, 20 ans Mlle MARIE-ANNE CARON
Noël Rambert, 45 à 48 ans M. VICTOR DE GRANDPRÉ
Un salon chez Thérèse

«Les Irréconciliables, c'est une petite folie; rien que ça. J'avais joué ça avec Marie-Anne Caron. La musique est très belle. J'avais joué cela à 20 ans, dans ma paroisse. On m'avait donné le texte; je l'ai toujours conservé. Pis, un bon jour, à Toronto, on l'a refait.»
(HÉLÈNE LACASSE-GUIBORD.)

Parfois, les membres du club organisaient des soirées avec un programme bien varié.

On a formé un cercle. On était, au plus, une vingtaine, à peu près du même âge, de 24 à 30 ans. La plupart n'étaient pas mariés. C'était des étudiants en droit ou en éducation. Ces jeunes venaient de partout en Ontario et il y en avait pas mal du Québec. Ils venaient pour étudier à l'Université de Toronto et ils allaient repartir. Ces jeunes venaient à l'église, se rencontraient et fraternisaient. On n'assistait pas seulement aux soirées au Sacré-Coeur, mais on allait à d'autres soirées qui se donnaient ailleurs dans la ville de Toronto. Des membres du cercle chantaient aussi dans le chœur. On chantait à la messe de minuit,

dans le jubé. Je me rappelle, il y avait un M. Lacombe qui dirigeait le petit groupe; on pratiquait pendant la semaine. La plupart du groupe appartenait à la chorale.

Moi, quand je suis venue ici de Windsor, je travaillais pour le ministère de l'Éducation; je corrigeais les travaux des cours par correspondance. Il y avait beaucoup de corrections. C'était monotone; il y avait pas assez de défi intellectuel dans mon travail, il y avait quelque chose qui me manquait. Alors je me suis lancée dans beaucoup d'activités sociales, j'ai fait partie de ce cercle, et j'ai été active à la paroisse entre 1943-1947.

MARIE-ANNE CARON.

On avait des concerts, des pièces. J'ai joué dans beaucoup de pièces avec M. Victor de Grandpré. On les a présentées aux paroissiens du Sacré-Coeur, ensuite à Hamilton. Comme c'était pendant la guerre, on a joué aussi pour les aviateurs francophones qui venaient à l'église. Je me rappelle que les prêtres nous encourageaient; c'était eux qui organisaient et invitaient. La créativité était parmi les jeunes.

Je me souviens encore de plusieurs pièces de théâtre. J'ai joué le rôle principal dans *Les Réalités invisibles*. C'était une pièce en un acte d'une heure. Le reste de la soirée était composé de chants et de musique. Quand M. de Grandpré a vu qu'il y avait plusieurs talents dans la paroisse, il a monté la pièce *Les Dupont*, de Paul Gavault. J'ai joué aussi dans *Les Irréconciliables* avec Hélène Lacasse.

MARIE-ANNE CARON.



Une fois, après une pièce, je pense que c'était *Les Réalités invisibles*, il y avait un groupe dans la salle : les gens sont restés, on se mêlait, on prenait un café. Je me rappelle d'un compliment (peut-être je ne devrais pas le dire). M. le directeur a dit : « Ce soir, je savais que vous étiez actrice, mais je ne savais pas que vous étiez artiste. »

MARIE-ANNE CARON.

Parfois, on chantait des opérettes.

Je savais qu'il y avait une église française. Je me souviens d'avoir appelé M. Lamarche, qui était curé, et je lui ai demandé si je pouvais donner un coup de main à la chorale. Le père Lamarche a accepté. C'était bénévolement. Il n'était pas question de rémunération. Alors j'ai pris la direction de la chorale. C'était pour la plupart des étudiants en médecine ou en droit à l'Université de Toronto qui étaient dans cette chorale. On s'est fait un groupe d'amis; on était à peu près une vingtaine. On faisait des pratiques de chant. Ensuite l'idée nous est venue de monter une opérette.

Comme j'enseignais au Upper Canada College, y avait là un gymnase désaffecté, avec une scène, et il y avait aussi une piscine. Là, on faisait les répétitions de *L'Omelette à la Follembuche*, de Léo Delibes. Et puis, après les répétitions, on allait se baigner et, ensuite, nous avions un petit goûter chez moi.

J'aimais beaucoup Delibes. Je suis allé chez Archambault à Montréal et j'ai demandé s'il n'y avait pas d'opérettes de Delibes; quelque chose de pas trop difficile, juste pour les amateurs qui ne savaient pas tous lire la musique.

L'Omelette à la Follembuche, c'était une opérette un peu folichonne. La musique était enlevante. On apprenait l'opérette par cœur. Quand on était prêt, M. le curé l'annonçait dans



l'église. Les gens répondaient à pleine salle. C'était au temps de la guerre; il y avait des militaires de passage au camp d'entraînement qui y venaient aussi.

ÉMILE DUBOIS.

LE CERCLE "LES GAITES LYRIQUES"

DE TORONTO

vous présente et

PREMIERE SOIREE MUSICALE

PROGRAMME

LA FEMME

Scrynète comique en un acte

MON ONCLE JOSEPH

Sketch comique en un acte

L'OMELETTE A LA FOLLEMBUCHE

Opérette-Comique

en un acte

par

E. Labiche et Marc-Michel

Musique de

LEO DELIBES

A LA SALLE PAROISSIALE DU SACRE-COEUR

Angle des rues SHERBOURNE & CARLTON

Le 30 avril 1944

A 8.30 p.m. précises

L'OMELETTE A LA FOLLEMBUCHE

La Baronne de Follembuche	MME. GÉRARD GODIN
Le Marquis de Criqueboeuf	M. VICTOR DE GRANDPRÉ
Pertuisan, son fils	M. EMILE DUBOIS
Le Chevalier de Givrac	M. ANDRÉ JEAN
Berthe, nièce de la Baronne	MELLE. HELENE LACASSE
Le Tabellion	M. YVON RICHARD
Le Grand Ecuyer	M. GEORGE GARON

Invités, Seigneurs et Dames de la Compagnie de Givrac.

Annette Legault, Marie-Anne Caron, Mme. André Jean, Marie Gauthier, Lucienne Deneault, Jeanne Chiasson, Mme. Gérard Godin, Hélène Lacasse, M. Gobeil, J. Tourangeau, Rollande Roy, Messieurs Paul Demers, Yvon Richard, J. St. Laurent, J. Blouin, J. Germalin, Emile Dubois, Victor de Grandpré, George Garon, André Jean, Fred Jackson, J. Lacombe, Charles Longbal.

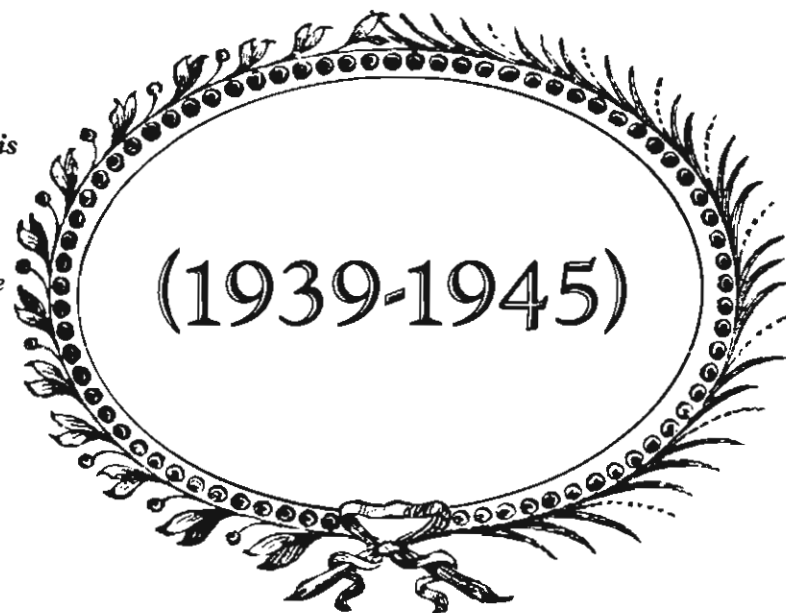
Au piano - - MELLE. YVETTE BRAHY

Pianistes-suppléants - MELLE. S. LACHAPPELLE, MOSS. P. MORISSETTE

Les deux guerres mondiales ont profondément bouleversé la société, et la paroisse du Sacré-Cœur n'a pas été épargnée. Certains paroissiens sont partis pour ne jamais revenir; d'autres, plus chanceux, sont rentrés. Dans un article intitulé «French-Canadian Colony Flourishes in Toronto : The Little Church of the Sacred Heart Has Sent 112 Men to the Front — Two Languages Spoken and Taught at Its School» et publié dans le Toronto Daily Star du 27 octobre 1917, on peut lire entre autres :

The French church of the Sacred Heart, situated on King, near Sackville, and out of its small congregation 112 men have gone overseas. Four of these men have given their lives for their country and five have returned home wounded and disabled. A fortnight ago the Catholics of Toronto had a campaign to raise money for the provision of soldiers' recreation huts at the front. In the Sacred Heart parish the sum of \$250 was collected. As the money was raised by small donations from working class families it shows an exceedingly generous spirit, because though [...] the French-Canadian community in Toronto is compact and flourishing, it is not large in numbers.

À l'époque du curé Alphonse Bélanger, une plaque commémorative a été fixée sur le nouvel orgue en souvenir des soldats morts à la guerre.



Au cours de la deuxième guerre mondiale, on en a perdu quelques-uns dans la paroisse. M. Châteauvert a perdu un garçon : René est mort de l'autre côté, puis Omer Beauchamp... Beaucoup ont été envoyés à la guerre. Plusieurs sont morts; c'était bien triste.

GISÈLE PÉPIN.

Moi, j'étais sur la rue Bright. On avait les soldats de la dernière guerre qui s'en venaient. Alors j'ai dit à trois femmes : « On va faire plaisir aux soldats qui s'en viennent dans notre rue. » Savez-vous ce que j'ai fait? J'ai écrit à l'Hôtel de Ville pour leur demander s'ils pouvaient nous bloquer la rue : on voulait faire une fête. On s'est mis toutes ensemble au moulin puis on a fait des flags bleu-blanc-rouge. Moi et les garçons, les plus vieux, on allait chez les voisins; on allait mettre des flags dans les châssis.

Pour leur arrivée, on avait fait de grandes pans de sucre à crème. Dans notre rue, tout le monde avait fourni une livre de sucre brun.

Quand ils sont arrivés, j'ai pris le gramophone (c'était un gramophone qu'on montait à la main), je l'ai mis dehors, et un petit gars jouait du gramophone le temps que les soldats rentraient chez eux avec leur mère.

Pour qu'on puisse encore fêter le samedi soir, les garçons ont pris de la chandelle et ont ciré la rue Bright, du numéro 24 au 28 (ça faisait glisser quand vous dansiez). On dansait des squares, puis le monde chantait en français et en anglais. J'ai jamais oublié, moi. J'ai pas honte de le dire!

RITA PAYEUR-PÉPIN.

Pèlerinage

Ça, c'est au sanctuaire des Martyrs à Midland. Icitte, ça c'était où est le fort aujourd'hui. Y commençaient à faire des fouilles et à bâtir. Derrière, y avait les bastions du fort faits en pierre et bâtis avec du mortier.

Voici les gens qui étaient allés en pèlerinage. Le premier, au bout à droite, c'est Sauriol; à côté... qu'est-ce que c'est son nom? On l'appelait « le vendeur de peanut ». Ah oui! son nom était Ménard.

Lui, c'est le curé Lamarche, y est bien naturel, là-dessus. Derrière le curé, ça serait-y pas Tardif, le grand-père à Gérard? Le jeune, je peux pas penser à son nom.

Le gars avec le chapeau en arrière, c'était Joseph Giguère, le père de Mme Pilotte. Celui qui a le chapeau dans les mains, je ne sais pas. Les trois du bout à gauche, je les connais, mais je ne peux pas les placer. C'est des visages, y a des années que j'ai pas vu ça.

ANTOINE GIROUARD.





Spectacle présenté à l'école du Sacré-Cœur en décembre 1949.

Chaque événement marquant de la vie paroissiale était accompagné d'une séance. Il y en a eu de très élaborées, comme celle-ci, qui mettait en scène une série d'anges un peu fripés qui entonnaient, du moins le croyions-nous, *L'Hymne des cieux*. Il y en a eu aussi de plus simples, comme celle qui eut lieu durant une réunion de Lacordaires à laquelle je me souviens que nous avons chanté très fort, sur l'air de *Frère Jacques*, plusieurs couplets

d'une chanson dont le début allait comme suit : « Lacordaires (bis), buvez-vous (bis)? Je bois de l'eau claire (bis) et c'est tout (bis). » Je vous laisse deviner quel effet nous avons pu créer. Chose certaine, nous aimions nous produire en public, et toutes les occasions nous semblaient bonnes.

MARIEL O'NEILL-KARCH.

Les gens ne se réunissaient pas seulement pour se divertir.

Y avait l'Association des parents et instituteurs. On allait à ces réunions chaque fois qu'il y en avait une. Ça parlait de ce que l'on devait faire dans la vie. Moi, une fois, j'ai été faire la bêtise de dire : « Savez-vous, nous autres, chez nous, on n'allait pas à

l'école pour apprendre à vivre; on apprenait à vivre à la maison. On allait à l'école pour apprendre à lire, à écrire, pis à compter, et on souhaitait que la maîtresse ne se trompe pas trop souvent! »

Ça, c'était trop simple. Y a pas eu grands commentaires là-dessus. Y ont dû se dire : « Il en connaît pas assez ou il en connaît trop pour nous autres. »

ANTOINE GIROUARD.

Réunion de l'Association des parents et instituteurs à l'école du Sacré-Cœur (1955?).



Le personnel de l'école du Sacré-Cœur (1960-1961). De gauche à droite, debout : Mmes Irène Wiets, Jeannine LeBouthillier, Berthe Castonguay, M. Viateur Laurin, Mmes Mahoney, Rita Laronde, Claire Dessane, Claudette Denis; assises : Mmes Daisy Droppo, Gilda Godbout, sœurs Sainte-Jeanne, Saint-Claude de Rome, Sainte-Thérèse, Mmes Louise Carpentier, Anne Allain.



Les enfants n'étaient pas toujours aussi sages que sur ces images.

École du Sacré-Cœur : photo de classe (juin 1950).

Le midi, on allait prendre soin des élèves. Les maîtresses pouvaient aller dîner en paix. J'allais là, mes deux petits dans le



carrosse. On surveillait l'heure du midi. Parfois, on avait des problèmes à garder l'ordre. Y en a encore un qui vient à la paroisse et, chaque fois qu'il me voit, il dit : « C'est pour ça que j'ai des grandes oreilles en bottines. »

ANTONINE LIBERTY-MARCHAND.

Quand je suis allée à l'école, on n'avait pas le droit de parler l'anglais du tout dans la cour. On obéissait, parce qu'autrement on avait une punition : écrire cinq cents fois « JE DOIS PARLER LE FRANÇAIS DANS LA COUR D'ÉCOLE ». Cinq cents fois, tu veux pas l'écrire trop-trop souvent.

Y en a qui venaient d'Oakville à l'école du Sacré-Cœur sur le train du matin, pis ils partaient sur le train le soir. Ils n'ont jamais manqué une journée et ils étaient fiers. Ils disaient : « On vient d'Oakville pour apprendre notre langue. »

LUCILLE MARCHAND-GIROUX.

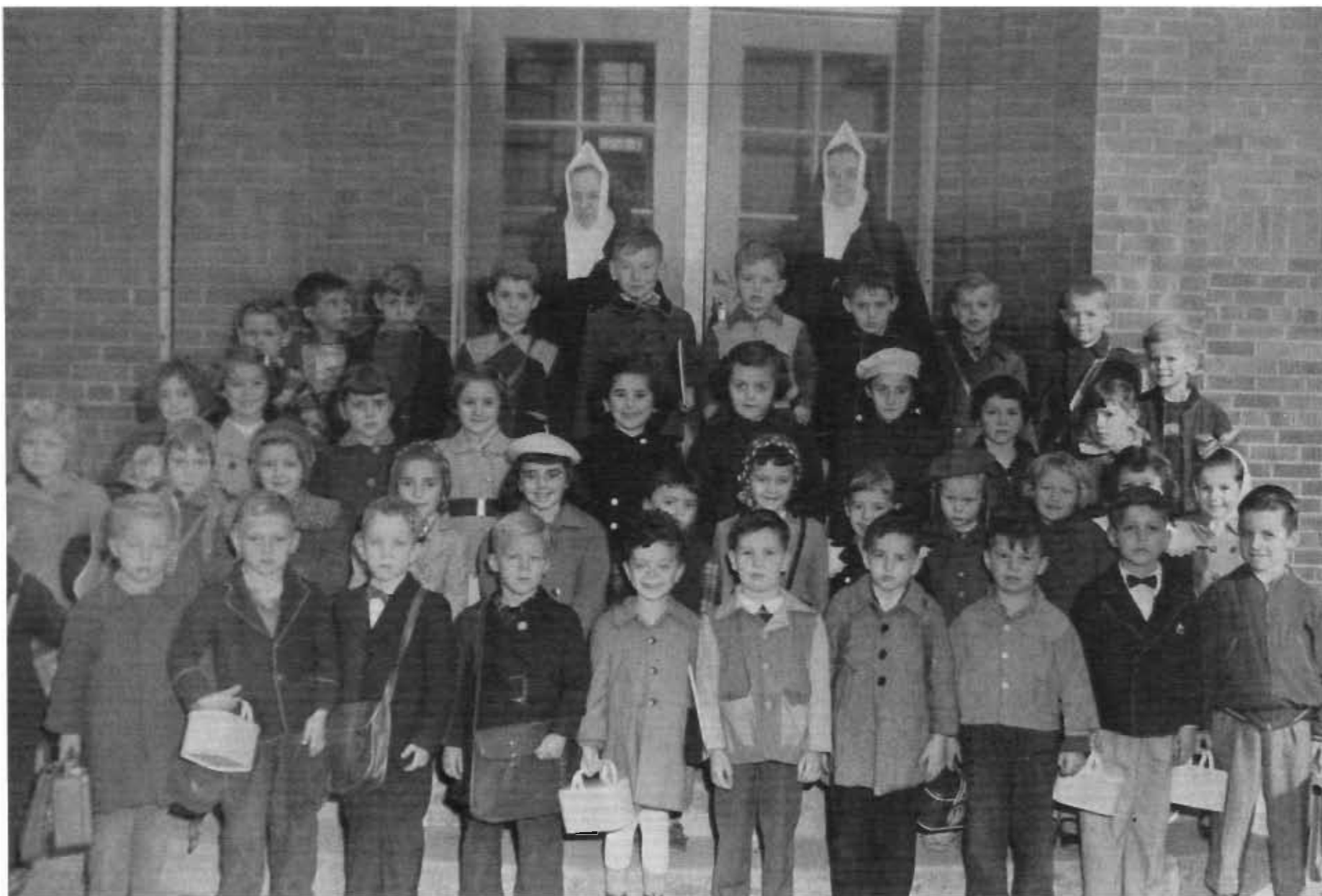
Les religieuses se promenaient dans la cour d'école et il fallait toujours parler français. On se le faisait assez répéter : « Quand vous êtes dehors dans la cour, parlez français. Vous n'avez pas d'affaire à parler anglais; vous êtes tous des Canadiens français. »

GISÈLE CHRÉTIEN-LAJEUNESSE.

On jouait en face de l'église Saint-Paul, parce que le trottoir était large. On faisait des hop-scotch, pis on se faisait donner la leçon le lendemain parce qu'on avait tout marqué avec de la craie le trottoir en avant de l'église.

On jouait aussi sur le terrain de l'église Saint-Paul. Y a un évêque qui est enterré là : Mgr Power. On sautait sur les tombes, nous autres, on ne le savait pas. Pis, un jour, ils nous ont dit que, si on sautait là, Monseigneur était pour venir nous chercher.

MARGUERITE GAUTHIER-HOLLAMBY.



Moi-même, j'ai vécu à Toronto en deux étapes : de 1946 à 1956 et de 1970 à 1976. J'ai connu et enseigné à la première école du Sacré-Cœur sur la rue Sackville et, de là, nous avons

transféré à la nouvelle école de la rue Sherbourne et nous résidions près de l'église du Sacré-Cœur.

La classe de 1^{re} année (1953-1954), avec sœurs Sainte-Marie-Edgar (Laurette Sabourin) et Madeleine de la Rédemption (Dorothée Riedl).

LAURETTE SABOURIN, c. n. d.

Souvenirs d'école

Le lapin de Pâques

Pendant le carême, on était encouragés à aller à la messe tous les matins. Il y avait comme une page sur le tableau : tous les noms des élèves de la classe étaient là. La sœur mettait une petite croix au bout de notre nom, quand on allait à la messe le matin. Celle qui y allait le plus de fois recevait à la fin un beau lapin en chocolat.

GISÈLE PÉPIN.



La classe de piano, avec sœur Sainte-Antoinette (juin 1949).

Le martinet

Dans ce temps-là, y avait encore des martinets. Si on arrivait en retard, on avait le martinet. On avait un coup de fouet sur les mains. Bien souvent, on arrivait en retard, pis c'était pas vraiment de notre faute. Je me souviens d'avoir marché. Ah! qu'on marchait loin pour aller à l'école du Sacré-Cœur sur la rue Sherbourne! On partait de la rue Duchess et on marchait jusqu'à passé

76

Carlton. Ça faisait une bonne marche pour des jeunes. Pis, si on pouvait trouver une bouteille vide à quelque part, on allait la rendre au magasin et on avait de l'argent; pis là, on prenait l'autobus pour arriver à l'école à temps.

GISÈLE CHRÉTIEN-LAJEUNESSE.

L'autobus scolaire

On avait acheté une voiture. J'allais reconduire les enfants à l'école, le matin. Et puis, il est venu que j'avais huit pis dix enfants dans la voiture. Je ramassais tous les Canadiens français du voisinage. Je les emmenais à l'école le matin et les ramenaient le soir...

Tous les jours, vers trois heures moins quart, je partais pour aller chercher mon mari qui finissait de travailler à trois heures au Canadien-Pacifique. Les enfants, eux, ils finissaient à trois heures et demie. On avait juste le temps de se rendre à l'école du Sacré-Cœur, parce que j'étais au centre-ville, au coin de Bay et Front, et c'était l'heure de pointe.

Mon mari s'assoit en avant avec un autre enfant, puis le reste on pilait tout ça en arrière. L'un disait : « J'ai pas ma boîte à lunch! » Un autre, y avait oublié ses claques (y pleuvait le matin, pis y pleuvait plus le soir). Quand y montaient, il fallait que je passe tout ce monde en revue : « As-tu tes mitaines? As-tu tes claques? As-tu toutes tes choses? »

Et, pour que les enfants ne se chicanent pas et ne fassent pas trop de bruit, on chantait. On avait tout un répertoire. On commençait toujours par *À Saint-Malo, beau port de mer, C'est le grand-père Noé*. Ensuite de ça, *À la claire fontaine*. C'était toujours les mêmes chansons qu'on chantait. Et puis on chantait *Youppe! youppe! sur la rivière!* Ces chansons, je les savais depuis que j'étais petite. Je leur chantais toujours ces chansons de folklore pour les endormir.

Une fois, j'attendais la lumière. Comme de raison, il fallait arrêter, et ça chantait dans ma voiture. Alors arrive un policier : « Mais qu'est-ce qui se passe là-dedans? » « What's going on, Officer? I will tell you : would you rather have them fight? » Y dit : « No! » puis ajoute : « Oh! I understand. » On chantait. Et vous savez, jamais ils ne se chicanèrent.

GABRIELLE DUPONT-ROBERT.

Depuis la fin de la guerre, « ça immigrait de partout — de Québec, du nord de l'Ontario, du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard ».

DENIS RICHARD.

Oh my God! la misère! Qu'est-ce que vous pensez? Dans la Gaspésie, qu'est-ce qu'on avait à faire? Rien du tout. Ce qui nous a tous amenés à Toronto, les Canadiens français, c'est l'argent.

GRACE ARSENAULT-LANDRY.

Je travaillais à Montréal à la Foundation Co. On m'a demandé : « Si tu veux travailler, on va t'envoyer à Toronto. Parles-tu l'anglais un p'tit peu? — Oui, un p'tit peu. — Alors tu vas mouver par là. » Dans la vie, il faut que tu mouves; il faut que tu fasses ton possible.

GERMAIN BOURGEOULT.

Nous sommes arrivés après la guerre. Il n'y avait pas grand ouvrage au Québec. Quand on a cinq enfants, mon mari a pensé qu'il fallait faire quelque chose. Il est monté à Toronto et il a trouvé du travail.

GERMAINE FORTIN-DESROCHERS.

Je suis venu à Toronto pour vivre, pour trouver de l'ouvrage. J'ai trouvé du travail la même journée que je suis arrivé.

ALDÉA LEBLOND.

Québec, c'était tranquille. J'avais une shop à bois à la campagne. Je commençais à avoir des enfants. Je voyais pas un avenir pour mes enfants. En 1950, on entendait dire qu'en Ontario c'était meilleur; ça fait que j'ai décidé de monter à Toronto.

ROSAIRE VACHON.

On était parti vraiment pour aller au tabac. Et puis, on a rencontré le curé sur la rue. Merci à lui, y a dit : « Tu es trop belle femme pour aller au tabac. » Le lendemain, mon mari s'est trouvé un emploi à Toronto.

JEANNINE COURTEMANCHE.

Je suis venue à Toronto en 1950; je venais de Tracadie, au Nouveau-Brunswick. C'était une idée de jeune : découvrir du pays! Je suis montée ici avec une de mes amies. Je suis arrivée, puis, deux jours après, je commençais à travailler dans une manufacture où on faisait des objets en plastique.

JUSTINE KENNY.

Le visage de Toronto était bien différent à cette époque. Les nouveaux arrivants se sont parfois heurtés à une société hostile. Le français n'était pas

aussi bien accepté qu'aujourd'hui. Il n'était pas toujours facile de le parler dans la rue, dans le tramway, en allant à l'école ou au travail. Toronto a bien changé depuis.

Le français dans la rue, on avait de la misère à le parler. On se faisait dire : « Speak White! »

ALICE DEROME.

Nous étions plusieurs garçons et filles dans le tramway. On parlait en français et les gens se tournaient : « Why don't you speak our language? The white people language speech? » On était insultés. C'est une chose dont je me suis toujours souvenue.

GISÈLE CHRÉTIEN-LAJEUNESSE.

Ah! Mon Dieu! On a mangé des volées parce qu'on parlait français! Je parlais français avec ma sœur. On s'en allait à l'école : des coups de règles, des balles, des coups de parapluie par la tête, n'importe quoi. On a eu des volées. J'ai eu jusqu'à la mastoïdite à cause de ça.

LUCILLE MARCHAND-GIROUX.

On jouait avec des Anglais. Y en a qui étaient ben fins, d'autres qui riaient de nous autres et ils nous criaient des noms : « Frog », « Puddle Jumper », toutes sortes d'affaires de même.

GISÈLE PÉPIN.

Moi, je me rappelle, j'avais à peu près 9 ans. Je pense que c'était dans le tramway de Sherbourne (parce qu'il y avait des tramways qui se promenaient sur Sherbourne dans ce temps). J'ai osé parler français avec des copains de l'école; pis j'ai fait le bout à bout du tramway. J'ai jamais su ce qui m'a frappé.

NOËL SABOURIN.

Quand on était jeune, si tu parlais français dans les tramways, on disait : « Speak White! » Y aimait pas ça, que tu parles en français. Mais, aujourd'hui, y sont tellement contents de savoir si tu parles français et ils veulent pratiquer leur français avec toi. Ça a pris du temps. Mais, depuis vingt-cinq ans, je trouve qu'on a fait un grand pas ici à Toronto.

MADELEINE HÉBERT-BOURASSA.

À Toronto, les Français n'étaient pas toujours accueillis; on les regardait avec de gros yeux. Aujourd'hui, le changement est énorme.

FRANK DEMPSEY.

L'exécutif du Club du Sacré-Cœur (1955-1956). Assis : l'abbé Évain Marchand, aumônier du club; Alfred Bélanger, président; Denise Lavoie, vice-présidente. Debout : Julienne Gignac, secrétaire; Bernard Guay, vice-président; Guy "K" Lessard, conseiller et comptable; Léo Ouellette, trésorier; Marie Bélanger, conseillère.

À leur arrivée, ils ont trouvé à la paroisse un centre de vie communautaire, récréatif et culturel. Pendant les années 50, un nouveau départ s'est amorcé.

En 1950-1951, c'était bien tranquille dans Toronto. Alors, M. Desparois et moi, nous avons parti une petite organisation canadienne-française. On a commencé avec le Club Étincelles. C'était la première année. Je pense qu'on a changé le nom pour Club du Sacré-Cœur pour avoir une charte d'Ottawa.

ALBERT BÉLANGER.

Le Club du Sacré-Cœur, c'était un groupe de jeunes Canadiens français qui venaient de tout partout, de l'Ontario, du Québec. On se rencontrait au Sacré-Cœur. Le père Évain Marchand était notre aumônier dans le temps.

MADELEINE BOURASSA.

Je suis allé à l'église du Sacré-Cœur. Là, j'ai rencontré des francophones et je me suis fait des amis. La vie sociale a changé. Ça a été le commencement d'une nouvelle période dans notre vie. Puis, avec le temps, j'ai participé à développer le club des



francophones, le Club du Sacré-Cœur, avec d'autres : les Bélanger, Gagnon, Paul Roy, tous ces gens-là, Gaston Rousseau, des centaines de bons gars!

FRED LAFONTAINE.

Maria Charland, reine des sports, en 1954. « On avait un programme : des déjeuners-communions, des soirées de bowling, des petites soirées d'amateurs, des bingos, des soupers. On avait aussi des couronnements de reine. On faisait ça dans le sous-sol de l'église. » (ALBERT BÉLANGER.)





Les activités du Club du Sacré-Cœur furent diverses, vu les goûts variés de ses quelque trois cents membres. La salle réunit, trois fois la semaine, les jeunes gens des deux sexes qui se divertissent sainement en jouant au ping-pong, au badminton, aux cartes, ou causent simplement, liant des relations amicales.

Durant la saison estivale, notre équipe de balle-molle a fait assez bonne figure dans la ligue de Moss Park. Nos grandes organisations hivernales furent la location du Varsity Arena et du Leaside Memorial Community Gardens. Le premier pour le patinage libre, tous les dimanches soirs, et le second pour les joutes de hockey.

Nous sommes réunis aujourd'hui, dans un festival sportif couronnant les activités de nos cinq équipes de hockey, qu'il me plaît de vous présenter :

- l'équipe championne Carillon, dirigée par Gaston Couture;
- l'équipe finaliste Lamarche, dirigée par Jack Boyce;
- l'équipe Castor, dirigée par Albert Martin;
- l'équipe Citadelle, dirigée par Jean-Paul Guay;
- et l'équipe Alouette, dirigée par Urgel Gagné.

(Compte rendu des activités sportives du Club du Sacré-Cœur, préparé par ALFRED BÉLANGER à l'occasion de la remise des trophées pour l'année 1955-1956.)

L'équipe de hockey Lamarche, en 1956. « On avait un chandail de hockey. Y fallait que tu l'achètes toi-même; c'était marqué CLUB LAMARCHE. » (MAURICE LEBLOND.)

L'édifice qui deviendra le Centre récréatif canadien-français.

UN RAPPEL A L'ORDRE

Danses interdites dans les salles paroissiales

(PC) — Le délégué apostolique au Canada, Mgr Giovanni Panico, a rappelé à tous les évêques catholiques que les danses dans les propriétés appartenant à l'Eglise sont interdites.

Ce rappel à l'ordre est fondé sur les édits publiés à Rome en 1910 et réaffirmés en 1930. L'interdiction n'a pas trait aux danses organisées par des associations catholiques et qui ont lieu en dehors des propriétés de l'Eglise.

Le 3 mai dernier, un jeune homme de 17 ans, René Jodoin, a trouvé la mort au cours d'une bataille de rue qui s'est déroulée à la suite d'une querelle née à une danse qui avait lieu dans la salle paroissiale de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours à Ottawa. La police a accusé deux jeunes gens et trois adolescents d'homicide involontaire à la suite de cette affaire.

« Le Bulletin », 1^{er} juin 1959.

« Évain Marchand, dans le terrain de stationnement de l'église, vérifie s'il s'y trouvent des véhicules non autorisés à garer! » (VIATEUR LAURIN.)

Avec l'arrivée de la belle saison, on joue au tennis, sport à la mode qui favorise les rencontres.

Où on gare les voitures aujourd'hui, en arrière de l'église, c'était nos terrains de tennis. Si vous regardez bien avec une loupe, vous allez encore voir les marques blanches des lignes. Autrefois, sur ce terrain, il y avait de vieux taudis. Le curé Lamarche avait acheté ces vieilles maisons-là, pour que les jeunes aient leur club de tennis. Tant qu'on n'a pas été prêts à faire le club de tennis, y a laissé les maisons debout et il les louait à des familles. Alors quand il a décidé qu'on ferait le club de tennis et qu'on a eu assez d'argent pour le faire paver — ça coûte cher, faire paver ça — il a fait démolir les maisons. On a joué au tennis trois, quatre ans en arrière, là.

GABRIELLE DUPONT-ROBERT.



« On ne dansait pas beaucoup dans le sous-sol de l'église du Sacré-Coeur, parce que ce n'était pas aménagé pour ça », raconte Évain Marchand. En l'été 1956, grâce à une heureuse initiative d'Omer Labonté, les jeunes peuvent tout de même danser.

Papa avait des idées grandioses. Y avait acheté une ancienne école désaffectée et il voulait en faire un centre pour les jeunes francophones. Cet immeuble était sur la rue Ontario, au sud de Gerrard. Il est encore là. À l'intérieur, en haut, y avait une grande salle où on pouvait organiser des soirées de danses, des



soirées sociales, des banquets et tout ce que vous voulez. Il voulait voir cet immeuble-là servir aux francophones de Toronto. C'était une tentative de réunir les francophones.

RICHARD LABONTÉ.

C'était une maison pas très loin de l'église : la maison des communistes, qu'on appelait ça, parce que les communistes en avaient été les propriétaires. On avait loué une salle dans cette maison. J'ai commencé un club de danses. J'avais acheté un tourne-disque et tout l'équipement nécessaire ; on avait même décoré la salle. Albert Bélanger est venu nous aider. On y faisait du disco. C'est devenu plus populaire après, mais je pense qu'on était vingt ans avant notre temps. Pour moi, ce fut une période de beaux souvenirs.

FRED LAFONTAINE.

M. Labonté avait donné à l'église une maison sur la Gerrard. Le curé n'en voulait pas, car il disait que ça éloignerait les paroissiens de l'église : « Ils vont aller se galvauder, puis ils ne donneront pas à la quête le dimanche. Ils vont se tripoter, se coller sur le plancher de danses. » J'ai dit au curé : « Vous avez pas besoin de vous inquiéter quand ils dansent, mais quand ils arrêtent de danser, pis qu'ils embarquent dans le char! »

ALAIN BOURASSA.

Maurice Richard “Le Rocket”, invité d’honneur

On avait fait une soirée et on avait invité Maurice Richard. Il ne savait pas qu’il y avait autant de Français que ça à Toronto. Il a dit que s’il avait su qu’il y en avait autant que ça, il aurait joué plus fort !

MAURICE LEBLOND.



La seule grande chose que je me rappelle, c’est la visite de Maurice Richard. Il était venu parler de hockey aux jeunes de la paroisse. Quand Maurice Richard venait jouer à Toronto dans ce temps-là, la Ligue nationale de hockey leur permettait de sortir et d’aller rencontrer les gens. Il était venu au sous-sol parler aux jeunes. Le Sacré-Cœur avait des équipes de hockey ; c’était des enfants de la paroisse, et ils jouaient contre des équipes de la ville.

ANTOINE GIROUARD.

En janvier 1956, en collaboration avec le directeur du journal Le Bulletin, Charles-E. Arsenault, commence une série d’expositions de livres à la salle paroissiale tous les dimanches après la messe.



Mgr Lamarche adresse la parole aux paroissiens lors de l’ouverture officielle de l’exposition de livres, le 25 janvier 1956, dans le sous-sol de l’église.

Je suis arrivé en 1950 ; la paroisse était très active à ce moment-là. Tous les dimanches, l’église était remplie à pleine capacité ; on avait de la misère à se trouver un banc pour s’asseoir. Au début, j’ai travaillé quelque temps pour mon frère qui était agent d’immeuble. Il avait son bureau sur la rue Carlton, pas loin de l’église du Sacré-Cœur. Ensuite j’ai commencé à travailler chez Eaton pour traduire en français le catalogue. Au bureau de traduction, on était une dizaine de personnes pour traduire les sept à huit cents pages du catalogue. Il y avait Albert Lemieux, originaire de Plessisville, Laurier Filion et Georges Contrasti.

CHARLES-E. ARSENAULT.

En 1954, après mes études au couvent Marguerite-Bourgeoys, je suis allée travailler chez Eaton, au département de traduction du catalogue. Je faisais la lecture d’épreuves du catalogue français au vieux magasin Eaton, dans un bâtiment annexe où il y avait l’imprimerie. Albert Lemieux était responsable du département de traduction. M. Paré, en charge de la lecture des épreuves du catalogue, avait besoin d’une assistante, et c’est comme ça que j’ai été engagée.

GISÈLE CHRÉTIEN-LAJEUNESSE.

Cette photo a été prise le 19 mars 1957, au Centre canadien. Maurice Richard couronne ici Denise Chrétien, reine des sports, « Miss Le Rocket 1957 ».

Qui se souvient d'avoir traduit cette page du catalogue Eaton?



La familiale bilingue de Charles-E. Arsenault.

Après mes trois années chez Eaton, je me suis mis à vendre des meubles, ce qui m'a amené à voyager partout à travers la province. Puis je me suis rendu compte que j'étais le seul Canadien français qui vendait des meubles de classe en Ontario. Les écoles achetaient leurs meubles de classe du Québec ou d'ailleurs. De plus, j'ai constaté que toutes les commissions scolaires, toutes les écoles de la province de l'Ontario achetaient leurs livres au Québec. Il n'y avait aucune maison d'affaires en Ontario pour le livre français, même pas à Ottawa. Alors j'ai fondé les Éditions Champlain. J'ai envoyé des circulaires : « Achetez vos livres de chez nous, ça ne vous coûtera pas plus cher qu'au Québec! »

CHARLES-E. ARSENAULT.



Au sous-sol de l'église, les activités culturelles et sportives se multipliaient. En mai 1956, cinq Canadiens français de la paroisse fondent Le Petit Théâtre, dirigé par Guy Lessard et son épouse. Cette troupe amatrice ne se produit pas seulement dans la paroisse, mais fait également des tournées à Welland, Port Colborne, Lafontaine, Windsor...

Le Petit Théâtre

Le rideau s'est levé mardi soir, le 30 octobre, sur la première présentation — en grande première dans l'Ontario — du Petit Théâtre de Toronto. La comédie dramatique en quatre actes de D. S. Lemoine *Le Mariage manqué* a divertit environ deux cent cinquante personnes à la salle paroissiale de l'église du Sacré-Cœur.

« Vous savez, le Théâtre du P'tit Bonheur, ça commence là! »
(ALBERT BÉLANGER.)

Cette soirée fut une révélation pour toute l'assistance, où l'on pouvait reconnaître, outre le clergé de la paroisse, les présidents des organisations canadiennes-françaises de la Ville-Reine, les religieuses de la Congrégation Notre-Dame et leurs élèves de la Villa Marguerite Bourgeoys, le président de la commission scolaire catholique de Toronto M. Gérard Godin, avec son épouse et plusieurs membres de l'Alliance Canadienne de Toronto, dont la présidente Mme Price et son mari le Dr Price.

En présentant son premier spectacle, le Petit Théâtre inaugure une longue série de représentations qui doivent le conduire un peu partout à travers l'Ontario. [...]

Le Petit Théâtre de Toronto doit son inspiration à un groupe de jeunes, dont le but est de donner à la population canadienne-française de Toronto et même de la province, l'occasion d'assister à des spectacles en français. Il a devant lui un avenir des plus prometteurs à en juger par l'enthousiasme qui a accueilli sa première présentation. [...] (BERTHE BRUNET, « Grand succès du *Mariage manqué* », dans *Le Bulletin* du 15 novembre 1956, p. 2.)

LE PETIT THEATRE

PRESENTE

AVEC DES ARTISTES DE LA SCENE ET DE LA RADIO DU QUEBEC

MOËL "Z" BELANGER MARTHE BACHELURET LESSARD GUY "K" LESSARD ALFRED "P" BELANGER HELENE PEREAU CAMIL "M" BELANGER

LE MARIAGE MANQUE

COMEDIE DRAMATIQUE EN QUATRE ACTES DE D. S. LEMOINE

SOUS-SOL DE L'EGLISE DU SACRE-COEUR
(angle Sherbourne-Carlton)

mardi, le 30 octobre - levée du rideau 8.27hres

PRIX D'ADMISSION \$1.00

Le théâtre français n'était pas seulement du ressort de la paroisse. En 1953, Mme Jeanne Bryan créa Les Tréteaux de Paris, groupe théâtral qui, pendant vingt et un ans, donnera des pièces françaises à Toronto. De nombreux paroissiens ont été spectateurs et certains d'entre eux acteurs.

Les Tréteaux de Paris

Les Tréteaux de Paris, c'était un groupe de gens qui voulaient faire du théâtre; le théâtre est une chose magnifique. Je suis tout à fait enthousiasmée du théâtre, parce que le théâtre c'est par essence le travail en commun. On ne peut pas faire du théâtre si l'on ne veut pas accepter une règle et la suivre. Au théâtre, tout le monde est tout et personne n'est rien; parce que, sans l'assistance de chacun dans sa sphère, grande ou petite, il n'y a pas de théâtre. Le bonhomme qui plante un clou est aussi utile que la grande actrice qui joue la grande scène. Nous en montions une, tous les ans, au mois de mars.

JEANNE BRYAN.

Répertoire des pièces jouées de 1954 à 1974

- 1954 : *Le Rendez-vous de Senlis*, Jean Anouilh
1955 : *Topaze*, Marcel Pagnol
1956 : *Antigone*, Jean Anouilh
1957 : *La Paix chez soi*, Courteline
La Cuisine des Anges, Albert Husson
1958 : *Bichon*, Jean de Letraz
1959 : *L'École des dupes*, André Roussin
Satire en trois et quatre mouvements, Robert Mallet
1960 : *Treize à table*, Marc-Gilbert Sauvajon
1961 : *Piège pour un homme seul*, Robert Thomas
1962 : *Un château en Suède*, Françoise Sagan
1963 : *Boeing-Boeing*, Marc Camoletti
1964 : *La Cantatrice chauve*, Ionesco
Huis clos, Jean-Paul Sartre
1965 : *Tchin-Tchin*, François Billeldoux

- 1966 : *Fleur de cactus*, Barillet et Grédy
1967 : *L'Été*, Romain Weingarten
1968 : *Les OEufs de l'autruche*, André Roussin
1969 : *Le Pain de ménage*, Jules Renard
L'Événement, Guy Foissy
1970 : *Quatre Pièces sur jardin*, Barillet et Grédy
1971 : *Tchao*, Marc-Gilbert Sauvajon
1972 : *Le Bal des voleurs*, Jean Anouilh
1973 : *Les Marquises de la fourchette*, Eugène Labiche
La Baby-Sitter, René de Obaldia
1974 : *Tata ou De l'éducation*, Jacques Borel

«Mon frère Alfred, pis M. Guy Lessard, les autres je m'en rappelle pas, ensemble y ont parti la Petite Chorale.»

ALBERT BÉLANGER.

Les Ceintures Fléchées

En septembre 1954, l'abbé Benoît Jobin devient le directeur musical de La Petite Chorale, qui prend le nom de Ceintures Fléchées et se produira pendant dix ans.

Les Ceintures Fléchées donnent, dans le sous-sol de l'église, deux concerts par an : un à Noël et un au printemps. Et, chaque fois, trois représentations. En plus, ils acceptent chaque année quatre ou cinq invitations : le festival Mariposa à Toronto, des concerts à Hamilton, à St. Catharines.

À partir de 1957, la chorale est invitée à inaugurer la journée musicale à l'Exposition nationale du Canada, au Band Shell. Fait intéressant à souligner, elle est la première à interpréter l'hymne *Ô Canada* dans les deux langues officielles du pays.

La chorale se compose d'une cinquantaine de membres de 18 ans et plus. Le costume des membres : jupe noire, chemisier blanc, ceinture fléchée pour les femmes; chemise blanche, pantalon noir, ceinture fléchée pour les hommes.

Concert des Ceintures Fléchées dans le sous-sol de l'église du Sacré-Cœur. « Mon frère Alfred, pis M. Guy Lessard, les autres je m'en rappelle pas, ensemble y ont parti la Petite Chorale. » (ALBERT BÉLANGER.)

La chorale est un lieu de rencontre pour les jeunes. Après les répétitions, les membres se retrouvent dans un petit restaurant voisin de l'église du Sacré-Cœur qui avait été très joliment baptisé Le Petit Jésus, parce que les jeunes nouveaux venus à Toronto s'y approvisionnaient en vaisselle et en ustensiles, avec la complicité bienveillante du patron. (D'après une entrevue avec l'abbé BENOÎT JOBIN.)

J'ai été dans la chorale pendant plusieurs années. On était bien proche d'une trentaine. Il y avait Roger Martineau, Jacques Angers, les filles à Rosaire Vachon; il y avait Albert Bélanger aussi; on était plusieurs, en tout cas. Quand je suis arrivé à la chorale, ça faisait déjà une secousse que ça marchait. Ils avaient besoin d'un violoneux; ça fait que c'est comme ça que je suis arrivé là. Ils ont fait un disque, mais mon nom n'est pas sur le disque, parce que, quand ils ont enregistré, moi je commençais, je n'avais pas assez de pratique pour être bon chanteur.

ANTOINE GIROUARD.



MARIELE ALLAIN	RICHARD LABONTÉ
LOUISE ALLARD	ALBERTINE LACROIX
JACQUES ANGERS	CLAUDE LACROIX
FRANÇOISE ASSELIN	MANUEL LACROIX
PATRICIA ASSELIN	PHILIPPE LACROIX
ÉRIK BARRINEAU	JEAN CLAUDE LANGUY
NICHÉLINE BLAUXIEU	VIAITEUR LAURIN
MONIQUE BLANCHARD	EVA LEBLANC
CAROLE BLANCHARD	LAURETTA LEBLANC
THELMA BOUCH	MARIE ELLEN LEDOUX
MICHEL BUSTIERES	FRANÇOISE LÉDUC
DIANE CAILLÉ	ANITA LESFARANCE
CLAUDETTE CARRIÈRE	GUY LESSARD
DIANE CARRIÈRE	ROGER MARTINEAU
EMILIE CARRIÈRE	JOELLE MICHARD
THOMAS CASCACHETTE	JEANRICHÉ MALINS
JACQUELINE CHARENTTE	MARY MICILLA
FRÈRE CHASSIN	OLGA MICILLA
DEISE CHÉRIEN	LISE MILLETTE
MARIE DANIS	ROBERT MILLETTE
MARCELLE DABTE	YVÈNE MORIN
TANIA DEMOYELLE	SUZANNE MORIN
DEISE DE VILLIERS	DIANA NOBLECK
TOLANDE DOUCETTE	MADELEINE PÉPIN
GÉRALDINE DUGAS	PIERRETTE POCARD
VERONIQUE ELMINGER	THÉRÈSE PUSON
JOAN EGAR	LOUISE RACHINE
LÉO FEA	DORNA RIBOUT
MICHELLE FORTIN	LUCILE ROBERGE
SHARON GAUDIT	ANDRÉ ROCHETTE
CELE GODOUOT	MARIE-ANTOINETTE ROSS
LUCILLE GIROUX	GILLES TREMBLAY
MICHEL GIROUX	FRANÇOISE VACHON (SOLO)
MADELEINE GODOIN	PAULINE VACHON
GÉRALD HÉBERT	JEANRICHÉ VARIÉUR
BARBARA HURLEY	MARCELLE VARIÉUR
PHILIPPA KIRKES	DEISE YARIEUR
ROBERT LABBÉ	MADELEINE VÉZINA
RAYMOND LABONTÉ	RACHEL VÉZINA

Les deux enfants sur la pochette sont Diane et Nicole, filles de Jacques Dussault. C'est avec la collaboration de ce dernier que le groupe a enregistré le disque « Joyeux Noël », en 1959.

Mes enfants ont fait partie de la chorale du père Jobin. On chantait surtout du folklore. Ils ont fait un disque de cantiques de Noël. Roger Martineau en faisait partie, et ma fille était une des premières dans la chorale.

ROSAIRE VACHON.

Les 78 voix enregistrées sur le disque.

Mes trois garçons, Marc, Pierre et Richard, ont chanté dans la chorale. Ce groupe a duré une dizaine d'années. Il faisait de petites soirées dans le temps de Noël. Je me rappelle, il y avait une sleigh sur la scène; un de mes garçons était avec Pauline Vachon. C'était une chorale où on avait beaucoup de plaisir à se rencontrer.

GERMAINE FORTIN-DESROCHERS.

Enregistrement du disque dans les studios RCA, à Toronto.



À la vieille église comme à la nouvelle, le perron a toujours été un lieu de rencontre. On s'y retrouve comme en famille. Beaucoup sont restés à Toronto parce qu'ils se sentaient chez eux dans la paroisse.

Y avait le perron. Les gens restaient là souvent après la messe. Pis y descendaient sur le trottoir, ben large, et pis le monde se rencontrait tout le long du trottoir. Le dimanche, c'était bien tranquille sur la rue King. Le monde passait plusieurs heures des fois à parler. Ils venaient de tous les coins de la ville. Ça nous donnait grand plaisir de s'asseoir et de parler. C'était comme une petite campagne, surtout le bas de la ville; on se rencontrait souvent.

GISÈLE PÉPIN.

Après la messe, c'était comme au Québec. Ça se rencontrait sur le perron de l'église, pis là ça parlait à l'un pis à l'autre. Le curé sortait aussi un peu sur le perron.

ANTOINE GIROUARD.

Ce qui frappait dans ce temps-là, comme dans toutes nos vieilles paroisses canadiennes-françaises du Québec et peut-être de l'Ontario, c'était le perron de l'église. On n'en finissait pas de rester là, de passer d'un groupe à l'autre.

ÉMILE DUBOIS.

La paroisse, c'était quasiment comme notre chez-nous, ça là; on se rencontrait là le dimanche. Ma femme, je l'ai rencontrée sur le perron de l'église, un dimanche. On s'est mis à parler.

DENIS RICHARD.

La paroisse, c'était bien important pour moi. Si j'avais habité dans une paroisse anglaise, je pense que je ne serais pas resté ici; je serais retourné. J'aurais pas toffé aussi longtemps que ça si je n'avais pas été parmi les Français.

ROSAIRE VACHON.

Je pense que, si mes parents n'avaient pas eu cette paroisse-là, ils ne seraient pas restés à Toronto. Vraiment, c'était la place.

ALICE LABONTÉ-DEROME.

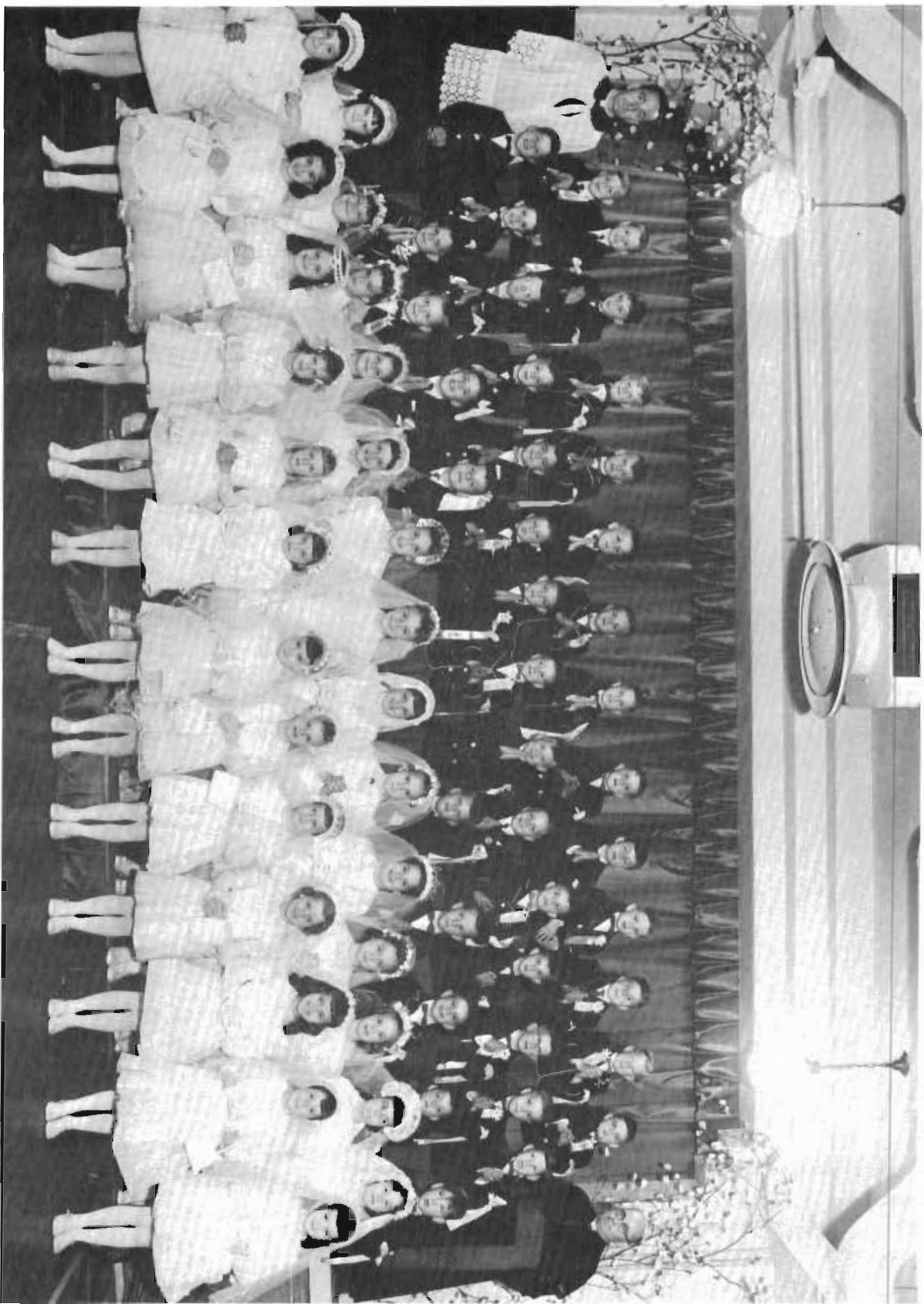
*L'église du Sacré-Cœur de Toronto.
« On se rencontrait à la porte de
l'église le dimanche. » (MARIE-
PAULE LAFONTAINE.)*



Les enfants avaient aussi droit au perron une fois par an, à l'occasion de leur première communion.



*Et s'il pleuvait? Ils allaient dans la grande salle de
récole du Sacré-Coeur de la rue Sherbourne.*



Le Comité sportif

par...

... ROLAND DOYON



Les « Maurice Richard » en herbe entourent la reine des sports Annette Poirier, accompagnée de ses quatre filles d'honneur : Mlles Pauline Surette, Micheline Desrochers, Myra Doyon, Raymonde Vachon (avril 1960).

AVANT LES ANNÉES 1956-1957, aucun sport ne se pratiquait à l'école du Sacré-Cœur. Il y avait bien une grande salle qui aurait pu servir à cette fin, mais elle avait été convertie en salles de classe. On s'en servait le soir pour des réunions, mais pas question de s'en servir durant la journée. Il y avait beaucoup de jeunes qui désiraient faire du sport, mais la paroisse n'avait aucun lien avec les autres organisations sportives. C'est alors que germa l'idée d'une organisation qui pourrait s'associer à d'autres pour que notre jeunesse puisse profiter des bienfaits de l'effort physique et de la compétition. Nous avons décidé d'ajouter aux sports la pratique de la langue française. Nous étions tellement sincères dans cette direction que le premier trophée pour le joueur le plus utile à son équipe fut décerné au gagnant d'un concours de français.

Un autre but de notre organisation était de faire con-

naître la présence de cette paroisse canadienne-française perdue dans l'immensité des paroisses catholiques de Toronto. Ce but fut atteint dans les années 60. Chaque paroisse catholique de Toronto connaissait ces équipes du Sacré-Cœur qui jouaient du hockey propre mais solide. Elles savaient, ces équipes anglaises, qu'avec les « Sacré-Cœur » il fallait combattre jusqu'à la fin.

Le Comité sportif de l'école du Sacré-Cœur a été fondé en 1957 grâce à l'initiative de M. René Babineau. Celui-ci travaillait dans un bureau voisin du bureau de M. Norman Ware, alors président de la Catholic Youth Organisation (CYO). Connaissant bien M. Ware, René n'eut aucune difficulté à faire accepter dans la ligue deux équipes de la paroisse du Sacré-Cœur. Nous avons l'approbation de l'abbé Jobin, alors vicaire dans cette paroisse.

Le premier comité était composé de MM. René Babineau, président; Roland Doyon, vice-président;

Arthur Desrochers, secrétaire; et Charles Liberty, trésorier. Les conseillers étaient MM. William Cahill et Mallais. Se sont joints à nous, plus tard, MM. Rosaire Vachon, Noël Cantin, Léon Charbonneau, Claude Joyal, Viateur Laurin et Firmin Nowlan.

LA PREMIÈRE ANNÉE, nous avons deux équipes : les Pee-Wees, qui portaient le nom de Fleur-de-Lys, et les Bantams, qui se nommaient les Acadiens. D'année en année, nous ajoutions une équipe à la ligue. En 1962, nous avons six équipes, allant des Atomes aux Midgets.

Pour couvrir les dépenses des équipes, plusieurs particuliers et organisations nous payaient les gilets et les équipements des gardiens de buts. Parmi nos bienfaiteurs, mentionnons le Club Richelieu, MM. Dempsey et Roger Arsenaault. Deux ans après la fondation du Comité, toutes les équipes portaient le même gilet, avec le nom Sacré-Cœur bien en évidence.

Pour boucler les dépenses, nous faisons des danses dans la salle des Chevaliers de Colomb. Notre première activité financière concernait une invitation faite à Yvon Durelle par notre président. Le boxeur devait livrer un combat le lundi soir aux Maple Leaf Gardens. Nous demandions un dollar aux gens pour venir voir et entendre Yvon le dimanche après-midi. Nous avons demandé à quelques élèves d'une école de danse de l'est de la ville de venir faire une belle réception à M. Durelle. Ces jeunes filles de 10 à 12 ans étaient plutôt limitées dans leur art. Elles dansaient une danse écossaise sur un air que l'on appelait *Irish Washer Woman* et en plus elles connaissaient assez bien le ballet.

Yvon devait arriver vers 2 heures. À 2 h 20, il n'était pas arrivé, et les gens s'impatientaient. Alors on demande aux danseuses de faire leur numéro. Elles font leur danse deux fois, quatre fois, et, à 3 heures, l'Acadien n'est pas encore arrivé. On décide alors d'aller directement à l'hôtel où logeait M. Durelle. On le trouve enfin vers 3 h 30 avec quelques amis engagés dans une partie de cartes. « Voyons, Yvon, tu es supposé être à la salle paroissiale où deux cents personnes t'attendent ! » « Pardonnez-moi, dit-il, j'avais oublié. » Enfin le boxeur arrive à la salle vers 4 heures, aux

grands applaudissements et aux cris joyeux de ses concitoyens, et à la bonne joie de nos danseuses qui avaient dû refaire leur numéro encore quelques fois. Le lendemain, Yvon Durelle se faisait battre par George Chuvalo, mais son passage parmi nous avait permis d'équiper le gardien de buts de l'« Acadien ».

Trois ans après la fondation du Comité des sports, M. Babineau était transféré à Montréal. On m'a alors élu pour le remplacer à la présidence. J'étais aussi instructeur de l'équipe Pee-Wee. Un jour, j'ai réalisé qu'il y avait dans mon équipe deux jeunes joueurs qui, par hasard, portaient des noms fameux dans la Ligue nationale de hockey. Ces noms étaient ceux de Maurice Richard et de Gordie Howe.



Le boxeur acadien Yvon Durelle signe des autographes à l'occasion d'une rencontre avec les paroissiens, en novembre 1959.

J'ai mentionné à Norman Ware que l'équipe du Sacré-Cœur gagnerait le championnat de sa division parce qu'elle avait ces deux joueurs. M. Ware, voyant la bonne publicité que ces deux noms donneraient à la CYO, s'empressa de contacter le *Globe and Mail*. Quelques jours plus tard, la photo des jeunes joueurs était en première page du journal. Même la télévision s'en mêla, car le grand Gordie Howe lui-même rencontrait les deux joueurs à l'intermission d'une partie disputée entre les Leafs et les Red Wings. Le poste de télé avait donné 25 \$ à chaque garçon pour être venu rencontrer Gordie Howe. Nos jeunes rêvaient déjà de jouer un jour dans la Ligue nationale de hockey.

Être instructeur pour ces équipes n'était pas de tout repos. Parce qu'elles étaient nouvelles dans la ligue, pas question de jouer à l'aréna St. Michael, car il fallait faire nos preuves. On nous envoyait aux quatre coins de la ville pour jouer sur les patinoires extérieures. En janvier et février, nos équipes jouaient sous des températures de 15 à 20 °F. Les patinoires de Kew Beach et de High Park étaient redoutées parce que les vents venant du lac Ontario s'y faisaient sentir dans toute leur force. Combien de doigts et d'orteils gelés ont causé l'abandon de la partie par des joueurs mal vêtus! Les patins s'enlevaient et les jeunes prenaient la direction du vestiaire bien chauffé. Mais, partie après partie, nous constatons les progrès, si bien qu'au début des années 60 plusieurs de nos équipes se sont rendues en finale de leur division. Enfin, en 1962, nous remportons le championnat de la ligue dans la division Minor Juvenile.

NOUS AVIONS aussi une patinoire réservée pour les pratiques au parc Alexandra, au coin de Bathurst et Dundas. Ces pratiques avaient lieu le samedi et duraient deux heures. Naturellement, les joueurs qui s'amélioraient le plus étaient ceux qui suivaient régulièrement ces pratiques. Bon nombre ne venaient pas et on pouvait les distinguer par leur jeu pathétique durant les parties régulières. Un de ceux qui ne venait jamais aux pratiques était David Welch. Il ne pouvait patiner deux pas sans tomber. Quand le compte était serré ou que nous tirions de l'arrière, l'instructeur

gardait David sur le banc. Si l'équipe menait par trois ou quatre buts, on l'envoyait dans la mêlée, mais pas pour longtemps, car l'adversaire savait profiter des bévues de notre équipe. On rappelait alors David sur le banc. Mais il était bon philosophe et aimait beaucoup la lecture. Sachant qu'il réchaufferait le banc, il avait toujours un livre qu'il emmenait avec lui dans la boîte des joueurs. Très érudit pour son âge, il lisait aussi bien Shakespeare que Molière. Plus tard, on pouvait le voir lire Hemingway et Arthur Miller. On dit que David patine très bien maintenant dans les cercles francophones de la ville de Toronto...

Le Comité sportif a toujours été bien dirigé; les membres se sont succédé et les présidents ont été élus pour leur intérêt dans la jeunesse et les sports. Se sont succédé à la présidence après moi : MM. Claude Joyal, Noël Cantin, Georges Lebreton et plusieurs autres.

Il ne faut pas oublier de mentionner le dévouement des épouses des instructeurs. Celles-ci se dévouaient autant près des patinoires que comme hôtesse dans les soirées de danse. Elles soignaient les joueurs blessés, félicitaient les vainqueurs dans la victoire et reconfortaient les perdants dans la défaite. Combien de sandwiches elles ont préparés et à combien d'appels téléphoniques elle ont dû répondre à toute heure du jour ou de la nuit! Encore une fois, merci, mesdames.

... RENÉ BABINEAU

COMME TRAVAILLEUR social avec les Catholic Family Services, j'étais voisin de la CYO. Il m'était alors facile de combler une lacune chez les jeunes de l'école du Sacré-Cœur et d'organiser, pour la saison 1958-1959, deux équipes de hockey.

Très tôt, j'ai compris que j'avais l'appui de tous les paroissiens. Avec Roland Doyon et l'aide financière des clubs Acadien et Fleur-de-Lys, nous entraînions chacun une équipe portant les chandails de ces clubs.

Le Comité sportif de la paroisse du Sacré-Cœur prend naissance et se développe sous ma présidence jusqu'à mon départ en 1961, pour continuer jusqu'à nos jours. Nous

organisations des danses et des soirées pour recueillir des fonds pour continuer l'œuvre entreprise.

Les trente années de son existence démontrent bien la nécessité et le bon fonctionnement du Comité sportif, ainsi que la coopération de tous les paroissiens. Puisse-t-il continuer à aider la jeunesse à devenir adulte.

... VIATEUR LAURIN

A MON ARRIVÉE à l'école du Sacré-Cœur comme professeur laïc, le Comité sportif existait depuis un an, habilement dirigé par des hommes d'un grand dévouement : René Babineau, Roland Doyon, Arthur Desrochers, Rosaire Vachon et Charles Liberty, souvent aidés de leurs épouses, parents, amis et voisins. Le but était d'organiser une grande variété de loisirs et d'excursions pour les jeunes de l'école; mais nous nous sommes rapidement limités presque exclusivement au hockey. Je me suis impliqué à tous les niveaux de l'organisme : recruter les jeunes joueurs, les inscrire par équipe selon leur âge dans la ligue diocésaine (CYO), conduire des sessions de pratique, organiser des tirages, des danses et des soirées de talent amateur pour recueillir des fonds. J'ai été tour à tour instructeur, gérant, chauffeur, secrétaire, trésorier et homme à tout faire.

Six ans plus tard, quand je reviens à la paroisse comme vicaire, le Comité sportif avait pris de l'ampleur, comptant sept ou huit équipes, certaines ayant même gagné des championnats. Cependant, à cause de son expansion, le Comité risquait de perdre ses liens avec la paroisse. Le curé Évain Marchand et moi-même étions d'accord qu'il devait demeurer bien identifié à la paroisse. J'ai donc travaillé très intimement avec Benoît Belley, qui venait d'accéder à la présidence. Nous avons tenté de nous donner des structures stables en rédigeant une constitution qui spécifiait bien clairement que le Comité sportif était un organisme qui devait opérer sous l'égide de la paroisse et que ses activités devaient être conduites en français, dans la mesure du possible. On fit place au sein du comité aux épouses et compagnes qui étaient d'une aide inestimable,



surtout lors des soirées de danse organisées pour ramasser des fonds. À cette époque, le Comité sportif connut un nouvel essor, trouvant les moyens d'organiser du hockey pour les hommes, du ballon-balai pour les femmes, et le jeu de ringuette pour les jeunes filles.

À mon départ, en 1971, j'étais convaincu que le Comité sportif était entre bonnes mains, établi sur des bases solides.

... RÉGIS GODBOUT

Les jeunes étaient fiers de faire partie de ces équipes. À plusieurs reprises, aux nouvelles sportives à la télévision française de Radio-Canada à Toronto, on montrait des photos des équipes. Ceci se passait à l'époque du commentateur sportif Winston McQuade, qui annonçait les résultats de toutes nos parties.

De gauche à droite, au fond : Ralph Guérard, Viateur Laurin (entraîneur), Réjean Lafontaine, Jean Vantour, Paul Chabot, Gérald Savoie; devant : Raymond Chiasson, Albert Liberty, Pierre Millette, René Villon, Léonard Gaudet.

De la grande visite!

Le frère André

À droite, le frère André, âgé de 83 ans, photographié à Toronto à l'automne de 1928 en compagnie de l'abbé Rodrigue Lussier, au moment où ils s'apprêtaient à partir pour les chutes Niagara. Forcé de prendre du repos de temps à autre, le frère André passait par Toronto et aimait se retirer au presbytère des paroisses Sainte-Jeanne-d'Arc et du Sacré-Cœur.



L'abbé Rodrigue Lussier nous a souvent parlé de lui. Le frère André était originaire de Saint-Grégoire, petit village situé à trois ou quatre milles d'Iberville. Après son ordination, en 1916, Rodrigue Lussier avait été nommé vicaire à Iberville. Là, il a rencontré des membres de la famille du frère André et il a probablement connu celui-ci aussi, car, à ce moment-là, Iberville englobait la campagne environnante (et je ne me souviens pas, d'ailleurs, si la paroisse Saint-Grégoire existait). C'est ainsi que s'explique le lien avec le frère André.

PIERRE-PAUL BEAUREGARD,
arrière-neveu de Rodrigue Lussier.

Jean Drapeau

Le Club Richelieu-Toronto avait organisé, les 23 et 24 juin 1956, deux journées de manifestations patriotiques à l'intention des Canadiens français de la ville. Le maire de Montréal était l'invité d'honneur de ces fêtes. Au cours d'un déjeuner civique

donné par le maire de Toronto Nathan Phillips, fait assez inusité, des religieuses ont pris place à la table du maire.

Le maire Phillips dit : « Vous allez rester à manger avec nous. » Les sœurs de répondre : « On ne peut pas; c'est contre les règles de la communauté. » Alors le maire Phillips téléphona lui-même à leur maison mère à Montréal : « Mother General, I am *maire* Phillips of Toronto, maybe you will not believe me, but to make sure, I give you *maire* Drapeau. » « Mère générale, je suis le maire Drapeau, est-ce que vous reconnaissez ma voix? Nous sommes à Toronto avec les Canadiens français. Nous avons deux religieuses, il est midi, et on voudrait qu'elles mangent avec nous. Elles ne peuvent pas, car ça prend votre permission. » Après quelque temps, la mère a dit oui. Tout le monde s'est mis à applaudir alors qu'elle était au bout de la ligne. Et elles ont mangé avec nous.

CHARLES-E. ARSENAULT.

De gauche à droite : M. Jean Drapeau, maire de Montréal; sœurs Sainte-Marie-Félicien et Sainte-Marie-Edgar, deux des quatre religieuses invitées au déjeuner civique; M. Nathan Phillips, maire de Toronto.





*L'arrivée des cardinaux
McGuigan et Léger à l'école du
Sacré-Cœur. Le curé Lamarche et
Roger Bertrand, un élève, les
accueillent (1953).*

Le cardinal Paul-Émile Léger

Le cardinal Léger a visité l'école du Sacré-Cœur. Il nous a parlé pendant une heure. Il a très bien parlé, comme il le faisait toujours, d'ailleurs.

ÉVAIN MARCHAND.

Ceci restera gravé dans la mémoire de tous les élèves de l'école du Sacré-Cœur. Les religieuses avaient su en faire un vrai jour de

fête, couronné par un beau congé donné par Son Éminence le cardinal Paul-Émile Léger. (Procès-verbal du Cercle familial scolaire, décembre 1953.)

Le cardinal était venu dans l'église. J'étais placée dans le quatrième banc en avant. J'étais contente de voir de près le cardinal Léger.

GERMAINE LÉVESQUE.

L'ambassadeur de France au Canada

M. Francisque Guay, ambassadeur de France au Canada (18 avril 1948 - 5 novembre 1949) et Madame, à l'occasion de leur visite à l'école du Sacré-Cœur, en 1949. Les entourent, de gauche à droite, Mariel O'Neill, Edna Bourdon, Louise Racine, Carol Delorme et Richard Labonté.



La Caisse populaire Lamarche

par MAURICE FILION

EN 1963, l'abbé Alphonse Bélanger, curé de la paroisse, annonce du haut de la chaire qu'il y aura une assemblée à la salle paroissiale après la grand-messe et que tout le monde était invité à y assister. Le but de cette rencontre était de savoir si les paroissiens seraient intéressés à la fondation d'une caisse populaire. Plusieurs personnes ont assisté à cette assemblée et, plus tard, vingt-cinq personnes se sont présentées aux cours requis et nécessaires à la fondation de la Caisse. J'ai répondu à l'appel et j'ai fait partie du comité d'administration pendant dix-sept ans, du début jusqu'à un an avant sa disparition.

Le 28 mai 1963, nous avons obtenu la charte de la Caisse populaire. Ce fut un jour rempli d'espoir, non seulement du côté financier, mais sur le plan linguistique aussi. La Caisse nous aidait à sauvegarder la langue, parce que tout se faisait en français. Nous avions aussi les services de chèques en français, ce qui aidait à conserver et propager le français, le rendre plus visible et le faire apprécier davantage. D'une année à l'autre, l'actif de la Caisse n'a cessé d'augmenter. Le 31 octobre 1978, il atteignait 1 208 893 \$. Il faut noter ici le dévouement du gérant, M. Robert Renaud, et de son père, M. Jules Renaud, qui était un vrai financier, toujours prêt à rendre service à qui que ce soit.

À Toronto, nous avons une clientèle mobile. Plusieurs de nos membres venaient de l'extérieur, j'oserais dire même de toutes les provinces du Canada. La plupart de ceux qui venaient du Québec venaient pour apprendre l'anglais. Parfois, ils demeuraient ici, mais, souvent, lorsqu'ils croyaient en avoir assez pour se débrouiller, ils s'en retournaient ou encore ils allaient au nord de la ville en se rapprochant de la campagne. Toutes ces choses ne pouvaient pas aider à un progrès rapide de la Caisse. Mais, peu à peu, avec le temps, la publicité se faisait de bouche à oreille par ceux qui avaient l'occasion de bénéficier des services et des bienfaits de notre Caisse populaire.

Chacun mettait de l'argent dans la Caisse. On avait un petit livre pareil comme à la banque. C'était ouvert à tous les dimanches matins, et M. Renaud était toujours là pour nous aider.


GERMAINE LÉVESQUE.

Mon numéro était le 9, le numéro de mon livre à la Caisse populaire. On a commencé par mettre une piastre, deux piastres, trois piastres. Ça a commencé comme ça, au sous-sol de l'église, et puis le chiffre d'affaires a monté. C'était tous des francophones. Le monde après les messes allaient à la Caisse populaire : emprunter, faire des paiements, déposer, changer leurs chèques.

DENIS RICHARD.

La Fédération des femmes canadiennes-françaises de Toronto

Fondée à Ottawa en 1914 par Mme Paul-Eugène Marchand et un groupe de collaboratrices d'Ottawa et de Hull, la Fédération des femmes canadiennes-françaises est une association nationale qui se caractérise par trois dimensions : sociale, culturelle et religieuse. Au début, elle s'applique à venir en aide aux soldats et à leurs familles. Par la suite, elle multiplie ses activités pour la cause française et diverses œuvres de charité. La section de Toronto est fondée en 1956 par Mme Benjamin Michaud, qui a fondé aussi les sections de Windsor, Paincourt, Oshawa, St. Joachim et Kingston.

La Caisse Populaire Lamarche de Toronto Limitée	
NO.	377, RUE SHERBOURNE, TORONTO M4X 1K4 FOLIO19.....
PAYÉ : 3	
L'ORDRE DE \$ OOLLARS 100
	LA FÉDÉRATION DES CAISSES POPULAIRES DE L'ONTARIO LIMITÉE
⑆005⑆⑆⑆829⑆	

Le but de la FFCF vise à augmenter le prestige de la femme de chez nous, en travaillant du côté éducationnel, religieux et charitable chez nos gens. À Toronto, nous sommes 67 membres, et nous sommes très actives dans la paroisse. (Extrait d'une entrevue donnée par Mme BENJAMIN MICHAUD à Radio-Canada, en octobre 1964.)

J'ai été dans la Fédération des femmes canadiennes-françaises pendant vingt-huit ans. J'ai été présidente pas très longtemps. J'ai remplacé Pauline Paradis.

Dans les premières années, on travaillait pour les pauvres; quand les femmes attendaient un bébé et qu'elles n'avaient pas d'argent pour acheter des layettes, on en faisait et puis on allait les leur porter. J'étais parmi celles qui les livraient.

On travaillait aussi beaucoup pour la paroisse, surtout le presbytère; on n'était pas une paroisse riche.

À la Fédération, on faisait des parties pour Noël. On avait un père Noël; c'était toujours Mlle Langlois. Elle faisait le père Noël pour les enfants. C'était une femme très, très comique et très fine.

On faisait aussi beaucoup de voyages ou de pèlerinages, mais maintenant les femmes sont plus éloignées; on peut pas faire comme on faisait avant.

GRACE ARSENAULT-LANDRY.

Je suis rentrée dans la FFCF quand Mme Michaud était présidente. On aidait beaucoup les familles de la paroisse : les enfants, à l'occasion de leur première communion; les pauvres, pour qui on préparait des paniers de Noël. Toutes nos réunions étaient au sous-sol de l'église.

GERMAINE FORTIN-DESROCHERS.

Groupe de membres de la Fédération des femmes canadiennes-françaises, réunies dans le sous-sol de l'église du Sacré-Cœur, en 1963.



Chers paroissiens,

L'OCCASION du centenaire de la paroisse du Sacré-Cœur mérite d'être célébrée. Une paroisse est fondée avant tout pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. En un mot, c'est le bien spirituel qui est le but de toute fonction dans l'Église. Il me semble que ce but a été réalisé par le curé fondateur, le père Philippe Lamarche, et par les autres prêtres, curés et vicaires qui l'ont suivi.

En 1962, après la mort de Mgr Édouard Lamarche, prélat domestique, notre archevêque, Mgr Pocock m'a fait venir à son bureau pour me demander si j'irais remplacer Mgr Lamarche comme curé. Naturellement je lui ai dit « oui », sachant qu'on ne se trompe pas en obéissant à son supérieur. Je savais que ce serait un gros changement pour moi. Pourquoi? Parce que j'avais passé vingt-neuf ans dans l'enseignement au séminaire. Il est vrai que j'avais fait un peu de ministère pendant les vacances, mais se lancer uniquement dans le ministère paroissial serait un défi. Mais j'étais bien content parce qu'on est prêtre pour faire connaître et aimer le Bon Dieu. Alors, je me suis installé et, avec l'aide du vicaire Benoît Jobin, je me suis mis à travailler. Grâce aux labeurs des deux pères Lamarche, je me suis aperçu immédiatement que vous aviez une belle église, bien solide, bien ornée, et un beau presbytère.

La première grosse décision que j'avais à prendre c'était quoi faire avec l'orgue. En ce temps-là, Mlle Brahy, l'organiste, est venue me dire que l'orgue était fini; il fallait le remplacer. Elle m'a conté l'histoire de l'orgue — que ça venait de la famille Eaton, et ainsi de suite. Toujours, avec la bonne volonté des paroissiens, on a réussi à remplacer ce vieil orgue avec un neuf d'une compagnie d'Acton, en Ontario. Si je ne me trompe pas, c'est celui qu'on entend dans l'église jusqu'à ce jour.

La question de l'orgue terminée, j'en avais une autre à régler. C'était celle des quêteux et des pauvres. Je ne saurais compter le nombre de gens qui venaient à la porte du presbytère demandant de l'aide. Puis il y avait des familles pauvres qui avaient besoin de quoi manger, des dettes à payer, etc. Quoi faire pour répondre à tous ces appels? La réponse était d'établir la société Saint-Vincent-de-Paul. Pendant les

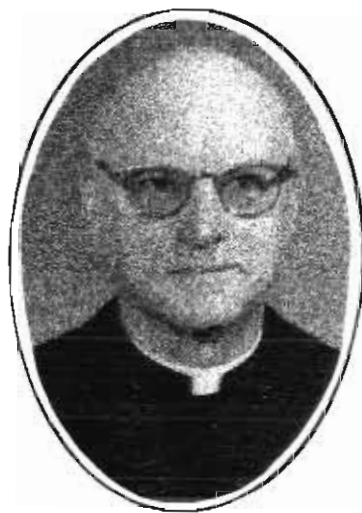
années que j'étais au Sacré-Cœur, quel beau travail ont fait ces hommes de la Saint-Vincent-de-Paul! On avait une assemblée une fois par semaine : prières, lecture spirituelle, rapports, visites à faire durant la semaine à venir. Oui, ces hommes ont travaillé fidèlement à toutes les semaines de l'année. Je tiens à les remercier encore du service qu'ils m'ont rendu et aux pauvres et au Bon Dieu. On voyait chez eux un esprit de sacrifice et de grande charité qui m'a beaucoup édifié.

QUELQUE chose qui m'a frappé au Sacré-Cœur, c'était le grand nombre de mariages et baptêmes. Puisque j'étais originaire d'une petite paroisse, les mariages et les baptêmes étaient rares. Tout d'un coup, je me suis trouvé dans un centre où les mariages et les baptêmes étaient bien nombreux. Et cela voulait dire beaucoup d'instruction. Alors, presque tous les soirs, je passais une ou deux heures au bureau à faire des instructions. Pendant que j'y pense, c'était à la paroisse du Sacré-Cœur que j'ai eu, une fois, une série d'instructions, la plus difficile à faire de ma vie de prêtre. Un jour, une demoiselle s'est présentée au presbytère avec un jeune homme; lui catholique, elle non catholique. Elle voulait se convertir : donc des instructions. Mais il y avait un gros problème. Elle était finlandaise et ne parlait ni français ni anglais. Je ne connaissais aucun prêtre qui parlait finnois à qui je pouvais m'adresser. Heureusement elle avait un dictionnaire finnois-anglais. Alors, imaginez donc faire toutes ces instructions avec un dictionnaire. Ça a pris du temps, mais on a réussi.

Voici donc quelques mémoires de mes années passées au Sacré-Cœur. Des années que j'ai bien aimées, où j'ai travaillé avec des gens fidèles et dévots, avec les enfants, les religieuses et professeurs à l'école. Un grand nombre de paroissiens étaient du Nouveau-Brunswick. Donc, j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec les gens de cette province.

Que le Bon Dieu bénisse en abondance la paroisse du Sacré-Cœur à l'occasion de son centenaire et durant les années à venir.

ALPHONSE BÉLANGER.



Troisième partie

Les hommes voient ce qui leur saute aux yeux, mais le Seigneur voit le cœur.
1 Samuel, 16, 7.

*Je me demande bien ce qu'ils seraient devenus
Eux, les premiers, les tout premiers
Arrivés du Québec, venant ici à Toronto
Pour s'embaucher comme travailleurs dans le curé
Loin des leurs, perdus dans une grande ville
Ne parlant pas ou très peu l'anglais*

*Je me demande bien ce qui leur serait arrivé
Sans le père Lamarche, accouru à leur appel
Pour les guider, les conseiller, les visiter
Et leur donner de vivre leur foi au fil du quotidien*

*Très vite, il leur fait une paroisse, une église,
une école
Les sacrifices ne leur font pas peur
Sous la férule sévère de leur curé
Les hommes s'entraînent sous la bannière du Sacré-Cœur
Les femmes sous celle de la bonne sainte Anne
La population de la paroisse s'accroît*

*Le père Lamarche visite ses ouailles sur son vieux
vélo usé
Il s'épuise à la tâche et meurt en 1924
Son neveu et successeur marchera dans sa foulée
En 1936, l'église de la rue King déménage rue Carlton
Après la seconde guerre, les francophones arrivent
du nord
De la Gaspésie, les Acadiens des Maritimes
L'église est bientôt trop petite. Deux ailes seront
ajoutées
La paroisse est en plein essor
Pour la seule année 1956 on comptera
303 baptêmes et 122 mariages
Les clubs sociaux s'organisent
Une caisse populaire, les Enfants de Marie, les écoles
Le Club Funicelle (Spark Plug), le club social
Sacré-Cœur
La Fédération des femmes canadiennes françaises
Le Club des Acadiens, qui connut ses beaux jours
en 1955*

*Et puis Saint-Louis-de-France voit le jour
En 1962, les paroissiens pleurent leur bien-aimé curé
Ses successeurs relèvent le flambeau
Les jeunes ne sont pas oubliés, scouts, jeannettes,
guides
Les aînés vont de l'avant avec l'Âge d'or, l'Œil
Jémmin
L'Albanca Acadienne fête ses plus belles familles
Le mouvement Pro Vie, les Chevaliers de Colomb, les
Filles d'Isabelle
Se donnent la main pour prêcher le respect de la vie
humaine
Je me demande bien ce qui leur serait arrivé, sans*

L'ÈRE CONTEMPORAINE (1967-1987)

Texte de commande écrit par ANNE ROBICHAUD pour le Centenaire.

Le vécu des vingt dernières années

La révolution culturelle des années 60 entraîne une prise de conscience collective chez les paroissiens du Sacré-Cœur. On se donne de nouveaux leaders; les activités religieuses, culturelles ou sportives se multiplient rapidement et regroupent la population francophone. Ces efforts, autrefois réservés à la paroisse, contribuent à l'épanouissement du fait français à Toronto. Une page nouvelle, pleine de promesses, s'ouvre devant nous.

Le P'tit Bonheur

par CLAUDETTE ROY-GOBEIL

LES DÉBUTS du Théâtre du P'tit Bonheur ont été très modestes ou peut-être accidentels. Quand j'étais présidente de la Fédération des femmes canadiennes-françaises, section de Toronto, l'organisme national nous avait demandé d'organiser une activité à l'occasion des fêtes de la Confédération. Nous nous sommes entendus pour présenter une pièce de théâtre. Comme personne n'avait d'expérience et que, personnellement, je connaissais la pièce de théâtre de Félix Leclerc *Le P'tit Bonheur*, composée de différentes saynètes, j'ai cru que c'était peut-être ce que nous avions de mieux à faire avec nos gens. Je me suis mise en rapport avec Félix Leclerc. Nous lui avons demandé les droits d'auteur et il nous les a accordés de grand cœur. Il fallait maintenant trouver un metteur en scène, une personne qui avait déjà vécu cette expérience de monter un spectacle, et c'est Guy Lessard qui a accepté de travailler avec nous.

La distribution comprenait des hommes et des femmes.

Les rôles féminins étaient tenus par des membres de la FFCF, et nous avons dû aller à l'extérieur pour trouver des hommes.

Nous avons donné quatre représentations au sous-sol de l'église du Sacré-Cœur et nous avons reçu une invitation d'aller présenter ce spectacle à Oshawa, où il a été très apprécié.

À ma grande surprise, je reçois un jour un appel du professeur Rathé, de l'Université York, me disant qu'il avait été très surpris et très heureux de cette production, qu'il trouvait que nous avions du potentiel et que, si je voulais poursuivre l'expérience, il était prêt à nous aider, même à nous aider à défrayer un metteur en scène ou un professeur de l'extérieur, un professionnel du théâtre.

Ceci m'a drôlement mise en confiance et stimulée. Je me suis rendue à la Commission scolaire de Toronto, et nous avons obtenu les services d'un professeur d'art dramatique. Ce qui nous était très drôle, c'est que cette personne, qui avait une certaine connaissance du français, était anglophone; je l'aidais à traduire ses textes, et voilà débutés les premiers cours d'art dramatique au sous-sol de l'église du Sacré-Cœur. Entre 25 et 30 personnes se sont inscrites au cours; donc il y avait déjà de l'intérêt. Nous avons présenté un second spectacle, et il y a toujours eu une présentation annuelle à Toronto.

Un jour nous avons reçu une subvention assez généreuse du Secrétariat d'État, ce qui nous a permis de nous acheter des équipements essentiels et de nous trouver un local permanent; ainsi, du théâtre amateur qu'était la troupe du P'tit Bonheur, nous sommes passés à l'échelle professionnelle.

Vous allez peut-être vous demander pourquoi on a baptisé la troupe Le Théâtre du P'tit Bonheur? C'est bien simple: c'était notre première pièce, et les gens d'Oshawa avaient

annoncé dans le bulletin paroissial que nous étions la troupe du Théâtre du P'tit Bonheur. Nous avons trouvé que ça sonnait bien; alors, un jour, l'avocat Jean Brassard nous a aidés à obtenir une charte fédérale sous le nom de Théâtre du P'tit Bonheur.

Et voilà, en bref, l'histoire du P'tit Bonheur.

Saint-Louis-de-France

LA PAROISSE Saint-Louis-de-France a débuté en 1967. J'habitais à North York. À plusieurs reprises, j'ai pensé fonder une paroisse française à Don Mills; on en parlait souvent. Puis certaines gens sont venues me voir et m'en ont parlé sérieusement. J'ai donc pris l'initiative de créer un comité chargé de recenser les personnes intéressées par la fondation d'une nouvelle paroisse et d'en étudier les possibilités. On a eu les données statistiques : il y avait de trois à quatre cents familles. Certaines familles venaient d'arriver à Don Mills, d'autres y habitaient depuis longtemps. Tous ces gens préféreraient aller dans des églises catholiques anglaises plutôt qu'aller au Sacré-Cœur pour des raisons de commodité, le Sacré-Cœur étant très éloigné de Don Mills.

Alors on s'est décidés : il y avait André Coderre, Mme Landry, qui avait travaillé au recensement, Jean-Maurice Leblanc, Mme Chalmer, etc. On a fait une réunion à mon bureau et on a décidé qu'un groupe de quatre ou cinq personnes irait rencontrer l'archevêque de Toronto.

Il a écouté très sérieusement notre présentation et nous a ensuite posé des questions. Il s'est senti bien intéressé, mais il nous a répondu qu'il n'avait pas de prêtre pour s'occuper d'une nouvelle paroisse.

Nous sommes revenus à l'école Sainte-Madeleine, nous avons tenu une petite réunion, et nous avons alors décidé que deux autres personnes et moi en parleraient au père Jobin. On inviterait le père Jobin à déjeuner sans lui dire



pourquoi, et moi, je lui parlerais.

Je téléphone donc au père Jobin et l'invite pour un lunch. Il a été très surpris, car on ne s'était pas vu ni parlé depuis bien longtemps. Le père Jobin était bien curieux de savoir la raison d'une telle invitation. J'ai dit : « Bon, père Jobin, comment aimeriez-vous prendre une paroisse de langue française? » Le père Jobin, étonné, me dit : « Quoi? Penses-tu que je pourrais? » Il y a pensé un bout de temps, puis, à la fin du lunch, il a accepté. Ça m'a surpris. Je n'en revenais pas. Immédiatement après le lunch, on rédigeait la lettre et on l'envoyait à l'archevêque. Au début d'avril, on recevait une réponse. Mgr Pocock avait finalement convaincu l'abbé Jobin de prendre la direction de Saint-Louis-de-France, et il acceptait volontiers notre requête.

La première messe de la paroisse Saint-Louis-de-France a été célébrée dans le gymnase de l'école Sainte-Madeleine, en mai 1967. Les gens n'étaient pas tellement contents de l'endroit. Alors on s'est mis à la recherche d'une église. Pendant deux ans à peu près, l'église Parkwood United Church, située près de l'école Sainte-Madeleine, nous a offert l'hospitalité. On avait certaines activités à Sainte-Madeleine, entre autres les activités sociales, mais on avait nos services religieux à l'église Parkwood United Church.

Le Théâtre du P'tit Bonheur, troupe de théâtre amateur regroupant des Canadiens d'expression française de Toronto, lors d'une représentation de la pièce « Le P'tit Bonheur », de Félix Leclerc. De gauche à droite : Mme Cécile Michaud (la belle-mère), Mme Carmen Brassard (l'épouse), M. Guy Lessard (le mari) et Mme Lyette Couillard (la gardienne). La pièce était organisée sous les auspices de la Fédération des femmes canadiennes-françaises de Toronto.

EN 1969, je passais souvent sur Don Mills Road pour aller à mon travail (qui était au coin de Don Mills Road et de l'avenue Eglinton) et je voyais une synagogue. Je me disais souvent : « Ah! si on avait donc quelque chose comme ça! » Un bon matin, je passe par là et j'aperçois une pancarte « FOR SALE ». J'en revenais pas. En arrivant au bureau, je téléphone au père Jobin et je lui dis : « Veux-tu acheter une église? La synagogue sur Don Mills est à vendre! Il faut aller acheter ça immédiatement! »

Le père Jobin et une bonne partie des gars la connaissaient, cette synagogue. Je savais bien aussi que ce n'était pas tout le monde qui courait pour acheter des églises. À partir de ce moment-là, on a fait les démarches pour acheter la synagogue. Un mois ou deux après, on est entré dans l'église. On a fait un bon ménage, et Mgr Pocock est venu bénir notre nouvelle église au mois d'octobre 1970.

GASTON BEAULIEU.

Évain Marchand, innovateur

EN 1957, il y avait des foules à l'église, mais, quand je suis revenu dix ans plus tard, les foules étaient disparues. Il y avait eu la révolution tranquille. Je suis arrivé en 68. C'était une autre paroisse. Quand je suis arrivé, je trouvais que la salle paroissiale était vide; rien ne se faisait dans la salle. Alors je me suis dit : « C'est dommage; pourquoi on n'aurait pas des organisations pour noyauter les gens encore? » Alors lentement, tous les samedis, on a organisé quelque chose. C'était des danses, pour que ça bouge un peu! Ensuite, j'ai commencé les louveteaux et les scouts, de peine et de misère. M. Jean-Pierre Duplantie était mon bras droit là-dedans. Moi, j'étais l'aumônier, et lui, le chef des scouts. J'avais beaucoup d'admiration pour cet homme-là. Il y avait aussi deux organisations de dames, la Fédération des

femmes canadiennes-françaises et la Congrégation des Dames de Sainte-Anne. J'ai regroupé les deux fédérations en une seule; on a fait un peu de brouhaha, mais on a réussi. Et tout cela se passait dans la salle paroissiale, qui était devenue le centre culturel et des loisirs.

Ensuite, l'abbé Desroches est arrivé. Il a vraiment été l'inspirateur du mouvement des aînés. Il y a eu aussi un groupe féminin qui s'est formé avec Micheline Godbout. On y faisait de l'artisanat. Plus tard, le groupe s'est appelé l'Éveil féminin. Avec Mme Lantaigne, nous avons commencé le Centre des Pionniers. Elle se servait de mon bureau, une fois par semaine, et faisait des appels.

Souvent, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, on avait des pique-niques dans les différents parcs de la ville. On avait la célébration de la messe à l'extérieur sous les arbres, et plusieurs familles y venaient. L'abbé Desroches a aussi réuni un groupe de jeunes, à part du Club du Sacré-Cœur. C'était une petite chorale. On a commencé à avoir le chant des messes avec accompagnement à la guitare : on pensait qu'on était pour sauver l'église avec ça! Au début, pendant six mois, ça a bien marché; on a cru qu'on allait revitaliser l'église. L'abbé Desroches jouait du banjo et de la guitare; il avait une belle voix. On a même monté le piano qui était dans la salle paroissiale. Au commencement, c'était beau, mais les gens en ont eu assez : ils aimaient mieux l'orgue.

Radio-Canada est arrivé en 64. Ça a vraiment été un atout. J'étais à Perkinsfield. Quand je suis arrivé à Toronto, en 68, on a emboîté le pas, on a cherché à coopérer le plus possible avec MM. Saint-Cyr et Forestier.

L'école du Sacré-Cœur, c'était plein! Il y avait de cinq à six cents élèves. Ils habitaient autour de l'école parce que les parents avaient choisi le centre-ville : c'était meilleur marché, près de l'église et des usines. Peu d'élèves venaient de l'extérieur.

En 1952, il y avait deux classes sociales dans la paroisse, et la classe aisée était peu nombreuse; mais, en 68, un bon nombre de ces gens étaient partis, et ceux qui venaient à la paroisse appartenaient surtout à la classe ouvrière. Il y avait aussi beaucoup d'Acadiens. Suite à Vatican II et à la révolution tranquille, de plus en plus de personnes, sur-

tout de la classe instruite, ne fréquentaient plus l'église. C'était bien vu d'être contre quelque chose : le gouvernement, l'église, tout. On a souffert de ces changements ici à Toronto. Même si beaucoup sont restés fidèles à la paroisse, il y avait de moins en moins de gens à l'église. Les revenus diminuaient, si bien que j'ai dû renvoyer un vicaire en 1974. Alors, l'abbé Desroches a quitté.

Ensuite, il y a eu un éclatement. On a commencé à ouvrir des écoles pour les francophones dans le nord de la ville. Les gens se regroupaient autour de l'école plutôt que de l'église. Certaines gens du moins.

J'ai établi une tradition intéressante au Sacré-Coeur : c'est le café après les messes dans la salle paroissiale. Au début, ça n'allait pas tellement bien, mais, après un certain temps, tout le monde descendait. En 1976, j'ai pris une année sabbatique et je suis allé étudier à l'Université de Montréal. Une fois, j'étais un peu déprimé et j'en parlais à un confrère : « Franchement, je lui disais, mon église s'est vidée, mais j'ai rempli la salle paroissiale. » Il me répondit : « Diable ! Tu as beaucoup accompli. Tu as regroupé les Canadiens français. » J'ai compris alors que l'église était aussi bien en bas qu'en haut et, finalement, c'est cette rencontre de Canadiens français qui est importante. (Extrait d'une entrevue avec ÉVAIN MARCHAND.)

Dès le début des années 50, l'idée naît d'implanter le scoutisme dans la paroisse. Mme Frank Dempsey, à l'occasion de la réunion mensuelle du Cercle familial scolaire en octobre 1952, suggère l'organisation d'un tel mouvement pour les jeunes. Cette idée sera rediscutée à plusieurs reprises, mais ne prendra forme qu'au milieu des années 60.

Un bon dimanche soir, dans le sous-sol de l'église, M. Duplantie, l'abbé Marchand et moi, on a parti un mouvement de scouts. J' pense qu'on était juste trois.

ALBERT BÉLANGER.



Le scoutisme

Albert Bélanger est un des premiers parents à faire partie du mouvement. Le scoutisme à Toronto avait commencé un an avant moi, dans les années 68, par les fondateurs officiels Jean-Pierre et Andrée Duplantie, qui habitent maintenant Montréal.

Moi, j'avais été chez les scouts au Nouveau-Brunswick, avant d'arriver à Toronto en 1969. J'ai commencé par être animateur des louveteaux, ensuite j'ai été chef de troupe au Sacré-Coeur pendant deux ans. Puis j'ai déménagé dans le nord-est de Toronto, où j'ai fondé, avec ma femme Ginette, un groupe de scouts à l'école Saint-Jean-de-Lalande.

À Toronto, il y avait seulement The Boy Scouts of Canada (Toronto Region), un des plus gros districts, au Canada, de scouts anglophones. Ici, à Toronto, il n'y avait pas de scouts français. Ça a été essayé plusieurs fois dans le passé à Burlington ou ailleurs. Cela n'avait pas pu marcher parce que, dans ce temps-là, la division était faite par diocèse, et maintenant c'est par district. Jusqu'en 1981, on faisait partie du district d'Ottawa,

« Ça, c'est les scouts, avec l'abbé Marchand disant la messe. On allait sur la ferme de Rosaire Caron pour faire du camping et nos rencontres. » (ALBERT BÉLANGER.)

secteur Toronto; on avait alors des unités françaises rattachées à un district qui pouvait nous donner des services. C'était un peu compliqué parce qu'il fallait aller à Ottawa pour prendre des cours de formation ou pour rencontrer les chefs. On était une petite équipe : les Gélinau, nous, Roland Gagnon (un des pionniers). Il fallait courir à Ottawa pour aller chercher ce qu'il nous fallait, revenir ici avec tout l'enthousiasme qu'on recevait à Ottawa, le transmettre aux jeunes et aux parents.

En 1981, on a fait un pas en avant. On s'est détaché d'Ottawa et on a formé notre propre district à Toronto. Maintenant, on relève directement de la Fédération provinciale. On donne nos cours de formation; on est le plus jeune district de l'Association des scouts du Canada. Notre district est francophone. Le noyau a commencé au Sacré-Cœur, il y a dix-huit ans. De là, on a créé Saint-Louis-de-France, Saint-Jean-de-Lalande, Mississauga, ensuite Georgetown (qui est tombé maintenant, faute de bénévolat, mais qu'on veut relever). On a Brampton, Burlington (qui eux étaient des scouts anglais et qui ont transféré au scoutisme en français), St. Catharines, Welland (la même chose). À Toronto, le district, avec ses animateurs, regroupe entre deux cents et trois cents francophones. Quand j'ai commencé, on était 24.

CLAUDE RENO D'AIGLE.

La Chasse-Galerie

par MICHELINE SAINT-CYR

LA CHASSE-GALERIE de Toronto a fait couler beaucoup d'encre. Elle a eu également plusieurs définitions et est restée dans le souvenir des uns et des autres à l'image des services et des besoins auxquels elle répondait.

La Chasse-Galerie est née en 1968... Elle est née dans le cœur de trois femmes : Hélène Pilotte, Guylaine Brassard et Micheline Saint-Cyr. Trois femmes surtout concernées par les jeunes. « Comment ces jeunes pourront-ils s'identifier un jour comme des francophones s'ils ne peuvent se rattacher à aucune valeur qui leur soit propre? » Une question sans

réponse, angoissante, à laquelle elles s'efforcèrent de remédier. La Chasse-Galerie ne devint officiellement la Chasse-Galerie qu'en 1970 et elle ne devait plus être uniquement l'apanage des mères de famille. Un fait demeure, c'est la nécessité et les demandes toujours urgentes qui ont fait de cet organisme ce qu'il fut. Et ce sont les femmes qui, pendant dix ans, en ont assuré la permanence.

Sur son certificat de membre-coordonnateur, on pouvait lire : « La Chasse-Galerie, c'est, à Toronto, le Canada français. Un esprit, une langue, une culture, des services. À tous, un accueil. »

C'est cette dimension de l'accueil, partie intégrante du quotidien et du vécu de la Chasse-Galerie, qui est devenue une réalité à la paroisse du Sacré-Cœur.

La paroisse et la Chasse-Galerie étaient toutes les deux débordées par les nouveaux venus et les voyageurs, jeunes et vieux, qui venaient à la découverte de Toronto et des nouveautés et libertés qu'ils croyaient y trouver. Cela nécessitait d'abord d'apprendre à communiquer en anglais. L'ignorance de la langue était un obstacle majeur et faisait du service d'accueil un élément de plus en plus nécessaire et indispensable. C'était le lien essentiel entre les services existant à Toronto, afin de pouvoir s'y installer, vivre, travailler et se faire soigner. S'intégrer également à la communauté, à la vie paroissiale, aux organisations, se sentir chez soi et non dans un pays étranger.

C'EST à ce moment que la Chasse-Galerie et l'abbé Marchand, curé de la paroisse du Sacré-Cœur, ont commencé à explorer différentes solutions. L'abbé Marchand a alors gracieusement offert l'hospitalité au père Robert Pelchat, s. v., qui fut engagé et payé par la Chasse-Galerie comme directeur du service de l'accueil. Non seulement M. l'abbé Marchand avait ouvert toutes grandes les portes du presbytère, mais il avait également offert un bureau au service de l'accueil de la Chasse-Galerie.

Le père Pelchat se cherchait un nouveau défi... Un milieu tout neuf, au lendemain du vingt-cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale. Le père Pelchat

s'occupait aussi de mettre sur pied une auberge de jeunesse qui fonctionnait l'été et qui faisait partie du service de l'accueil de la Chasse-Galerie.

La Chasse-Galerie organisait des ateliers en français dans les milieux intéressés et, pendant six ans au moins, il y eut des cours de musique, de couture et d'arts visuels à la paroisse, à l'école et à la salle paroissiale. Mais c'est surtout les cours de couture (matériels et équipements fournis) qui furent les plus populaires. Les deux titulaires de ces cours à la paroisse du Sacré-Cœur furent Mmes Françoise Gagnon et Gabrielle Robert.

Deux concerts au moins ont été organisés dans l'église même. Il s'agit du concert d'Angèle Arsenault et de celui de Monique Miville-Deschênes.

UN PROGRAMME conjoint avec le Club de l'Âge d'or (mis sur pied à cette occasion) se concrétisa par l'organisation d'un atelier de reliure à la Chasse-Galerie. Pendant deux ans, des cours de reliure, gratuits, furent offerts dans le cadre de ce programme. Les frais de l'atelier et des cours étaient entièrement couverts par la subvention pendant la première année et, la deuxième année, entrèrent dans les dépenses courantes de l'organisme, les maîtres-reliureurs, Louis et Marie Forest, ne recevant comme honoraires que leurs frais de transport, par autobus, Ottawa-Toronto.

Ces cours étaient gratuits pour les personnes âgées de plus de 60 ans et pour les handicapés. Ces cours ont permis à Anna Arsenault et Gilles Tremblay, tous deux de la paroisse, de faire un apprentissage que Gilles a poursuivi et qui lui a permis de continuer ses études, une année, dans le cadre du programme d'apprentissage du gouvernement fédéral et, une autre, au collège Sheridan. Il devint par la suite l'animateur en titre de l'atelier de reliure et ce jusqu'à la fermeture définitive en 1980.

La Chasse-Galerie a œuvré sur le terrain jadis occupé par des institutions plus traditionnelles. La Chasse-Galerie se voulait un organisme d'animation dans une société en ébullition et en mutation. Elle a joué le rôle qu'elle s'était dévolu, le levain dans la pâte, et elle est consciente de l'avoir pleinement joué dans ses relations avec la paroisse.

Saturday Night Fever

Au début des années 70, à l'initiative de Mme Jacqueline Klein, le Comité social de la paroisse organise des soirées de danse, soirées encore toujours très populaires.

J'ai commencé à m'impliquer dans les activités de la paroisse quand mon gars a commencé à jouer au hockey. Dans les années 60, on faisait des soirées de danse pour payer la location de la patinoire.

Quand j'ai commencé les danses, on était environ 75 personnes. Mais, lentement, ça a fait boule de neige et, à la fin, on refusait du monde. On emplissait la salle paroissiale (180 personnes certains soirs et il n'y avait de la place que pour 160). ÇA DANSAIT À PLEIN PLANCHER! C'est de même qu'on faisait des revenus. Notre argent allait pour payer les dépenses de l'église.

Mais les vraies activités ont commencé quand j'ai été élu président du Club social du Sacré-Cœur, en 1973. Le Club social était membre de la Fédération des clubs sociaux de l'Ontario (organisme-parapluie créé le 7 décembre 1958). Au mois d'avril, on présentait une reine (la Reine du Sacré-Cœur) à la Fédération des clubs sociaux pour le concours de la Reine du Sud de l'Ontario. Parfois, c'était à London, Hamilton, ou encore à Harbourfront. On organisait aussi des pique-niques, dans le temps du curé Marchand, avec une messe en plein air. Et les danses recommençaient toujours au mois de septembre. Quand je suis arrivé, au lieu d'avoir quatre ou cinq danses par année, on en a organisé tous les samedis soir.

En 1973 et 1974, j'ai aussi fait les soirées acadiennes à Harbourfront. Dans ce temps-là, au 435 à Harbourfront, il n'y avait rien. On est allé voir Mme Couffin dans sa petite maison. J'ai dit à Mme Couffin : « On va fêter les Acadiens cette année. » Il était venu du monde de partout. Narcisse Gaudreau était notre disc-jockey. Il avait toutes sortes de vieux disques qu'il avait achetés au Nouveau-Brunswick et il les faisait jouer. L'Âge d'or s'était occupé de faire un lunch. Roger Léger a vendu du homard. C'était la première fête des Acadiens.

Au mois de septembre, on faisait des épiluchettes de blé d'Inde; ensuite, en décembre, les paniers de Noël pour les pauvres, en collaboration avec les dames de la Fédération des femmes canadiennes-françaises. On avait aussi le party des enfants au

Sacré-Cœur, le dernier dimanche avant Noël. On achetait des cadeaux, on les enveloppait. C'était la fête pour les enfants de la paroisse.

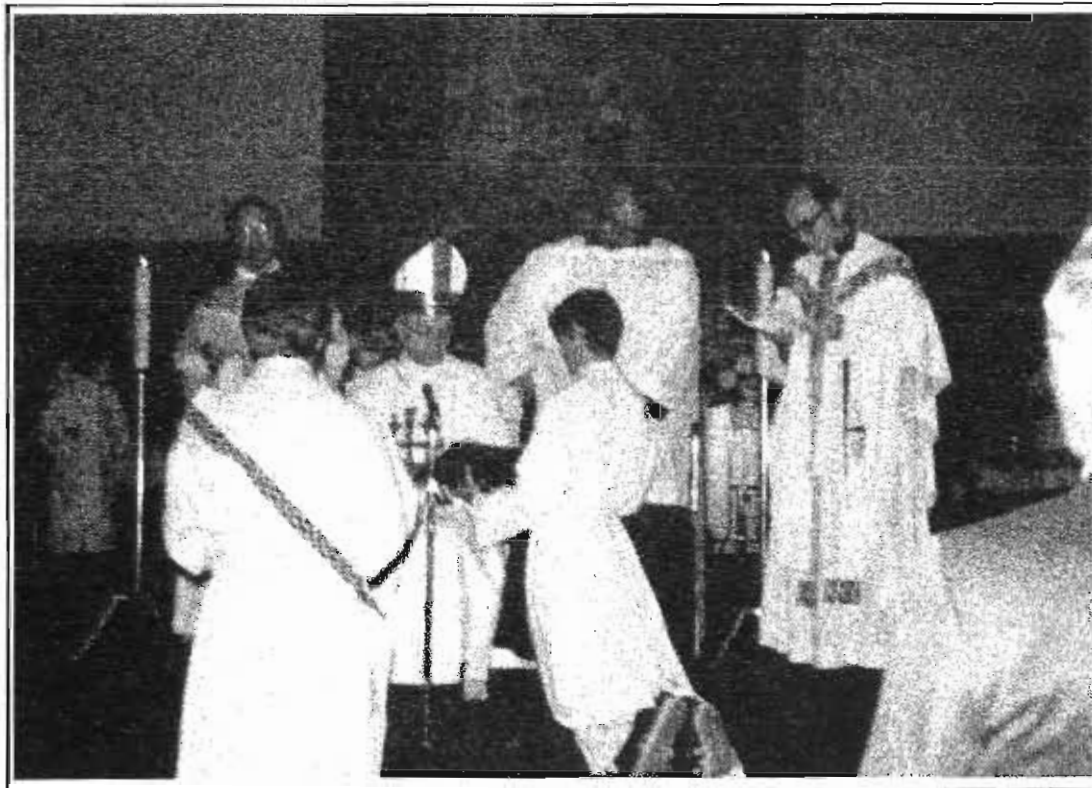
DENIS RICHARD.

Au fil des années

Ouverture de la discothèque Le Rendez-Vous, pour les jeunes de 18 ans et plus, à la salle paroissiale. MM. Réal Saint-Germain et Normand Cyr en sont les responsables. À cause du manque de participation des jeunes, les activités s'arrêtent après la première année, en janvier 1972.

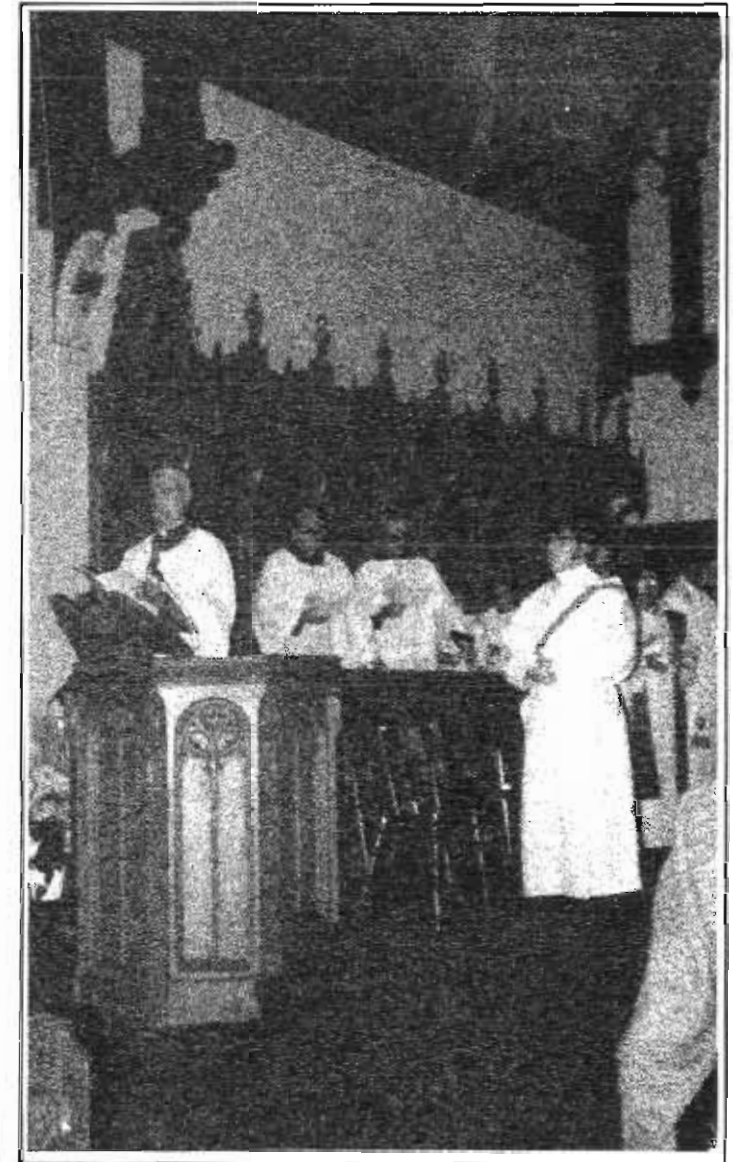
L'abbé Justin Desroches est ordonné prêtre, le 10 juin, à l'église du Sacré-Cœur. Mme Gabrielle Robert propose qu'après la messe solennelle de l'abbé Desroches, le 18 juin, il y ait une réception dans la salle paroissiale. Les dames de

*Ordination de Justin Desroches
par Mgr Pocock, le 10 juin 1972,
à l'église du Sacré-Cœur.*



la FFCF organisent cette rencontre. Une aube et une bourse sont offertes au nouveau prêtre.

Le 30 janvier 1973, la messe présentée à la télévision de Radio-Canada provient de l'église du Sacré-Cœur de Toronto. Mme Jacqueline Klein, présidente du Comité



social, suggère que l'on remercie M. Pierre Larose, de Radio-Canada, pour sa participation.

Le mardi 29 mai 1973, ouverture officielle de l'école secondaire Étienne-Brûlé, au 300 Banbury Road à Willowdale, par l'honorable Dalton A. Bales, ministre de la Justice et procureur général. M. Keith Spicer, commissaire aux langues officielles, prononce le discours de circonstance.

Le Comité sportif du Sacré-Cœur organise, le 15 septembre 1973, un rallye automobile.

Le curé Évain Marchand et un groupe de paroissiens prennent part, au cours de la journée du 27 janvier 1974, à un service œcuménique bilingue, à l'occasion de la semaine de l'unité. L'hôte est le révérend David Whitehouse, pasteur de l'église anglicane St. Peters, et le Dr Chaisin Yu, pasteur de la congrégation coréenne. Les chorales des trois églises conduisent l'assistance dans le chant. Un goûter préparé par les dames des trois congrégations est servi dans les parloirs de l'église St. Peters.

Le Club de Quilles de la paroisse du Sacré-Cœur célèbre en 1974 son quinzième anniversaire. À cette occasion, un banquet est offert dans la salle paroissiale de l'église.

En 1975, l'abbé Justin Desroches décide de regrouper les femmes francophones de 20 à 50 ans pour former le mouvement l'Éveil féminin. Mmes Emma Arsenault, Thérèse Mazzoutie et Micheline Godbout en furent les pionnières avec lui. Ce mouvement est dédié à l'épanouissement de la femme de langue française.

Le 13 juin 1976, le Club social du Sacré-Cœur souligne par une grande soirée le vingt-cinquième anniversaire de l'ordination de l'abbé Évain Marchand. La coordonnatrice de cette fête, Mme Gabrielle Robert, est aidée pour la réception de M. Denis Richard.

En juin 1976, les religieuses de la Congrégation de

Notre-Dame quittent définitivement Toronto pour retourner à Montréal.

En 1976, la communauté décida de retirer les sœurs canadiennes-françaises de Toronto à cause du manque de vocation, pas de relève. Nous avons semé, d'autres vont récolter, que le Seigneur soit loué. À notre départ, en 1976, il y avait cinq écoles françaises à Toronto et plus depuis cette date. Je garde de mes années à Toronto de bons souvenirs. Le travail, que j'aimais beaucoup, ne manquait pas — directrice, enseignante et secrétaire. La population canadienne-française m'était bien sympathique.

LAURETTE SABOURIN, c. n. d.

Le 24 juin 1976 arrive le père Pierre Courtot, prêtre des Missions étrangères de Paris, qui vient remplacer l'abbé Marchand à la direction de la paroisse. Né à Besançon, en France, le père Courtot fait ses principales études à l'Université grégorienne à Rome. En 1952, il est ordonné prêtre. Quelques jours après son ordination, il part pour la Birmanie et y travaille comme missionnaire pendant treize ans. Il fait ensuite un séjour de huit ans en Malaisie, où il enseigne la philosophie et la morale aux jeunes prêtres d'Extrême-Orient. Au début de 1976, il arrive au Canada et reste quelques mois à la paroisse St. Edward, à Willowdale, avant de venir à la paroisse du Sacré-Cœur.

L'Âge d'or

On va fêter notre dixième anniversaire à l'automne 1986. Ça a commencé assez curieusement avec l'abbé Desroches, et puis le groupe s'est séparé en deux : un groupe est allé à Harbourfront et un petit groupe est resté au Sacré-Cœur.

ROSAIRE VACHON.

Je suis arrivé dans les années 65 à Toronto et, en 1972, j'ai été nommé à la paroisse. En collaboration avec la paroisse, la Chasse-Galerie avait mis sur pied un programme pour les jeunes. Pendant cet été, j'ai travaillé à l'intérieur de ce programme culturel pour les jeunes. On avait quelques sorties : les îles de Toronto, visite de certains parcs, etc. On s'était installé un local à l'école du Sacré-Cœur et on l'appelait Le Club l'Araignée.

Chose étrange, cela a été le début du Club de Jeunesse d'hier ou de l'Âge d'or. Y avait très peu de jeunes qui venaient. Alors on s'est dit : si les jeunes ne s'en servent pas, y en a peut-être d'autres dans la communauté qui vont s'en servir. On a ouvert le club à qui voulait venir; puis ça a été des gens de l'âge d'or. Ils venaient pour jouer aux cartes. On a fait des épluchettes de blé d'Inde, etc. À l'automne, au mois de septembre, je leur ai dit : « Si vous voulez continuer, on peut continuer à se rencontrer à la paroisse. » Et puis ça a continué comme ça.

Aussi, à l'automne, mon mandat au niveau du projet d'été était terminé. Comme prêtre, y avait beaucoup d'autres choses à faire dans la paroisse. Alors les personnes âgées se sont organisées entre elles pour leurs propres activités; à l'occasion, j'arrêtais faire un tour, les voir, parce qu'ils étaient au sous-sol de l'église. J'ai fait très peu pour eux; c'est eux autres qui voulaient ce club. Ils l'ont fait démarrer et ils se sont organisés. Maintenant, ils ont une bâtisse.

JUSTIN DESROCHES.

M. Rosaire Vachon, secrétaire-trésorier du Club de l'Âge d'or, ancien entrepreneur de construction, supervise les travaux. On le voit ici au travail à l'intérieur de l'église.



On voulait se trouver un local. On est allé à la Chasse-Galerie. Les personnes âgées avaient signé une demande de subvention; pis elles devaient avoir leur local là, à la Chasse-Galerie, sur la rue Jarvis. Finalement, il y a eu des problèmes et ça n'a pas marché.

Le club a commencé en 1976. Les trois premières années, je ne m'en suis pas occupé. On a été à l'école du Sacré-Cœur au début, ensuite au sous-sol de l'église, le jeudi après-midi. Le groupe d'Harbourfront pour des raisons financières, est revenu au Sacré-Cœur. Ils se rencontraient le mercredi, et l'autre groupe, le jeudi.

Moi, je suis rentré dans le club en 1979, et j'ai accepté d'être le trésorier. Mme Melanson, qui était à la fois présidente, trésorière et secrétaire, m'a passé tous ses livres. Alors, en 1984, Pierre Lamothe (du programme Nouveaux Horizons) me téléphone et me dit : « Rosaire, j'ai trouvé un beau petit local, une petite église, pour vous autres, sur la rue Ontario. » Moi, je suis resté vingt-deux ans dans ce coin-là, pis je l'avais jamais vue. C'était une église qui appartenait à la Ville. Elle était fermée depuis quinze ans. On a fait les démarches pour savoir à qui appartenait la bâtisse et voir s'il y avait une possibilité de louer ou encore acheter. Il fallait faire de grosses réparations. Il y avait aussi des possibilités de recevoir des subventions si on le demandait. Après plusieurs pourparlers, c'est nous qui avons eu la bâtisse en autant qu'on y fasse les rénovations exigées.

Les jeudis, on joue aux cartes. On est environ 30 à 40 personnes. On fait aussi, à l'occasion, des soupers (le samedi) pour faire des revenus pour le club. C'est toujours plein. Le Centre de l'Âge d'or du Sacré-Cœur loge 80 personnes. Ça appartient à l'Âge d'or et parfois on le loue à d'autres organisations (Chevaliers de Colomb, Filles d'Isabelle, etc.).

ROSAIRE VACHON.

Une petite église désaffectée, appartenant à la ville de Toronto et classée sur la liste des monuments historiques, est en train d'être rénovée pour servir, dès l'an prochain, de centre socio-culturel pour le Club de l'Âge d'or du Sacré-Cœur.

Il faut pratiquement reconstruire la petite église, qui est située au 474 de la rue Ontario, à quelques pas de l'église du Sacré-Cœur à l'angle des rues Carlton et Sherbourne. Le projet, estimé à 150 000 \$, est financé par les ministères fédéraux de l'Emploi (un programme « Canada au travail » qui fournit 90 000 \$ pour payer les ouvriers) et de la Santé (le programme « Nouveaux Horizons » qui contribue la somme de 35 000 \$ pour acheter les matériaux). Les 25 000 \$ qui restent seront avancés par le Club de l'Âge d'or, qui compte en ce moment quelque 140 membres.

[...] Une cérémonie officielle d'inauguration des travaux a eu lieu mardi le 9 octobre à midi, en présence de la présidente du Club, Mme Lucie McFadden, de plusieurs membres du Club et de la communauté franco-torontoise, et d'agents du gouvernement fédéral, notamment M. Pierre Lamothe, du programme Nouveaux Horizons. (*L'Express de Toronto*, 9 octobre 1984.)

Les aînés sont actifs

En 1979, un groupe de personnes du troisième âge fonde Les Papillons de velours, une troupe de théâtre de création collective. Ce groupe, qui joue annuellement des pièces à la paroisse du Sacré-Cœur, est né du besoin éprouvé par les aînés de se retrouver ensemble et de faire quelque chose d'intéressant. En avril 1981, le groupe présentait au sous-sol de l'église une pièce, *Le Manoir du troisième souffle*, qui sera reprise au VIII^e Festival de théâtre franco-ontarien à Ottawa, en juillet de la même année. L'année suivante, stimulés par leur succès à Ottawa, ils présentent une autre création collective : une série de tableaux regroupés sous le titre *Autant en emporte la vie*. Le soir de la première, le 5 février 1982, une équipe de l'Office national du film (MM. Paul Lapointe, Raymond Gauthier et Jean-Marc Felio) filme des extraits de la pièce et les témoignages des acteurs qu'ils regroupent ensuite dans le court métrage *L'Âge des pigeons*.



Les Pinceaux Voltigeurs. De gauche à droite, au fond : la professeure Marie Cogham, Mmes Emma Arsenault, Flor-Ida Pelletier, Thérèse Melanson, Gisèle Casias, Rebecca Saint-Pierre; devant : Mmes Simone Lapointe, Rita Pépin et Marie Frenette.

Un autre groupe d'aînés s'adonne à la peinture. Ils présentent annuellement une exposition au public de Toronto et se regroupent sous le nom de Pinceaux Voltigeurs.

Il faut noter aussi que, à l'occasion de fêtes ou de rencontres, les écoles (Gabrielle-Roy ou Georges-Étienne-Cartier) invitent certaines personnes du groupe à venir montrer aux élèves comment on fait la tresse ou le pain.

Pour financer ces activités, le club organise régulièrement des soupers et des soirées dansantes sous la responsabilité de Mmes Lucie McFadden ou Adrienne Vachon, des déjeuners de crêpes après les deux messes du dimanche, des ventes de bric-à-brac, des tirages, bazars, ventes de pâtisseries, etc. (D'après une entrevue avec THÉRÈSE MELANSON.)

La troupe Les Papillons de velours à Ottawa, où elle présentait « Le Manoir du troisième souffle ». De gauche à droite, au fond : Mmes Thérèse Melanson, Flor-Ida Pelletier, Madeleine Guillemette et Jeanne Vigna; devant : M. Isidore Pelletier, Mme Simone Lapointe, M. Maurice Filion et Mme Solange Badière.

COFTM



Le premier centre communautaire francophone de Toronto, situé dans l'édifice Automobile Transport Association, au 435 Queen's Quay ouest.



Mme Anne-Marie Couffin.

M. Denis Richard.

J'ai formé le centre communautaire à Harbourfront avec les comités de la paroisse du Sacré-Cœur. En 1973, j'étais président du club social de la paroisse. Un an plus tard, voyant que la salle paroissiale était pleine à craquer et que les locaux de la paroisse étaient devenus trop petits pour répondre à tous les besoins de la

communauté francophone, j'ai organisé une rencontre des leaders des différents comités. J'insistais qu'il fallait absolument faire quelque chose de spécial pour les francophones. Il y avait M. Haché, René Boudreau, président du ballon-balai, Anita Gaudreau et Joël Couffin, qui s'occupaient des scouts, Vital Labonté, président de la Flèche d'or et Mme Pelletier, présidente de l'Âge d'or. On était sept ou huit. On a fait deux ou trois assemblées au sous-sol de l'église. Et c'est là que mon idée de centre communautaire a commencé, c'est-à-dire l'union de tous les comités.

Ensuite, un soir, on a invité M. Omer Deslauriers, qui travaillait au gouvernement. Il nous a dit qu'il y avait des bâtisses vides à Harbourfront qui pourraient être disponibles et que ça ne nous coûterait rien. Alors on a eu des assemblées à Harbourfront pendant longtemps. M. Deslauriers a invité Armand Charlebois, qui travaillait aussi au gouvernement, afin de continuer les démarches pour obtenir un centre communautaire francophone à Toronto.

Un jour, Omer Deslauriers nous a dit : « Êtes-vous certain que vous en voulez, un centre? Ne me faites pas faire des démarches pour rien et pis que cela tombe à l'eau après! » On lui a dit que



c'était correct, qu'on en voulait un. Moi, j'ai fait le principal, et ensuite Armand Charlebois a continué l'affaire. Ainsi, Charlebois, Deslauriers et Mme Couffin ont continué à faire des assemblées tant qu'ils n'ont pas eu de subventions.

DENIS RICHARD.

En 1976, trois grands foyers de la francophonie torontoise, la paroisse du Sacré-Cœur, la Chasse-Galerie et la Maison Française, se réunissaient en comité pour donner suite aux études effectuées par le Secrétariat d'État portant sur Toronto et sa communauté francophone. Pendant les réunions de ce comité le COFTM naissait dans l'esprit des leaders de la communauté et prenait forme sur papier. Enfin, le Conseil des organismes francophones du Toronto métropolitain a été fondé en 1977 avec le regroupement de 17 organismes et, au cours de cette même année, le Conseil établissait des locaux permanents dans l'édifice ATA au 435 Queen's Quay ouest.

Ce bâtiment est devenu le Centre francophone, siège social du COFTM et point de ralliement des Franco-Torontois. Depuis 1983, le Centre francophone occupe un espace au 222 Queen's Quay ouest. De ces locaux émanent un programme d'activités et de services dirigés vers la communauté, organismes et individus, pour son mieux-être et son avancement... Somme toute, le Centre francophone, par son activité et son influence, met en valeur la communauté francophone et lui donne ainsi les moyens d'être présente et visible dans la métropole ontarienne.

MICHEL OUELLETTE.

Opération Parrainage des réfugiés vietnamiens

par OMER DESLAURIERS

DURANT l'année 1979, la situation politique au Vietnam força des centaines de milliers de citoyens à prendre la mer sur des embarcations de fortune pour fuir leur pays et se réfugier dans des camps d'accueil de pays avoisinants. La communauté internationale s'émut devant l'ampleur du mouvement et invita les pays à accepter des réfugiés. Le Canada prit part à cette opération. Le diocèse de Toronto répondit à la requête du gouvernement canadien et invita chaque paroisse à prendre en charge une famille de réfugiés.



La réponse de la paroisse du Sacré-Cœur ne se fit pas attendre. Sous l'impulsion du père Pierre Courtot, curé, le 24 juillet 1979, plus de cinquante paroissiens se réunissaient au sous-sol de l'église et décidaient de parrainer une famille vietnamienne. Un comité composé d'Omer Deslauriers, président, Paul Rouleau, trésorier, Jean-Paul Bossé, Norah Deslauriers, Gabrielle Robert, Anne Perry, Jean-Pierre Thérien et du curé, le père Courtot, fut chargé du projet.

« Paroissiens du Sacré-Cœur, je vous salue. »

La collecte de fonds s'accomplit en un temps record. Grâce à la générosité des paroissiens, lors de quêtes à l'église ou du dîner-gala à Harbourfront, plus de 8 000 \$ furent recueillis.

Le 3 février 1980, Mme Bernadette Nguyen et trois de ses fils, Jean-Baptiste, 16 ans, Augustin, 11 ans, et Thomas, 9 ans, arrivaient à Toronto en provenance du camp de réfugiés n° 23 à Singapour, en Malaisie. Le comité les installa au 137 Linda Lou, à Weston, dans un édifice où demeurait déjà M. Ky Nguyen, Canadien et frère de Bernadette, qui fut toujours un conseiller précieux pour le comité.

Au cours des conversations, le comité apprit que Benoît, le mari de Bernadette, s'était enfui sur un autre bateau avec le reste de la famille. Des recherches permirent de le retrouver dans un autre camp de réfugiés. Le 1^{er} avril 1980, M. Benoît Nguyen, son fils aîné Placide, 17 ans, et un neveu, Paul, 15 ans, arrivaient à Toronto. Quelle joie pour tous, Vietnamiens et Canadiens, de voir cette famille enfin réunie!

PAR LA SUITE, le neveu Paul nous informa que sa mère, Cécile, sœur de Bernadette, dont le mari était mort dans un camp de rééducation communiste, s'était enfuie du Vietnam, elle aussi, et avait rejoint un camp de réfugiés avec son plus jeune fils, Joseph, 9 ans. Le comité paroissial, présidé par M. Compagnon, accepta de parrainer ces deux autres membres. Et, le 15 septembre, ils arrivaient à Toronto. Finalement, j'ai personnellement pu faciliter l'immigration au Canada des deux garçons de Cécile, Thang et Huy, et de ses deux filles, Giao et Hao, qui avaient été accueillis par la France.

En cette année du centenaire de la paroisse, il convient de faire le bilan de l'opération et de voir ce qui est advenu de « notre » famille vietnamienne. Celle-ci est fermement implantée en terre canadienne, est complètement autonome et constitue un enrichissement pour la communauté ontarienne.

Diplômé de la Sorbonne, Benoît est coordonnateur de l'Association vietnamienne de Toronto et éditeur de la revue *La Voix des Vietnamiens*. Son épouse Bernadette, après des études dans un collège communautaire, travaille comme technicienne en pharmacie à l'hôpital Sunnybrook. Leurs deux fils aînés, Placide et Jean, fréquentent l'Université McMaster, tandis que les deux plus jeunes, Augustin et Thomas, sont à l'école secondaire. Cécile, sœur de Bernadette, demeure chez leur frère Ky et s'occupe de sa nombreuse famille. Trois de ses fils, Paul, Thang et Huy, poursuivent des études universitaires à Toronto et à Waterloo. Joseph et Hao viennent d'entrer au secondaire. Sa fille aînée Giao, technicienne en pharmacie, s'est mariée à un Vietnamien l'an dernier et habite Toronto.

L'opération Parrainage des réfugiés (Sacré-Cœur) s'est avérée un grand succès. La fierté et l'honneur qui en découlent rejaillissent sur tous les paroissiens qui ont cru au bien-fondé de l'aide à une famille en des temps difficiles. Le grain de sénévé, semé un soir de juillet 1979, est maintenant un grand arbre aux ramifications diverses. Dieu soit loué!

M. Omer Deslauriers, Mme Norah Deslauriers et Mme Anne Robichaud-Perry, en compagnie de réfugiés vietnamiens.



Glanures

La paroisse organise une opération papier-journal. Il s'agit de recueillir des journaux (pas d'annuaires de téléphones) et de les apporter à la salle paroissiale. Cette opération a pour but de récolter des fonds pour la campagne de souscription Share Life (pour les œuvres de charité de l'archidiocèse). La chasse au papier-journal est donc ouverte en 1978!

Le samedi 30 septembre 1978, à 19 heures, à l'église du Sacré-Cœur, une messe est célébrée par les évêques francophones de l'Ontario. Mgr Plourde, archevêque d'Ottawa, en est le concélébrant principal et donne l'homélie.

À partir du 8 octobre 1978, une garderie pour enfants est ouverte pendant les heures des messes à la salle paroissiale. La responsable de cette garderie est Mme Anita Gautreau.

Le Conseil 7724, Père Lamarche, des Chevaliers de Colomb voit le jour en 1981. Le chevalier fondateur du conseil français de Toronto est le regretté Clarence Sauvé. M. Jean-Paul Leroux est le directeur de district. Il faut noter ici que le curé Évain Marchand avait soulevé, en 1969, la possibilité d'instaurer les Chevaliers de Colomb dans la paroisse. Le projet n'avait pas eu de suites. Le Conseil Lamarche des Chevaliers de Colomb organise certaines activités sociales et religieuses; par exemple, ce sont les Chevaliers de Colomb qui assurent l'organisation de la journée annuelle des malades et des personnes âgées, sous la direction de Mme Anna Arsenault. De plus, ils coordonnent pour la paroisse les événements entourant la visite du pape Jean-Paul II en septembre 1984. Au printemps de 1986, 162 membres faisaient partie de la section française des Chevaliers de Colomb de Toronto.

À la fin de mars 1981, d'après un recensement des paroissiens fait à partir d'un coupon-réponse publié dans le

semainier, on dénombre 137 familles : 63 familles avec enfants, 30 sans enfant (couples sans enfant ou couples qui n'ont plus d'enfants à la maison) et 43 célibataires (veufs, veuves et personnes non mariées).

Les anciens de l'école du Sacré-Cœur donnent, le 21 juin 1981, une fête à l'occasion du cinquième anniversaire de mère Sainte-Marie-Félicien. Noël Sabourin, Gisèle Chrétien, Lucille Marchand et Françoise Gariépy en sont les principaux organisateurs.

Bénédiction, à la place Saint-Laurent, le 12 octobre 1982, de la chapelle Saint-Simon-Pierre du Centre des Pionniers, par le père Courtot.

Mgr Alphonse Bélanger, ancien curé du Sacré-Cœur, célèbre une messe d'action de grâces, le dimanche 30 octobre 1982, en l'église Sainte-Croix de Lafontaine, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale.

À l'automne de 1983, le Club de Quilles du Sacré-Cœur fête son vingt-cinquième anniversaire.

Journée des malades et des personnes âgées, avec messe et sacrement des malades (25 septembre 1983). Cette cérémonie est reprise chaque année.

Les paroisses Saint-Louis-de-France et du Sacré-Cœur, et la mission René-Lamoureux de Mississauga, organisent, le jeudi 7 juin 1984, une préparation spirituelle commune, à l'église du Sacré-Cœur, pour la venue du pape Jean-Paul II.

Depuis 1982, plusieurs milliers de jeunes Polonais reçoivent des chaussures usagées, envoyées par les églises catholiques et anglicanes de Montréal. En septembre 1984, les églises catholiques et anglicanes de Toronto décident d'emboîter le pas et s'unissent pour envoyer des chaussures en Pologne.

La chorale Chœur Vivant

La chorale de l'église du Sacré-Cœur, sous la direction de sœur Alice Paquette (de septembre 1981 à janvier 1984), s'est donnée le nom de Chœur Vivant. À partir de cette période, la chorale a adopté la formule des chants suggérés dans les petits livrets de *Prions en église*. Normand Côté remplace à l'occasion la directrice de la chorale et, en janvier 1984, il en devient officiellement le directeur musical.

Le chœur est formé d'une quinzaine de voix mixtes (adultes et enfants) qui chantent le plus souvent à l'unisson.

Leurs activités sont variées : le chant à la messe tous les dimanches et aux grandes fêtes religieuses (Noël, Pâques); lors d'occasions spéciales : messe des malades, première communion, profession de foi, l'installation des Chevaliers de Colomb, etc. Il faut noter ici que la chorale chante exclusivement à l'église.

À l'occasion du centenaire de la paroisse du Sacré-Cœur, en juin 1987, la chorale chantera à la messe qui sera télé-diffusée sur les ondes nationales de Radio-Canada. André Vallières, organiste depuis de nombreuses années, accompagnera le Chœur Vivant. (D'après un texte de NORMAND CÔTÉ.)



Soirées acadiennes

Au début, on a formé des clubs de danse français. Mgr Lamarche ne voulait pas qu'on en forme à la paroisse du Sacré-Cœur, il n'aimait pas cela du tout. C'était un bon prêtre, Mgr Lamarche, mais mon Dieu! qu'il était vite sur ses patins, comme on dit! Seigneur! qu'il était donc malin pour ça!

Mon mari, avec Yolande Strasbourg, Lajeunesse (le mari de Gisèle Chrétien), Léo Perron, ils ont formé un club acadien. C'est mon mari qui s'occupait de ça. Alors les vendredis et samedis soirs, on avait la salle Saint-Michel à la cathédrale. On dansait là. On avait des orchestres acadiens. Y avait assez d'Acadiens, ma pauvre enfant, c'était rien que ça. Tout le monde arrivait du Nouveau-Brunswick, tout le monde voulait s'amuser. Au Nouveau-Brunswick, tout le monde s'amuse, danse; ils ont trouvé ça dur quand ils ont arrivés, parce qu'il n'y avait rien. Alors mon mari a organisé les soirées acadiennes.

GRACE ARSENAULT-LANDRY.

Y avait aussi le club au coin de Danforth et Broadview. Tous les Français allaient là. On dansait des quadrilles et des danses folkloriques du Québec. C'était le samedi soir. Vincent Paulin était un des responsables. Ça a duré plusieurs années.

JUSTINE KENNY.

L'orchestre du Club Acadien. De gauche à droite : Aquila Allain, pianiste (Néguac, N.-B.); Joseph Saint-Cœur, guitare hawaïenne (Néguac, N.-B.); Vincent Paulin, violoniste (Lamèque, N.-B.); John Watson, tambour (Toronto, Ont.); Léopold Savoie, guitare espagnole (Néguac, N.-B.).

Les membres de la chorale. De gauche à droite, au fond : Normand Côté, Paul Masse, Noël Sabourin, Zachée Guerrier, Antoine Girouard, André Vallières, organiste; au milieu : Alice Paquette, Julie Ouellet, Stéphane Durantet, Jeanne Paillard, Christiane Durantet, Chantal Fortin, Jean-Claude Durantet; devant : Bernice McIntire, Simone Durantet, Monique Bélanger, Wendell Isidore, Thérèse Roy, Bella Comeau.



Alliance acadienne

L'Alliance acadienne s'est donné pour mission d'aider les Acadiens à conserver leur patrimoine francophone et à développer leur héritage culturel. Elle a aussi à cœur de créer des liens entre les Acadiens, de les faire se rencontrer. Ainsi, elle a organisé des soirées acadiennes et a fêté plusieurs familles acadiennes, dont les Cormier, les Léger et les Robichaud.

ANNE ROBICHAUD.



Le sénateur Louis Robichaud et des membres de la grande famille Robichaud.

Viola Léger, lors d'une soirée organisée par l'Alliance acadienne de l'Ontario à Toronto.

Aux soirées acadiennes, on a bien du plaisir. Ils dansent des quadrilles et toutes sortes d'autres danses. On se fait du plaisir entre nous autres; à une soirée qu'on est allé, ils ont commencé à raconter des histoires : on a ri aux larmes. Il y en a deux ou trois dans le groupe qui sont bien comiques. On raconte des histoires du bon vieux temps.

Il y a aussi des danses brandy, qu'y appellent ça. Ah! c'est du plaisir, par exemple! Y se mettent tous les hommes d'un côté, pis les femmes d'un autre côté. L'homme pis la femme commencent au bout de la rangée et ils viennent juste en dedans des deux groupes. Après, ils font le tour de nouveau, ensuite ils twistent bras gauche, bras droit, ensuite ils descendent dans toutes les allées jusqu'en arrière, et ensuite ils se poignent par les mains pis passent entre les groupes, et pis là on passe sur le pont. Quand on passe sur le pont, y en a beaucoup qui frottent la tête des hommes. La dernière fois, on a été obligé d'arrêter la danse parce que la ligne des couples était trop longue. Quand c'est trop long, ça prend des heures avant que ça finisse.

LINA LANDRY-KENNY.

Le Bonhomme Carnaval retrouve son souffle après un « brandy ».

Perspectives d'avenir

par PIERRE COURTOT

La paroisse à partir de 1976

La paroisse de nos jours est différente de ce qu'elle était autrefois... Les paroissiens ne sont plus groupés autour de l'église; ils sont dispersés à travers cette grande ville qu'est Toronto. Ensuite, la pratique religieuse a changé, surtout en ce qui concerne la messe du dimanche.

À la suite de ces deux facteurs, on pourrait donc dire, en schématisant un peu, qu'il y a trois types de paroissiens. Il y a tout d'abord ceux qui, fidèles à leur messe en français, viennent très régulièrement au Sacré-Cœur le dimanche. Il y a ensuite ceux qui, tout en allant de temps à autre à une paroisse anglaise, viennent cependant assez souvent au Sacré-Cœur, qu'ils considèrent comme leur paroisse. Enfin, il y a les occasionnels, ceux qui viennent à l'occasion des fêtes (Pâques, Noël), ou à l'occasion des sacrements (baptême, pardon, mariage), ou à l'occasion d'une visite.

Nos gens

LA PAROISSE du Sacré-Cœur est une paroisse du bas de la ville. Nos gens sont en majorité des travailleurs manuels, employés pour la plupart dans la construction. Mais nous avons aussi des gens de pratiquement toutes les autres professions : employés de bureau, enseignants, etc.

Un problème qui affecte notre paroisse est celui du logement. Ici, au centre-ville, on trouve ou bien des logements à loyer élevé où souvent les enfants ne sont pas admis ou bien des logements à loyer subventionné. Par contre, les logements à prix modéré pour familles avec enfants sont rares. Cela joue contre notre paroisse.

Parlant de logement, il faut noter le développement de Cabbagetown. C'est un quartier qui reprend vie; de nombreux immeubles sont restaurés. Beaucoup qui autrefois évitaient ce quartier cherchent à y venir, et cela ne peut que profiter à la paroisse du Sacré-Cœur.

M AINTENANT, si on parle de la pyramide d'âge de nos gens, il faut dire que nous avons beaucoup d'ainés. Ils sont restés autour du Sacré-Cœur ou bien ils sont revenus à l'occasion de leur retraite dans un quartier qu'ils connaissent bien et qui leur offre des communications assez faciles. Notre Club de l'Âge d'or leur donne l'occasion de se retrouver entre eux. Autrefois, ils se réunissaient à la salle paroissiale; maintenant, ils ont leur local bien à eux, ce qui leur facilite bien des choses.

En fin de compte, je dirais que notre paroisse est une paroisse normale, avec, peut-être, un peu plus d'ainés qu'une paroisse ordinaire.

Ministère dans les hôpitaux

Le ministère auprès des malades francophones dans les hôpitaux revêt une importance toute spéciale pour le prêtre responsable de la paroisse du Sacré-Cœur. Les grands spécialistes ontariens en médecine et en chirurgie se trouvent, comme vous le savez, en très grande majorité dans les hôpitaux de Toronto, ce qui amène à la Ville-Reine de nombreux malades de tout l'Ontario et naturellement, parmi eux, il y a des francophones venant en particulier du nord de la province. Beaucoup d'entre eux s'expriment difficilement en anglais et ont besoin d'un soutien spirituel en français. (C'est d'ailleurs en français qu'ils récitent leurs prières, et il leur serait difficile, par exemple, de faire une confession en anglais.)

Très souvent, ils se sentent isolés et démoralisés, loin des leurs, se demandant quelles surprises leur réserve le résultat des analyses... Il y a l'Accueil médical francophone, qui les assiste et fait un excellent travail. Mais le prêtre apporte un soutien complémentaire irremplaçable d'ordre psychologique et spirituel. Il reconforte, il encourage, il aide à donner un sens aux souffrances, il offre le pardon du Seigneur, il apporte l'Eucharistie, il donne l'onction des malades...

J'ai à aller pratiquement dans tous les hôpitaux de la ville (et ils sont nombreux) pour visiter ces malades. Je leur laisse mon numéro de téléphone... Pour eux, de savoir que,

pas loin, au bout de la ligne, il y a quelqu'un en qui ils peuvent avoir confiance et avec qui ils peuvent parler est un réconfort inestimable. C'est un ministère qui demande beaucoup de temps, mais qui réjouit le cœur d'un prêtre.

En guise de conclusion

QUAND je suis arrivé à la paroisse, le nombre des paroissiens semblait diminuer. Mais, depuis 1980, il y a une remontée qui, à mon avis, semble due à deux facteurs. Tout d'abord, une plus grande mobilité parmi les gens; on se déplace beaucoup à l'intérieur de l'Ontario et aussi entre le Québec et le Nouveau-Brunswick d'une part et Toronto d'autre part. Ensuite, il est indéniable que le français a pris une importance accrue au Canada en général et en Ontario en particulier; certains francophones qui, avec leurs familles, avaient tendance à s'angliciser semblent vouloir faire marche arrière et se retourner vers tout ce qui est francophone; naturellement, l'église francophone en profite.

Le rôle de la paroisse du Sacré-Cœur a évolué. À son origine, elle était le centre à peu près unique de vie spirituelle et culturelle française à Toronto. Les choses ont changé. Du point de vue spirituel, elle a donné naissance à une autre paroisse francophone, la paroisse Saint-Louis-de-France. Du point de vue culturel, ce n'est plus le centre presque unique de culture française à Toronto; elle est devenue un de ses nombreux centres, et cela pour le plus grand bien de tous. En conséquence, bien des activités sociales qui avaient lieu autrefois à la paroisse ont maintenant lieu à l'extérieur.

Remarquez-le bien, le rôle de la paroisse reste néanmoins très important dans la francophonie torontoise. On réunit tout de même chaque semaine de cinq à six cents personnes (jeunes, adultes de tout âge, familles...). Un tel rassemblement hebdomadaire de francophones à Toronto reste quelque chose d'assez unique, d'autant plus que ces gens viennent non seulement pour prier ensemble, mais aussi pour fraterniser, se rencontrer tout en prenant un café et en mangeant quelques friandises dans notre salle paroissiale après les

messes de 10 heures et de midi le dimanche.

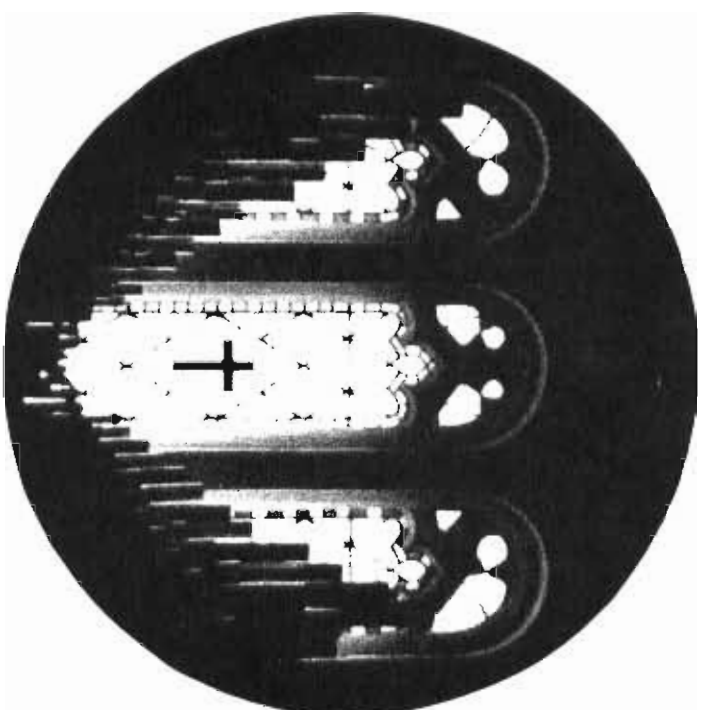
La paroisse s'est donc dépouillée de quelques activités qui ne relevaient pas directement d'elle, mais elle garde son rôle essentiel : l'animation spirituelle.

Il serait souhaitable que d'autres noyaux spirituels francophones se créent à Toronto. Je pense que, pour servir d'une façon acceptable les francophones, il faudrait au moins quatre paroisses... Mais cela doit venir des gens eux-mêmes. Pour cela il faut que tous les francophones catholiques de Toronto prennent leurs responsabilités et soutiennent notre paroisse de langue française; ils la conduiront ainsi vers un nouvel épanouissement qui ne pourra qu'éclater en de nouvelles paroisses. Alors, la paroisse du Sacré-Cœur restera fidèle à sa vocation d'église-mère et au rôle pour lequel elle a été fondée : être au service des francophones de Toronto.

Le père Pierre Courtois.



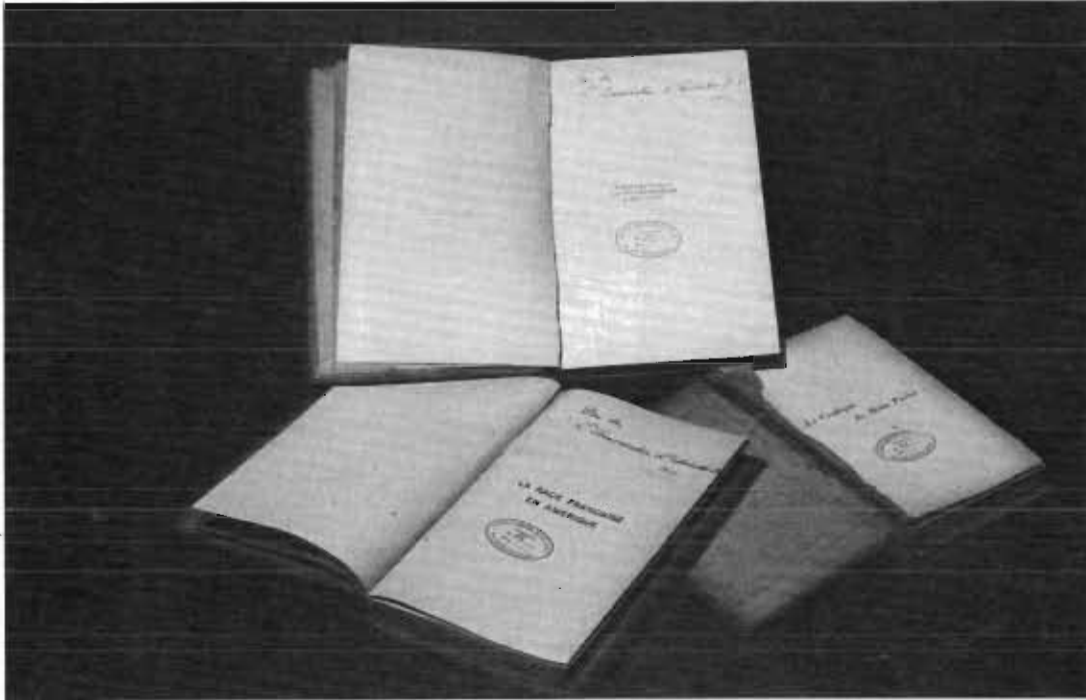




*J'va dire comme on dit : on l'a aimée,
notre P'tite paroisse!*

RITA PÉPIN.

Bibliographie



Livres donnés en 1916 par l'Association d'éducation canadienne-française au Cercle Lamarche de l'Association catholique de la jeunesse canadienne.

ALLAIRE, J.-B. A. *Dictionnaire bibliographique du clergé canadien-français*. Montréal, Imprimerie de l'École catholique des sourds-muets, 1908.

Allocution prononcée par Mgr Rodrigue Lussier, p. d., au banquet des fêtes du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale à Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe, le 20 août 1966. Saint-Hyacinthe, s. éd., 1966.

BRISSON, Estelle. *Saint-Esprit : étude historique de la paroisse de sa fondation à nos jours*. Saint-Esprit, édition privée, 1982.

BRODEUR, René, et Robert CHOQUETTE, *Villages et visages de l'Ontario français*. Toronto, Fides, 1979.

CANADA, Secrétariat d'État, les études inédites suivantes :
DAVIAU, Mireille. *La vie culturelle artistique chez les francophones à Toronto*, 1977.

HITCHMAN, Gladys. *La Maison Française de Toronto : An Evaluation Study*, 1973.

—. *The Chasse-Galerie : An Evaluation Study*, 1972.

PAGEAU, Claire. *Étude sur les besoins socio-culturels de la minorité francophone de la classe ouvrière située au centre-ville de Toronto, en général, et du rôle de la paroisse du Sacré-Cœur, en particulier*, 1975.

POIRIER, Alain. *Description des activités culturelles régionales*, 1977.

CARELESS, J. M. S. *Toronto to 1918 : An Illustrated History*. Toronto, James Lorimer & Publishers & The National Museum of Man, 1984.

CATTA, Étienne. *Le frère André, 1845-1937, et l'oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*. Fides, 1965.

DENISCHUK, Fr. Joseph. *Holy Eucharist Ukrainian Catholic Parish Chronicle 1927-1969*. Toronto, Basilian Press, 1969.

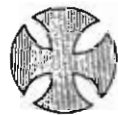
GAUTHIER, Gérard. « Paroisse Sacré-Cœur à Toronto », dans *Polyphony, The Bulletin of the Multicultural History Society of Ontario*. Toronto, Spring/Summer 1984, Vol. 6, No. 1.

GIGUÈRE, Hélène. *La descendance Édouard Giguère et Julie Tardif, 1815-1984*. Montréal, la Fondation Robert-Giguère Inc., 1984.

GRAVEL, Jacques. *Toronto*. Ottawa, Le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1984.

GUILLAUME, Pierre, et Sylvie GUILLAUME. *Aspects de la francophonie torontoise*. Bordeaux, Centre d'études canadiennes, 1981.

- JOBIN, Benoît. « Autour de la paroisse du Sacré-Cœur de Toronto », dans *La Société canadienne d'histoire de l'église catholique, Rapport 1959*, vol. 26, 1959, p. 57-62.
- Jubilee Volume (1842-1892) of the Archdiocese of Toronto and Archbishop Walsh*. Toronto, Teefy Editor, 1892.
- KELLY, Edward. *The Story of St. Paul's Parish Toronto (1882-1922)*. Toronto, s. éd., 1922.
- LACHAPPELLE, C. « La vie française à Toronto », dans *Documents historiques*, n° 13. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1947.
- LAMARCHE, A., o. p. « La paroisse du Sacré-Cœur, 1887-1933 ». Brochure publiée par la paroisse en 1933.
- LAMARCHE, M.-A. *Notre vie canadienne*. Montréal, Adj. Ménard, imprimeur-éditeur, 1929.
- LEE, Danièle J. *The Evolution of an Ethnic Parish*, thèse de maîtrise. Toronto, Université de Toronto, Département de sociologie, 1967.
- MAGNAN, Hormidas. *Dictionnaire des paroisses de Québec*. Arthabaska, l'Imprimerie d'Arthabaska Inc., 1925.
- MAXWELL, Thomas Robert. *The Invisible French : The French in Metropolitan Toronto*. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1977.
- MIDDLETON, Jesse Edgar. *The Municipality of Toronto — A History* (3 vol.). The Dominion Publishing Company, Toronto, 1923.
- PLOURDE, Jules Antonin, o. p. *Dominicains du Canada, album historique*. Montréal, s. éd., 1973.
- ROBERTSON, John Ross. *Landmarks of Toronto, Vol. IV*. Toronto, J. Ross Robertson, 1904.
- RUST-D'EYE, George H. *Cabbagetown Remembered*. Toronto, The Boston Mills Press, 1984.
- SAURIOL, Charles. *Remembering The Don, A Rare Record of Earlier Times Within The Don River Valley*. Toronto, Consolidated Amethyst Communications Inc., 1981.
- . *Tales of The Don*. Toronto, Consolidated Amethyst Communications Inc., 1984.
- STAPLETON, Michael. *The Sadler's Wells Opera*. London, Adam and Charles Black, 1954.
- SYLVESTRE, Paul-François. *Les journaux de l'Ontario français, 1858-1983*, Sudbury, Documents historiques, n° 81, Société historique du Nouvel-Ontario, Université de Sudbury, 1984.
- TORONTO AREA ARCHIVISTS GROUP. *Guide to Archives in the Toronto Area*. Toronto, Toronto Archivists Group, 1982.
- TORONTO HISTORICAL BOARD. *City of Toronto Inventory of Buildings of Architectural and Historical Importance*. Toronto, Toronto Historical Board, 1984.
- VALLIÈRES, Gaétan. *Exploration et enracinements français en Ontario, 1610-1978*. Toronto, Ministère de l'Éducation, 1981.



Annexe I

Charles-E. Arsenault.
Grace Arsenault-Landry.
Madeleine Bastien.
Gaston Beaulieu.
Pierre-Paul Beaugard.
Albert Bélanger.
Alain Bourassa.
Germain Bourgeault.
Jeanne Bryan.
Marie-Anne Caron.
Jeannine Courtemanche.
Pierre Courtot.
Claude Reno D'Aigle.
Frank Dempsey.
Justin Desroches.
Émile Dubois.
Gabrielle Dupont-Robert.
Germaine Fortin-Desrochers.
Emma Fournier-Châteauvert.
Marguerite Gauthier-Hollamby.
Hélène Giguère-Pilotte.
Antoine Girouard.

Yvette Godin.
Marie Gosselin-LeBlond.
Madeleine Hébert-Bourassa.
Benoît Jobin.
Justine Kenny.
Walter Kenny.
Richard Labonté.
Berthe Labonté-Arsenault.
Alice Labonté-Derome.
Hélène Lacasse-Guibord.
Fred B. Lafontaine.
Marie-Paule Lafontaine.
Elda Landry-Brault.
Lina Landry-Kenny.
Aldéa LeBlond.
Maurice LeBlond.
Germaine Lévesque.
Antonine Liberty-Marchand.
Évain Marchand.
Lucille Marchand-Giroux.
Thérèse Melanson.
Germaine Monette-Payment.
Rita Payeur-Pépin.
Joe Élie Payment.

Gisèle Pépin.
Thérèse Perron-Bourgeault.
Cécile Renaud-Boyer.
Marguerite Renaud-Pouliot.
Denis Richard.
Rosanne Robitaille-Tessier.
Noël Sabourin.
Charles Sauriol.
Simone Sauriol.
Rosaire Vachon.
Ida Vézina-Rutherford.

Annexe II

Nicole Baboulène.
Josée Barrette.
Sylvie Beaudreau.
Danièle Caloz.
Gisèle Chrétien-Lajeunesse.
Shirley Duffy.
Gustave Hurtubise.
Hélène Pilote.
Pierre Pilote.
Theresa Sabella.

Annexe III

René Babineau.
Alfred Bélanger.
Estelle Brisson.
Fulgence Charpentier.
Normand Côté.
Pierre Courtot.
Omer Deslauriers.
Roland Doyon.
Maurice Fillion.
Hélène Giguère-Pilote.
Régis Godbout.
Antoinette Lamarche-Brouillet.
Viateur Laurin.
Mariel O'Neill-Karch.
Michel Ouellette.
Jules-Antonin Plourde.
Edna Poirier.
Anne Robichaud.
Claudette Roy-Gobeil.
Laurette Sabourin.
Micheline Saint-Cyr.
Françoise Urbain Lambert.
David Welch.

Annexe IV

- Florence Bertrand, Archives des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, Montréal.
- Hervé Blais, Archives des franciscains, Montréal.
- Armand Caron et André Valois, Archives des clercs de Saint-Viateur, Joliette.
- Jean-Roch Choinière, Archives du diocèse de Saint-Hyacinthe.
- Jean-Noël Dion, Archives du séminaire de Saint-Hyacinthe.
- Julianna Drexler, Bibliothèque Frost, Collège universitaire Glendon, Toronto.
- Gerry Flahive, Office national du film du Canada, Toronto.
- Armand Gagné, Archives de l'archidiocèse de Québec.
- Roland Gauthier, Archives de l'oratoire Saint-Joseph de Montréal.
- Yolande Grisé et Bernadette Routhier, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa.
- Louise Guay et Christian Rioux, Archives publiques du Canada.
- Aline Jallet, Bibliothèque du cégep Joliette-de-Lanaudière.
- Claudia Lebeuf, Archives du Théâtre du P'tit Bonheur, Toronto.
- Glen Lucas, United Church Archives Toronto.
- Steve MacKinnon et Alan Meisner, City of Toronto Archives.
- Judith J. McErvell et Fay Wood, Eaton's of Canada Limited Archives, Toronto.
- Monique Montbriand, Archives de la chancellerie de l'archevêché de Montréal.
- Léo Sansoucy, Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe.
- Marc Sebanc, Archives du Conseil des écoles catholiques du Grand Toronto.
- John Scollard et Harold Gardiner, Archives du collège St. Michael de Toronto.
- Benoît Trottier, Archives de la Fédération des caisses populaires de l'Ontario, Ottawa.
- Freda Watson et Marc Lerman, Archives de l'archidiocèse de Toronto.

Annexe V

Sandy Angell, vice-présidente de Brother Developments.

Pierre-Paul Beaugard, directeur général du cégep de Saint-Hyacinthe.

Alphonse Bélanger, curé de la paroisse du Sacré-Cœur de Toronto, 1962-1967.

François Bergeron, directeur et rédacteur en chef de *L'Express de Toronto*.

Pierre Bourgeois, agent de liaison communautaire pour les écoles françaises, Conseil des écoles catholiques du Grand Toronto.

Robert Choquette, professeur, Université d'Ottawa.

Anne-Marie Couffin, directrice du COFTM.

Jacques Dussault, président de Dussault Translation Ltd.

Robert Godin, acteur.

Michel Genty, professeur, Université de Bordeaux III, France.

Claude Grenier, curé de la paroisse Saint-Enfant-Jésus, Montréal.

Lucien Guibord, éditeur associé du mensuel *Vivre +*, Ottawa.

Pierre Paul Karch, professeur au Collège universitaire Glendon et écrivain.

Germain Labonté, avocat d'Ottawa.

Danièle Juteau-Lee, professeure, Université de Montréal.

Jim McPherson, journaliste au *Toronto Sun*.

Lucie Piquette, secrétaire de la paroisse du Sacré-Cœur, Montréal.

Pierre Savard, professeur, Université d'Ottawa.

André Valois, Archives des clercs de Saint-Viateur, Joliette.

Photos

- Baldwin Room, Metropolitan Toronto Library Reference, T30322. 19
Baldwin Room, Metropolitan Toronto Library Reference, T10279. 20
Baldwin Room, Metropolitan Toronto Library Reference, T10914. 21
Baldwin Room, Metropolitan Toronto Library Reference, T10366. 21
Eaton's of Canada Limited Archives, Toronto. 22
Brother Developments, Toronto. 22
Baldwin Room, Metropolitan Toronto Library Reference, T10607. 23
Archives des clercs de Saint-Viateur, Joliette. 24
«The Globe», Toronto. 25
Pierre Paul Karch, Toronto. 26
Cécile Renaud-Boyer, Toronto. 26
Hélène Giguère-Pilote, Toronto. 26
Archives des clercs de Saint-Viateur, Joliette. 27
Hélène Giguère-Pilote, Toronto. 27
Archives du séminaire de Saint-Hyacinthe. 27
Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa. 28
Archives des clercs de Saint-Viateur, Joliette. 29
Estelle Brisson, Saint-Esprit. 29
Holy Eucharist Ukrainian Catholic Parish, Toronto. 31
Archives de l'archidiocèse de Toronto. 32
Estelle Brisson, Saint-Esprit. 33
Estelle Brisson, Saint-Esprit. 34
«Le Devoir», vol. 16, n° 190, 15 août 1925, p. 4, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, Ph1-XOFd'H-10. 35
City of Toronto Archives, Goad's Atlas, 1890, plate 29. 35
Marguerite Renaud-Pouliot, Toronto. 38
Hélène Giguère-Pilote, Toronto. 39
City of Toronto Archives. 40
Hélène Giguère-Pilote, Toronto. 40
Brother Developments, Toronto. 40
Marguerite Gauthier-Hollamby, Toronto. 41
City of Toronto Archives, Planning I 30-4. 41
Yvette Godin, Cap-Saint-Ignace. 42
Jim McPherson, Toronto. 42
Gérard Tardif, Toronto. 43
Gisèle Pépin, Toronto. 43
Madeleine Hébert-Bourassa, Toronto. 43
Cécile Renaud-Boyer, Toronto. 44
Hélène Giguère-Pilote, Toronto. 45
Germain Labonté, Ottawa. 46
Archives du Conseil des écoles catholiques du Grand Toronto. 46
City of Toronto Archives, James Collection, 21A. 47
Archives des clercs de Saint-Viateur, Joliette. 48
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 49
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 51
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 53
Yvette Godin, Cap-Saint-Ignace. 54
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 54
Germain Labonté, Ottawa. 54
Antonine Liberty-Marchand, Toronto. 56
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 56
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 57
Évain Marchand, Toronto. 58
Évain Marchand, Toronto. 59
Anne Robichaud, Toronto. 60
City of Toronto Archives, RG 32, Series 1, File 7-36. 61
Pierre Paul Karch, Toronto. 62
Pierre Paul Karch, Toronto. 63
Gisèle Chrétien-Lajeunesse, Toronto. 64
Yvette Godin, Cap-Saint-Ignace. 64
Hélène Lacasse-Guibord, Ottawa. 65
Hélène Lacasse-Guibord, Ottawa. 67
Hélène Lacasse-Guibord, Ottawa. 68
Pierre Paul Karch, Toronto. 68
Yvette Godin, Cap-Saint-Ignace. 69
Hélène Lacasse-Guibord, Ottawa. 69
Yvette Godin, Cap-Saint-Ignace. 69
Pierre Paul Karch, Toronto. 70
Antoine Girouard, Toronto. 71
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 72

Évain Marchand, Toronto. 73
Viateur Laurin, Perkinsfield. 74
Yvette Godin, Cap-Saint-Ignace. 74
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 75
Mariel O'Neill-Karch, Toronto. 76
Charles-E. Arsenault, Toronto. 78
Évain Marchand, Toronto. 78
Noël Sabourin, Toronto. 79
Charles-E. Arsenault, Toronto. 80
Viateur Laurin, Perkinsfield. 80
Charles-E. Arsenault, Toronto. 80
Germaine Fortin-Destochers, Toronto. 81
Charles-E. Arsenault, Toronto. 81
Eaton's of Canada Limited Archives, Toronto. 82
Charles-E. Arsenault, Toronto. 82
Alfred Bélanger, Amqui. 82
Alfred Bélanger, Amqui. 84
Jacques Dussault, Toronto. 84
«L'Express de Toronto». 85

Évain Marchand, Toronto. 86
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 87
René Babineau, Richibouctou (Nouveau-Brunswick). 88
Viateur Laurin, Perkinsfield. 89
Viateur Laurin, Perkinsfield. 91
Pierre-Paul Beauregard, Saint-Hyacinthe. 92
Archives de la Congrégation de Notre-Dame, Montréal. 93
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 94
Mariel O'Neill-Karch, Toronto. 95
Archives de la paroisse du Sacré-Cœur, Toronto. 96
Évain Marchand, Toronto. 97
Yvette Godin, Cap-Saint-Ignace. 101
Évain Marchand, Toronto. 103
Constance Destoches-Quesnellé, Penetanguishene. 106
«L'Express de Toronto». 108
Thérèse Melanson, Toronto. 109
«L'Express de Toronto». 110
Omer Deslauriers, Toronto. 111
Omer Deslauriers, Toronto. 112
Normand Côté, Toronto. 114
Charles-E. Arsenault, Toronto. 114
Anne Robichaud, Toronto. 115
«L'Express de Toronto». 117
Pierre Paul Karch, Toronto. 119
Pierre Paul Karch, Toronto. 120

Le Comité du centenaire de la paroisse du Sacré-Cœur
remercie les personnes et organismes suivants
de leur généreuse contribution aux fêtes du centenaire :

Charles et Berthe Arsenault.
Dr Gérard Bastien.
Gaston Beaulieu.
Albert Bélanger.
Albert Breton.
Colin Guy Charron, c. r.
Omer et Norah Deslauriers.
Jacques et Denise Dussault.
Gustave Hurtubise.
Dolorès Fortier.
Berchmans Kipp.
Fred Lafontaine.
Armand Lavoie.
Odette Martin.
Rita Pépin.
Anne Robichaud.
Paul et Julie Rouleau.
Louis-Samuel Wiedmer.

L'ACFO-régionale de Toronto.
L'Âge d'or du Sacré-Cœur.
La Banque de Montréal (succursale Yonge-Eglinton).
Bass Ticketing Division, Polycon Systems Limited.
Le Bureau du Québec à Toronto.
Campeau Corporation.
Le Centre francophone de Toronto.
Les Chevaliers de Colomb
(Conseil 7724, Père Lamarche).
Le Comité français de l'Hôtel de Ville de Toronto.
Le Comité social du Sacré-Cœur.
L'Éveil féminin du Sacré-Cœur.
La Fédération des femmes canadiennes-françaises.
Honeywell Limited.
Les Missions étrangères de Paris.
La paroisse Notre-Dame-de-l'Assomption,
Oshawa (Ontario).
La paroisse Saint-Louis-de-France, Don Mills (Ontario).
Rosar-Morrison Funeral Home Limited.
Société de Banque Suisse (Canada).

Il est également reconnaissant aux paroissiens
qui ont organisé une vente de garage pour recueillir des
fonds en vue des fêtes du centenaire.